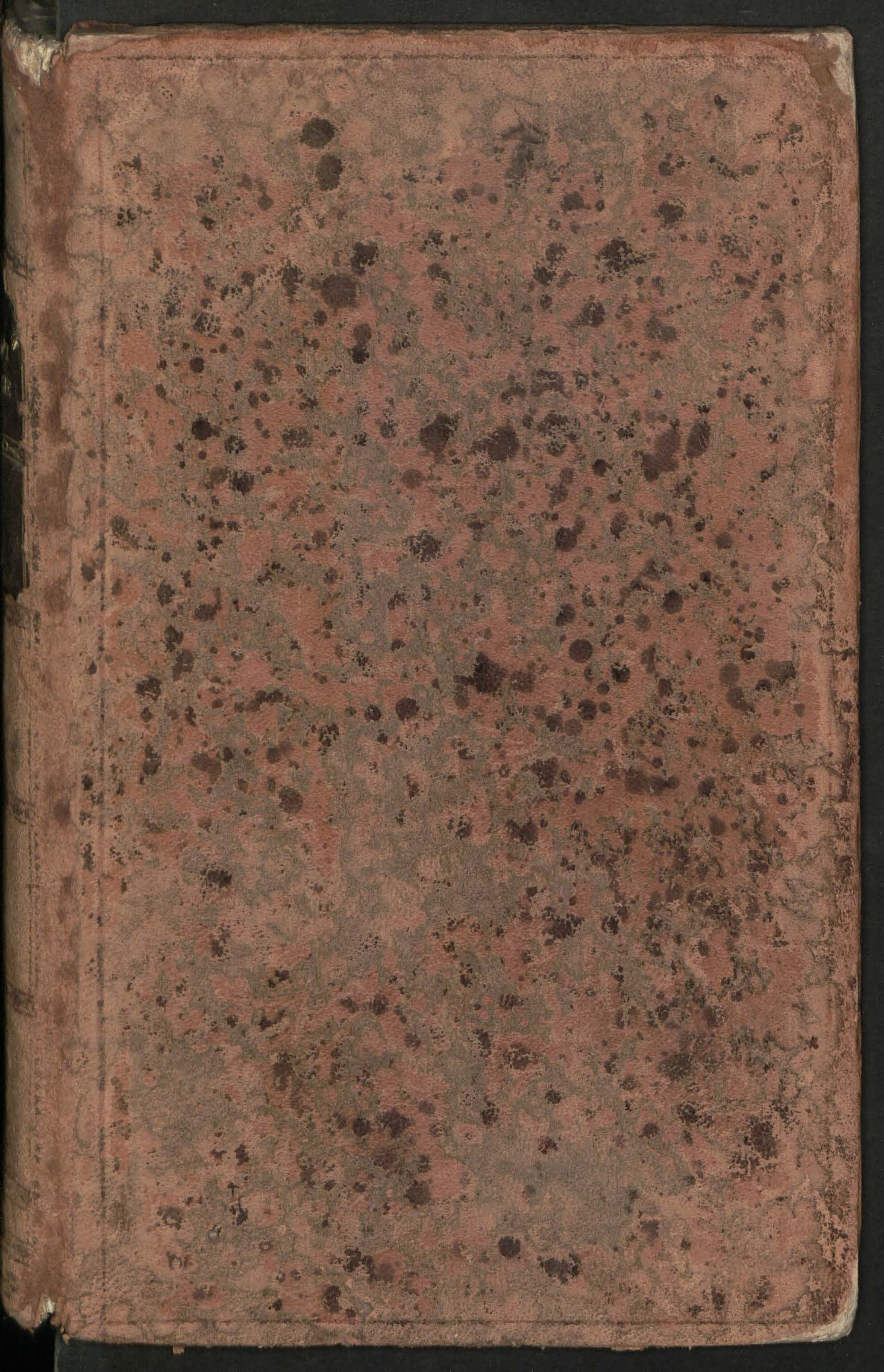




Ue 4052

Hierin Vier Portr. Eine Karte. (Verzeichn.)

1261295

1887. 6745



Ad. Ue 4052 (t.3)

HISTOIRE

DE

CATHERINE II.

T. III.

HISTOIRE
DE
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

PAR J. CASTÉRA.

> Nihil compositum miraculi causâ, verùm audita scriptaque senioribus tradam.
> TACIT. *Ann. Lib. XI.*

Avec seize Portraits ou Cartes, gravés en taille-douce.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n° 20.
AN VIII.


Ex
Biblioth. Regia
Berolinenſi.

1.



Tassaert Sculp.

HISTOIRE
DE
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

LIVRE ONZIÈME.

ARGUMENT.

Catherine II voyage en Krimée. — Assassinat de Sahim-Gherai. — Les Turcs déclarent la guerre à la Russie. — Gustave III attaque les Russes. — Bataille navale d'Hogland. — Benzelstierna tente de brûler la flotte russe à Copenhague. — Prise d'Oczakoff. — Paix de Varéla. — Prise d'Ismaïl. — Disgrace de Momonoff. — Zouboff devient favori. — Faukener à Pétersbourg. — Paix d'Yassi. — Mort de Potemkin.

DEPUIS long-temps Catherine avoit résolu 1787.
de se rendre en Krimée, et de conduire son petit-fils Constantin jusqu'aux portes de l'empire d'Orient, qu'elle lui destinoit. Tout étoit

1787. prêt pour ce voyage, lorsque le jeune prince fut attaqué d'une espèce de rougeole, qui le força de rester à Pétersbourg [1].

Catherine vouloit aussi se faire couronner à Kherson, comme souveraine de la Tauride : mais la nouvelle des hostilités qui avoient récemment éclaté entre les Tartares et les Russes, la firent renoncer à ce pompeux dessein, et à une partie de la magnificence qu'elle devoit étaler sur le théâtre de ses conquêtes.

Le bruit du voyage de l'impératrice ne fit pas sur les Georgiens, les Lesghis et les autres habitans de ces contrées si vastes et si peu connues, l'effet qu'on en attendoit. Au lieu de paroître flattés ou éblouis de son approche, ces peuples la regardèrent comme le signal d'un grand danger; et ayant renouvelé leur serment d'union, ils se promirent de résister de tout leur pouvoir à l'oppression des Russes.

[1] Ce jeune prince avoit dès son enfance eu auprès de lui une femme grecque et un jeune valet de chambre grec. Aussi apprit-il à parler leur langue avec beaucoup de facilité. Le corps de 200 cadets grecs, établi à Pétersbourg, acquit, par rapport à lui, plus d'éclat et de consistance.

L'impératrice partit [1] accompagnée de ses dames d'honneur, de son favori Momonoff, 1787.
du grand écuyer Narischkin, d'Ivan Tchernischeff, des deux Schouwaloff et de divers autres courtisans, ainsi que de l'ambassadeur d'Autriche et des ministres de France et d'Angleterre [2]. Les traîneaux alloient la nuit comme le jour. On avoit assemblé un grand nombre de chevaux à chaque station; de grands feux étoient allumés de trente

[1] Le 18 janvier.

[2] Avant de se mettre en route, Catherine fit présent à chacun de ces trois ministres d'une pelisse, d'un bonnet et d'un manchon.

Le chevalier de Normandès, qui, après avoir été chargé d'affaires, avoit succédé au marquis de la Torré, dans la place de ministre d'Espagne à Pétersbourg, fut si affecté de n'avoir pas été invité à ce voyage, qu'il en devint presque fou. Catherine avoit pour ce ministre un éloignement et un dédain qu'il ne justifioit que trop. — Je l'ai vu ministre d'Espagne à Copenhague, et il n'y jouissoit pas de plus de considération qu'à Pétersbourg et à Warsowie où il avoit été aussi ministre. — M. de Galvez le remplaça en Russie, parce que le ministre de France et les ambassadeurs de Vienne et de Naples, occupés alors du traité d'alliance des maisons de Bourbon et d'Autriche avec la cour de Russie, et craignant qu'il ne laissât pénétrer leur secret, écrivirent, de concert, qu'il avoit des accès de démence, et le firent rappeler.

toises en trente toises, et une foule immense
1787. de curieux bordoit la route.

Le sixième jour, l'impératrice arriva à Smolensko. Quinze jours après, elle fit son entrée à Kiœff, où les princes Sapieha et Lubomirsky, les Potocki, les Branitsky, et la plupart des autres Polonais dévoués à la Russie, s'étoient rendus pour accueillir la souveraine.

Potemkin avoit devancé cette princesse. Il la rejoignit à Kiœff, ainsi que le prince de Nassau-Siegen qui, depuis quelque temps, étoit entré au service des Russes. Le maréchal Romanzoff s'y trouva aussi. Déjà blessé de l'orgueil de Potemkin [1], il eut, pendant son séjour à Kiœff, de nouvelles raisons de s'en plaindre, et son mécontentement fut très-visible. Mais quelque prix que l'impératrice attachât aux brillans services du vainqueur des Ottomans, la faveur de Potemkin n'en diminua pas.

On avoit fait casser les rochers qui gênoient la navigation du Dnieper, et cin-

[1] Le maréchal Romanzoff étoit général en chef de la cavalerie, et pendant quatorze ans de suite il n'y eut aucun avancement dans ce corps, parce que Potemkin n'aimoit pas le maréchal.

quante galères magnifiques étoient préparées
pour recevoir l'impératrice. Cette princesse 1787.
alla au commencement du printems à Krementschouk, et s'y embarqua [1] avec son nombreux cortége.

Le lendemain, la flotte jeta l'ancre vis-à-vis de Kanieff. Le roi de Pologne, qui y étoit venu sous son ancien nom de comte Poniatowsky, et avoit reçu cent mille roubles pour les frais de son voyage, se rendit aussitôt à bord de la galère de l'impératrice. Ces deux souverains ne s'étoient pas vus depuis vingt-trois ans [2]. Quand ils s'abordèrent, Catherine parut un peu troublée : mais Stanislas-Auguste conserva toute sa présence d'esprit, et parla avec beaucoup d'assurance. Bientôt, ils restèrent seuls dans l'appartement de l'impératrice, et eurent une conférence, qui dura un peu plus d'une demi-heure, et dans laquelle le roi demanda à l'impératrice de faire déclarer héritier du trône de Pologne, le prince Joseph Poniatowsky, son neveu; d'augmenter les revenus de sa couronne, et de permettre à ses sujets de

[1] Le 6 mai.

[2] J'ai déjà dit qu'ils avoient eu une entrevue secrète à Riga, en 1764.

1787. naviguer librement sur le Dnieper. Quoique l'impératrice ne voulût accorder rien de ce que souhaitoit le foible monarque, elle lui laissa croire qu'il obtiendroit tout; après quoi ils passèrent sur une autre galère, où ils dînèrent ensemble [1]. Catherine décora son ancien amant du cordon de l'ordre de Saint-André.

Potemkin, qui n'avoit jamais vu le monarque polonais, en parut enchanté. Peut-être même est-ce à l'impression qu'il fit sur lui, que Stanislas-Auguste a dû, quelques années de plus, la conservation de son trône. Quoi qu'il en soit, il se retira le soir très-satisfait en apparence de l'accueil qu'il avoit reçu, et il fit tirer, sur les bords du Dnieper, un très-beau feu d'artifice. Ensuite la flotte continua sa route.

A Krementschouk, l'impératrice avoit été logée dans un palais construit exprès pour elle, superbement orné, et à côté duquel on

[1] En sortant de table Stanislas-Auguste prit l'éventail et les gants de l'impératrice des mains du page qui les tenoit, et les présenta à cette princesse. Catherine prit aussitôt le chapeau que tenoit le page du roi et le lui avança : — « Ah ! madame, lui dit-il aussitôt, en faisant » allusion à la couronne de Pologne, vous m'en avez » donné un plus beau. »

avoit fait un beau jardin. Elle avoit trouvé dans cette ville une armée de douze mille hommes habillés à neuf, qui lui présentèrent une image de la guerre en manœuvrant sur quatre colonnes, avec un bataillon carré de kosaques [1]. 1787.

La route par eau fut encore plus agréable. Les rives du Dnieper étoient couvertes de villages factices, de paysans élégamment vêtus et de nombreux troupeaux, qui se rendoient par des chemins de traverse dans les endroits où la flotte longeoit la plage, et se reproduisoient sans cesse sous les yeux des voyageurs.

[1] Ce fut dans cette occasion que l'impératrice, qui accordoit des grâces à tout le monde et à qui presque tout le monde en demandoit, dit à Souwaroff : — « Et » vous, général, ne souhaitez-vous rien » ? — « Que » vous fassiez payer mon logement, madame », répondit Souwaroff. Son logement coûtoit trois roubles par mois.

Souwaroff, aujourd'hui feld-maréchal et commandant les Russes en Italie, est un général non moins bizarre qu'intrépide. Il étoit encore très-peu connu dans la première guerre de Catherine II contre les Turcs, lorsqu'un jour il se trouva dans une action où il s'élança au milieu des rangs ennemis, égorgea plusieurs janissaires, coupa leurs têtes, en remplit un grand sac et vint ensuite le vider aux pieds de son général. Ce guerrier sanguinaire ne commence jamais à se battre sans faire le signe de la croix.

1787. La beauté de la saison ajoutoit encore à la magie du spectacle qu'on présentoit à l'impératrice, et tout faisoit de ce pays presque désert, un pays délicieux.

Joseph II [1] avoit précédé à Kherson l'arrivée de Catherine. Il se hâta de venir au devant d'elle, et la joignit à Kaïdak. Aussitôt elle débarqua et se rendit par terre à Kherson, où l'empereur retourna avec elle. Là, Catherine logea à l'amirauté, où l'on avoit élevé un trône qui coûtoit quatorze mille roubles [2]. Ainsi, pour flatter quelques instans la vanité de la souveraine, l'empire eut long-temps à gémir de ces orgueilleux prodiges d'un faste désolateur !

Kherson paroissoit déjà une ville opulente. Elle avoit plusieurs riches magasins [3], un port rempli de navires et des chantiers bien pourvus. On y lança à l'eau, en présence de l'impératrice, un vaisseau de soixante-six

[1] Il avoit pris le nom de comte de Falkenstein.

[2] Le voyage de Krimée coûta sept millions de roubles. Toutes les maisons où l'impératrice devoit s'arrêter furent bâties ou au moins meublées exprès. On ne se servoit à chaque repas que de linge neuf, qu'on donnoit ensuite aux gens de la maison ou à quelqu'autre personne.

[3] On avoit fait venir des marchandises de Moskow et de Warsowie.

canons et une frégate de quarante. En parcourant l'enceinte de la ville, cette princesse lut sur la porte du côté de l'Orient, une inscription grecque qui signifioit : — C'EST ICI QU'IL FAUT PASSER POUR ALLER A BYSANCE. 1787.

Il y avoit alors à Kherson un grand nombre d'étrangers. On y voyoit des Grecs, des Tartares, des Français [1], des Belges [2], des Espagnols, des Anglais, des Polonais. Quelques-uns y étoient attirés par la seule curiosité ; d'autres par le désir de rendre hommage à l'impératrice. Potemkin lui présenta Miranda [3], qui lui avoit été présenté à lui-même par un ministre étranger, et qui, forcé

[1] Parmi les Français étoient Edouard Dillon et Alexandre Lameth.

[2] Le prince de Ligne.

[3] Miranda, né dans l'Amérique espagnole, et accusé d'avoir voulu livrer la Havane aux Anglais, avoit passé à New-Yorck et dans le Canada, d'où il s'étoit rendu à Constantinople et à Kherson. Lorqu'il alla ensuite à Pétesbourg, le ministre d'Espagne, Normandès, le réclama. Mais l'impératrice refusa de le rendre, et quand il quitta la Russie, elle le recommanda à ses ministres dans les cours étrangères.

Le chevalier de Normandès rencontra Miranda chez le ministre de France, et prétendit lui faire peur. Miranda s'en vengea, en faisant graver le portrait de Normandès, avec cette inscription. — « Le chevalier

1787. de fuir sa patrie, cherchoit un asile parmi les Russes, et est devenu depuis général au service des Français.

Miranda se qualifioit, en Russie, du titre de comte, et portoit l'uniforme de colonel espagnol, quoiqu'il n'eût droit ni à l'un ni à l'autre. Il étoit arrivé à Kherson avec un français, nommé Leroux, homme intrigant et délié, mais enclin à la débauche, et qui passoit pour un émissaire secret de Calonne[1].

» de la triste figure. » — J'ai vu une de ces gravures, qui avoient été répandues avec profusion dans Pétersbourg.

Ce qui montre combien la cour d'Espagne étoit peu considérée par celle de Russie, c'est que tandis qu'ele protégeoit hautement Miranda, elle refusa un pase-port à M. Colombi, consul-général espagnol, qui vouloit se rendre en Krimée avec un capitaine de vaisseau de sa nation, nommé Gayangos.

[1] Ce qui contribuoit à faire croire que Leroux étoit un espion, c'est qu'il ne manquoit jamais d'argent, et qu'on ne savoit pas d'où il le tiroit. Devenu très-amoureux de la femme d'un marchand juif, nommé Markus, il resta à Kherson. Mais madame Markus le sarifioit au major Bremer, qu'elle épousa depuis. Un jou étant irritée des reproches de Leroux, elle lui donna un soufflet, ce qui fut cause que cet amant maltraité se brûla la cervelle d'un coup de pistolet. — Madame Markus étoit fille d'un marchand français, nommé Daphiné,

Parmi les femmes qui se rendirent à la cour de Catherine, on distinguoit une grecque déjà célèbre[1], dont les charmes avoient touché le cœur de Potemkin, et sembloient devoir l'arracher à la foule de beautés qui se disputoient ses faveurs. 1787.

Long-temps avant de partir de Pétersbourg, l'impératrice avoit envoyé le major Sergius à Constantinople, pour prévenir le Divan qu'elle viendroit en Krimée. Le Divan en parut inquiet; il regarda presque ce voyage comme une agression. Il se prépara à la repousser; et, tandis que l'impératrice étoit à Kherson, quatre vaisseaux de ligne turcs

chez qui le célèbre philantrope Howard termina son utile et glorieuse carrière.

[1] Elle se nommoit madame de Witt. Par amour pour elle, Potemkin donna le commandement de Kherson à son mari. Cela n'empêcha pas madame de Witt de faire des infidélités à Potemkin. Sous prétexte d'aller voir sa mère, qui étoit une pauvre marchande du sérail, elle se rendit à Constantinople avec la comtesse de Mnischeck. Choiseul-Gouffier, qui en étoit devenu très-amoureux, la logea au palais de France. Après la mort de Potemkin, madame de Witt suivit la fortune de Félix Potocky; et, à la sollicitation de la comtesse Potocka, l'impératrice la fit enlever et renfermer dans un couvent.

1787. et seize frégates vinrent mouiller à l'embouchure du Boristhène. Ces vaisseaux ne vouloient ni ne pouvoient sans doute rien tenter; mais leur aspect fatiguoit Catherine. Elle les contemploit avec dépit, et ne pouvoit en détourner ses regards. — « Voyez-vous, » disoit-elle à ses courtisans, il semble que » les Turcs ne se souviennent plus de » Tschesmé ! »

Joseph II reçut à Kherson les premières nouvelles de la révolte du Brabant. Quelques personnes l'exhortèrent à se rendre sur le champ à Bruxelles, et à user de beaucoup de modération pour calmer un peuple irrité.

Ce prince ne s'expliqua pas sur la manière dont il se conduiroit, ni ne prit la route de ses états. Il suivit, au contraire, l'impératrice, qui partit pour visiter l'intérieur de la Krimée.

L'impératrice fut accueillie en Krimée par les principaux mirzas, dont les troupes firent, en sa présence, différentes évolutions. Tout à coup mille Tartares entourèrent les voitures, et leur servirent d'escorte. Joseph II, qui n'avoit point été prévenu de ce qui arriveroit, témoigna quelqu'inquiétude ; mais l'impératrice conserva sa tranquillité. Ces

Tartares avoient été préposés par Potemkin. 1787.
Ils n'avoient surement aucun mauvais dessein ; mais, quand ils en auroient eu, auroient-ils osé l'exécuter ? Ne savoient-ils pas que Potemkin avoit, non loin de là, une armée de cent cinquante-trois mille hommes ?

L'impératrice entra avec pompe dans Batschiserai, et logea, ainsi que sa suite, dans le palais du khan. Le soir, elle y jouit du spectacle d'une montagne qu'on avoit illuminée, et qui paroissoit tout en feu. Par-tout on cherchoit à flatter ses regards, et elle cherchoit à gagner les cœurs. Elle assigna des fonds pour bâtir deux mosquées. Elle distribua aux mirzas des présens considérables. Les mirzas lui témoignèrent le plus ardent dévouement ; et, six semaines après, ils voulurent seconder les Turcs.

A son retour, l'impératrice fut conduite à Pultawa. Bientôt on vit paroître deux armées. Elles s'approchèrent; elles combattirent, et donnèrent à Catherine une représentation exacte de la célèbre bataille où Pierre Ier vainquit Charles XII.

Ce spectacle étoit digne de Potemkin et des deux souverains à qui il l'offroit. Catherine dit alors à quelques courtisans qui lui

1787. faisoient remarquer une faute des Suédois : — « Voilà donc à quoi tiennent les empires ! » sans cette faute nous ne serions pas ici. »

Joseph II, sur qui le seul nom d'un guerrier faisoit une vive impression, ne put s'empêcher de déplorer le malheur du monarque suédois. Malgré cela, il fut extrêmement flatté de tout ce que faisoient et Potemkin et l'impératrice. Cette princesse l'avoit si bien su captiver, qu'il vouloit l'aider à faire couronner son petit-fils dans Constantinople.

Joseph II ne pouvoit cependant pas s'empêcher de témoigner l'étonnement que lui causoient toutes les complaisances de l'impératrice pour Momonoff. Le favori abusoit quelquefois étrangement de son ascendant sur cette princesse, et sa vanité sembloit être flattée de pouvoir donner des témoins illustres à son puérile triomphe[1].

[1] L'usage en Russie, est de jouer au Whist sur des tables d'acajou, sans tapis, et de marquer avec de petits morceaux de craie proprement enchâssés dans des bouts d'argent. Momonoff faisoit chaque jour la partie de l'impératrice, et comme il dessinoit un peu, il prenoit quelquefois la craie et s'amusoit à faire des caricatures sur la table, tandis que la souveraine, les cartes à la main, attendoit complaisamment pour jouer, qu'il eût fini son barbouillage.

A Moskow, Joseph II se sépara de Catherine, et, traversant rapidement la Pologne, retourna dans ses états, tandis que cette princesse rentroit à Pétersbourg[1]. 1787.

Le malheureux khan Sahim-Gherai n'étoit plus en Krimée lorsque l'impératrice y alla. Après l'avoir dépouillé de sa puissance, Potemkin le tint quelque temps auprès de lui à Kherson, où cet imprudent tartare portoit l'uniforme de commandant de gardes Préobraginsky, et se paroit du cordon d'un ordre russe : ensuite on le relégua à Kalouga, on cessa de payer sa pension, on le laissa dans le plus extrême dénuement, et on le força d'abandonner sa terre natale, pour se jeter dans les bras des Turcs, qu'il auroit pu regarder comme ses plus mortels ennemis, si les Russes ne l'avoient pas été.

Il se retira d'abord dans la Moldavie, où un capigi-bachi et l'hospodar lui conseillèrent long-temps en vain de se rendre à Constantinople. Le colonel de Witt[2], alors comman-

[1] Elle y arriva à la fin de juillet. Son voyage avoit duré 6 mois et 4 jours.

[2] C'est le mari de cette madame de Witt, dont j'ai parlé plus haut. — Le colonel de Witt, étant commandant de Kaminietz, rendit des services essentiels

1787. dant de la forteresse de Kaminietz, et servilement dévoué à Potemkin, vint joindre ses sollicitations à celles du capigi-bachi. Mais Sahim-Gherai résista. Il pressentoit, sans doute, le sort funeste qui l'attendoit. Enfin, on s'empara de sa personne, et on le transporta dans l'île de Rhodes. Là, Sahim-Gheraï se sauva chez le consul de France[1], auquel les Turcs s'empressèrent de le redemander. Le consul, croyant qu'on n'oseroit pas violer son asile, eut le noble courage de ne pas vouloir rendre celui qui s'étoit mis sous sa protection; mais on le menaça de brûler sa maison, et, saisissant l'instant où il en étoit sorti, on enleva de dessus sa porte les armes de France, qu'on alla attacher à une maison voisine, et on étrangla l'infortuné khan. Ce

aux Russes et aux Autrichiens, en 1788, pendant le siége de Khoczim. Mais en violant ainsi le traité fait avec les Turcs et en trahissant les intérêts des Polonais, il obéissoit au roi de Pologne lui-même, dont il montre les ordres à qui veut les voir. Ainsi, le commandant et le roi étoient deux traîtres. Joseph II récompensa le colonel de Witt par le titre de comte, et Potemkin s'acquitta envers lui et sa femme en lui donnant le commandement de Kherson.

[1] Ce consul se nommoit de Truï, et s'est, depuis, réfugié en Russie.

fut

fut ainsi que les Turcs se vengèrent de la défection de ce prince, et que les Russes le 1787.
récompensèrent de leur avoir cédé ses états.

Quelque temps avant le départ de l'impératrice pour la Krimée, le ministre Bakounin, chargé du département des affaires étrangères et jouissant d'abord de la plus grande faveur, reçut l'ordre de voyager. Bezborodko [1] vouloit placer Arcadius Markoff à

[1] Les ministres russes, et sur-tout ceux des affaires étrangères, ne sont, à proprement parler, que les chefs des principaux départemens ou colléges. La place de grand-chancelier étant vacante depuis la mort du comte Mikhaël Woronzoff, le vice-chancelier a été long-temps considéré comme premier ministre. Le comte Ostermann, homme d'une capacité très-ordinaire, remplissoit ce poste. Son père et son grand père l'avoient aussi occupé. Le dernier fut, comme on l'a vu plus haut, enveloppé dans la disgrace de Munich, et soutint ses revers avec bien moins de grandeur d'ame que le maréchal. — Bezborodko venoit après Ostermann. C'étoit un homme laborieux, et dont l'avancement fut très-rapide. Il n'y a pas vingt ans qu'il étoit secrétaire du maréchal Romanzoff. Son principal talent étoit de bien savoir la langue russe et de l'écrire avec pureté. Catherine, qui avoit beaucoup de confiance en Bezborodko, l'employa à terminer les négociations interrompues par Potemkin, et l'éleva au rang de prince. On avoit répandu qu'il vouloit se retirer à Moskow et jouir

1787. Pétersbourg. Il n'en fallut pas davantage pour faire écarter Bakounin. Mais soit qu'il ne pût pas résister au chagrin de perdre sa place, soit que quelqu'autre cause accélérât la fin de ses jours, Bakounin n'emporta pas les secrets de l'état en pays étranger : il tomba malade, et murut peu de temps après.

Markoff fut donc rappelé de Stockholm et succéda à Bakounin, tandis qu'André Razoumoffsky, dont les talens et l'audace étoient chers à Catherine, passa du Danemarck en Suède.

Markoff, fils d'un paysan russe, et d'abord secrétaire du prince Gallitzin, ministre plénipotentiaire à la Haye, avoit accompagné le prince Repnin au congrès de Teschen, et fut ensuite envoyé à Rome et à Paris, d'où l'impératrice le fit passer en Suède. Actif et rusé, il convenoit à Bezborodko, dont il partageoit d'ailleurs le goût pour le libertinage [1] : aussi

tranquillement de son immense fortune : mais Paul Ier. lui conserva sa place, et la direction des principales affaires. Au commencement de 1799, Bezborodko est mort à Pétersbourg. — J'ai déjà dit que Paul Ier avoit récemment élevé le comte Alexandre Woronzoff à la place de grand-chancelier.

[1] Markoff emmena de Stockholm à Pétersbourg une actrice française, nommée madame Hus, avec laquelle

s'établit-il entr'eux une intimité, dont le dernier eut bientôt à se repentir. 1787.

Cependant Potemkin vouloit à tout prix engager les Turcs à commencer les hostilités. Indépendamment de l'espoir de démembrer encore l'empire ottoman, un motif secret lui faisoit désirer la guerre, et la lui rendoit nécessaire. Chargé de titres, d'honneurs, de dignités, de croix de chevalerie, il vouloit encore avoir le grand cordon de l'ordre de Saint-George. Pour l'obtenir il falloit commander une armée, remporter une victoire et faire massacrer une multitude de soldats. Mais qu'étoit aux yeux de Potemkin la vie

il vivoit publiquement et qui lui occasionna des scènes très-scandaleuses. En outre il rassembloit chez lui tous les joueurs de Pétersbourg, et sa maison étoit une espèce de tripot. Il fut le premier à qui Paul Pétrowitz, à son avènement au trône, ordonna de quitter la résidence impériale. Markoff, qui s'est servi de ses places pour acquérir une immense fortune, s'est retiré dans ses terres.

Quant à Bezborodko, non content d'afficher son goût pour les filles publiques, il vouloit par fois séduire les filles honnêtes, ce qui lui valut quelques mortifications. L'impératrice le traita un jour fort mal, parce qu'il persécutoit une jeune danseuse qui résistoit à ses offres, et elle la maria aux dépens de ce ministre.

1787. de plusieurs milliers d'hommes, en comparaison d'un ruban qui flattoit son orgueil !

Bulgakoff, ministre de Russie à Constantinople, étoit venu à Kherson rendre compte à l'impératrice de ses opérations secrètes et des dispositions du Divan. Ce ministre s'étoit ménagé des intelligences en Egypte, par le moyen du baron de Tholus, consul général des Russes à Alexandrie. Un autre consul que la Russie entretenoit à Smyrne, et qui se nommoit Pierre Ferrieri, se livroit à toutes les intrigues dont peut être capable un italien audacieux [1]. Un troisième cherchoit à faire soulever la Moldavie. Les vaisseaux russes abusoient de tous les priviléges que la Porte leur avoit accordés, et la cour de Pétersbourg encourageoit sans cesse cette violation des traités.

La Porte, mécontente de cette conduite et irritée de la découverte qu'elle fit d'une correspondance entre le bey Ibrahim, l'un des dominateurs du Caire, et le ministère russe, chargea le capitan-pacha d'aller rétablir l'ordre en Egypte. Peu de jours après, le grand-visir et le reis-effendi demandèrent

[1] Pierre Ferrieri étoit né à Livourne. Il faisoit assez ordinairement le bouffon de société.

une conférence[1] au ministre Bulgakoff, et 1787.
lui remirent un mémoire succinct, auquel ils l'invitèrent à répondre sur le champ. Ce mémoire portoit :

« Que l'expérience ayant prouvé que le » consul russe en Moldavie étoit un homme » inquiet et turbulent, qui employoit toute » sorte de moyens pour troubler la paix des » deux empires, le Grand-Seigneur insistoit » pour que cet homme sortît sans délai de ses » états ;

» Que les troubles qui désoloient depuis » deux ans la Georgie, étant évidemment » l'effet de la protection que l'impératrice » avoit accordée au prince Héraclius, contre » l'esprit des traités, il étoit juste que les » troupes russes abandonnassent Teflis, et » s'éloignassent assez de ce royaume pour » que la tranquillité s'y rétablît ;

» Que les vaisseaux russes qui passoient » devant Constantinople ayant toujours à » bord des marchandises prohibées, sa Hautesse requéroit que tous ces vaisseaux fussent visités sans exception ;

» Que la sublime Porte étant informée avec » certitude que le prince Alexandre Mauro-

[1] Le 26 juillet.

1787. » Cordato, qui s'étoit échappé d'Yassi au » commencement de février, avoit trouvé » un asile en Russie, elle demandoit que ce » prince fût abandonné[1];

» Qu'il falloit que les Russes fournissent » aux habitans d'Oczakoff plus de sel qu'ils » n'en avoient fourni jusqu'alors;

» Qu'enfin le Grand-Seigneur demandoit à » pouvoir établir dans les états russes, des » agens pour protéger le commerce de ses » sujets. »

Pour répondre à ce mémoire, Bulgakoff demanda le temps de consulter sa cour. On le lui accorda; mais bientôt le Divan se rassembla de nouveau et décida qu'il étoit inutile d'attendre la réponse de Pétersbourg. La guerre fut proclamée dans Constantinople, et Bulgakoff renfermé au château des Sept-Tours[2].

L'internonce[3] de la cour de Vienne et l'ambassadeur de France[4] agirent de concert auprès du Divan pour faire relâcher Bulgakoff. Leurs démarches furent inutiles. Le ministre d'Angleterre avoit alors plus de crédit qu'eux, et il servoit avec chaleur le

[1] Mauro-Cordato a végété, depuis, à Kherson.

[2] Le 18 août.

[3] Le baron de Herbert.

[4] Choiseul-Gouffier.

ressentiment de sa cour, qui avoit vu avec jalousie la Russie former un traité de commerce avec la France. 1787.

Les Turcs se préparèrent à la guerre avec la plus grande activité. Ils firent marcher quatre-vingts mille hommes pour couvrir Oczakoff. Une armée formidable s'avança vers les rives du Danube, et le grand-visir se disposa à déployer l'étendard de Mahomet à la tête des troupes ottomanes.

Une escadre de seize vaisseaux, huit frégates et plusieurs bâtimens à rames, entra dans la mer Noire, sous le commandement du capitan-pacha, Gazi-Hassan.

Ce vieux amiral revenoit d'Egypte, où il avoit soumis les beys rebelles, Ibrahim et Mourad[1], et recueilli un tribut de plus de douze millions de piastres. Mais ce succès ne l'avoit point énorgueilli: il se rappeloit encore avec douleur, des désastres de Tschesmé[2]. Avant de partir pour la Krimée, il rassembla les principaux officiers de son escadre, et leur tint ce discours:

[1] Ce sont ces deux beys qu'a vaincus le général Bonaparte à son arrivée en Egypte.

[2] On a vu plus haut qu'à Tchesmé, Gazi Hassan n'étoit encore que capitaine de pavillon du vaisseau amiral.

1787. « Vous savez d'où je viens et ce que j'ai
» fait. Un nouveau champ d'honneur m'ap-
» pelle, ainsi que vous, à sacrifier le dernier
» soupir à l'honneur de notre religion et au
» service du sultan et de la nation invin-
» cible, qui, dans les circonstances actuelles,
» demandent la dernière goutte de notre sang.
» — C'est pour remplir ce devoir sacré que
» je me sépare maintenant de ceux de ma
» famille, qui me sont les plus chers. J'ai
» donné la liberté à tous mes esclaves des
» deux sexes : je leur ai payé tout ce que je
» leur devois, et je les ai récompensés sui-
» vant leur mérite. J'ai dit le dernier adieu
» à mon épouse; je vais enfin chercher les
» combats, dans la ferme résolution de vaincre
» ou de mourir. — Si j'en reviens ce sera une
» faveur insigne du tout-puissant. Je ne dé-
» sire de voir prolonger mes jours que pour
» pouvoir les terminer avec gloire. Telle est
» mon inébranlable résolution.

» Vous, qui avez toujours été mes com-
» pagnons fidelles, je vous ai convoqués pour
» vous exhorter à suivre mon exemple dans
» cette conjoncture décisive. S'il est quelqu'un
» de vous qui ne se sente pas le courage de
» mourir au champ d'honneur, il peut le dé-

» clarer librement; il trouvera grâce devant 1787.
» moi, et il recevra soudain son congé. Ceux
» au contraire qui manqueront de cœur en
» exécutant mes ordres dans une action, ne
» doivent pas s'attendre à pouvoir s'excuser
» en attribuant leur fuite aux vents contraires
» ou à la désobéissance de leurs matelots;
» car je jure par Mahomet et par la vie du
» sultan, que je leur ferai trancher la tête,
» ainsi qu'à tout leur équipage. Mais celui
» qui montrera du courage, en s'acquittant
» de son devoir, sera récompensé avec lar-
» gesse. Que tous ceux qui voudront me
» suivre à ces conditions, se lèvent donc et
» jurent de m'obéir fidellement. »

A ces mots tous les capitaines s'étant le-
vés, jurèrent de vaincre ou de mourir avec
leur grand amiral.— « Oui, s'écria-t-il alors, je
» vous reconnois pour mes braves et fidelles
» compagnons! Allez, retournez à vos vais-
» seaux. Faites assembler les équipages. Com-
» muniquez-leur ma harangue; recevez leur
» serment, et tenez-vous prêts à appareiller
» demain. »

Les Turcs soupçonnoient la fidélité des
Grecs. Ils les désarmèrent tous. En même-
temps ils publièrent un manifeste pour in-

1787. viter les Tartares à rentrer sous la domination du Grand-Seigneur. Ce peuple regrettoit son ancien joug et détestoit le nouveau. Envain l'impératrice le combloit de présens ; en vain elle fesoit imprimer le Koran [1] et bâtir des mosquées : il ne voyoit en elle qu'une chrétienne et lui préféroit au fond du cœur un prince Musulman. Les Mirzas se rassemblèrent donc et élurent pour khan Szach-Par-Gherai, qui vit bientôt sous ses ordres une armée de quarante mille hommes.

La nouvelle de la guerre fut reçue à Pétersbourg avec des transports de joie. L'impératrice l'avoit dès long-temps prévue et l'attendoit avec impatience. Tous ses préparatifs étoient faits. Elle avoit déjà beaucoup de troupes dans le Kuban ; d'autres marchoient vers la Krimée. Ses armées couvroient la terre depuis Kaminietz jusqu'à Balta. Potemkin, commandant en chef de toutes ces forces, avoit sous ses ordres Souwaroff, Repnin, Kamenskoï, Kakoffsky et une foule d'autres généraux. Le maréchal Romanzoff, qui ne vouloit point servir à la gloire de Potemkin, s'excusa sur son grand âge, et re-

[1] L'impératrice fit imprimer à Pétersbourg le Koran ou Cour'ann à l'usage des habitans de la Tauride.

fusa le commandement qu'un reste de considération forcée lui avoit fait offrir [1]. L'un de ses fils alla joindre l'armée. 1787.

Une flotte de huit vaisseaux de ligne, douze frégates et près de deux cents chebecs ou chaloupes canonnières, étoit armée dans la mer Noire, et deux fortes escadres aux ordres de l'amiral Kruse et de l'amiral Greig, devoient partir de Cronstadt, l'une pour croiser dans la Baltique, l'autre pour se rendre dans la Méditerannée.

L'alliance de Joseph II assuroit encore à l'impératrice un puissant secours. Ce prince ne désiroit pas moins qu'elle la guerre contre les Turcs. Quatre-vingts mille Autrichiens marchèrent vers la Moldavie. Tout sembloit annoncer le renversement de l'empire ottoman.

Cependant, Catherine dissimulant et ses sentimens et ses injustices, publia un manifeste dans lequel elle reprochoit aux Turcs l'infraction des traités qu'elle seule avoit violés ; et après une longue énumération des

[1] Le maréchal Romanzoff avoit d'abord pris le commandement de l'armée de moitié avec Potemkin, mais quand il vit qu'il seroit en quelque sorte subordonné à son rival, il demanda sa retraite.

1787. prétendus torts de la Porte, elle ajoutoit : « Que provoquée par une conduite si offensive, elle étoit très-involontairement » obligée d'avoir recours aux armes, comme » le seul moyen qui lui restoit de maintenir » les droits qu'elle avoit acquis au prix de » tant de sang, et de venger sa dignité » blessée par la violence dont on avoit usé » envers son ministre à Constantinople ; qu'en» tièrement innocente de tous les maux qu'en» fanteroit inévitablement la guerre, elle » avoit le droit de compter, non-seulement » sur la divine providence et sur le secours » de ses alliés, mais encore sur les vœux du » monde chrétien, pour le triomphe d'une » cause aussi juste que celle qu'elle étoit for» cée de défendre. »

Ce manifeste fut bientôt suivi d'un second, qui annonçoit : — « Que la Porte avoit eu l'ar» rogance d'insister sur une réponse cathé» gorique à ses absurdes demandes, et que » l'impératrice, forcée de repousser l'agres» sion de l'ennemi du nom chrétien, s'ar» moit avec confiance sous la protection de » ce Dieu juste, qui avoit si long-temps et » si puissamment protégé la Russie. »

A l'appui de ces écrits, par lesquels Catherine vouloit conjurer le ciel et la terre contre les Ottomans, on employa des moyens encore plus assortis à la superstition des Russes ; on publia avec emphâse les prophéties des patriarches Jérémie et Nicon[1], qui prédisoient la ruine prochaine de Constantinople. C'étoit en même temps une manière indirecte de combattre une espèce de faux prophète, nommé le Bey Mansour[2], qui, en assurant qu'un ange lui avoit apparu au milieu des bois, étoit parvenu à rassembler une armée et à soulever contre les Russes tous les Tartares du Caucase.

1787.

L'impératrice sollicitoit vivement le ministre de France d'engager sa cour à se joindre à elle pour démembrer l'empire ottoman. Pour prix de ce service, elle offroit de céder à la France la possession de l'Egypte, dont elle croyoit la conquête assurée. Mais

[1] Nicon, élevé à la dignité de patriarche en 1552, changea l'ancienne lithurgie de l'église grecque.

[2] Après la famille de Gherai, qui descend de Genghis-Khan, celle de Mansour est l'une des quatre principales de la Krimée. Les trois autres sont celles de Schérin, de Barin et de Sigevout. Ceux qui sont issus de l'une de ces quatre familles portent le titre de bey, qui signifie prince. Ceux de la famille de Gherai ont le titre de sultan.

1787. le ministre étoit éloigné de se fier à cet appât. Il savoit que si la Turquie avoit dû être partagée, l'Egypte eût peut-être moins convenu aux Français que l'île de Candie; il savoit que, quoiqu'il fût avantageux pour la France d'avoir un traité de commerce avec les Russes, elle avoit encore un plus grand intérêt à empêcher la ruine des Turcs, avec qui elle faisoit un commerce plus sûr, plus lucratif, plus à sa portée; il savoit enfin que l'inhabile gouvernement de Constantinople ne peut jamais, comme celui de Pétersbourg, menacer de déranger l'équilibre de l'Europe. D'ailleurs, Catherine pouvoit-elle compter sur la soumission de l'Egypte? Son consul général Tholus y avoit, à la vérité, beaucoup d'intelligences; il avoit gagné les beys Ibrahim et Mourat; mais les tentatives qu'il fit auprès d'un autre bey, nommé Ismaël, n'eurent pas le même succès. Ismaël le fit arrêter et l'envoya au pacha du Caire qui le retint prisonnier.

En invitant les princes chrétiens à s'armer contre les Turcs, Catherine ne comptoit surement pas qu'ils seconderoient tous ses projets ambitieux, ou qu'ils resteroient du moins tranquilles spectateurs de ses triomphes.

Elle n'ignoroit pas que l'Angleterre excitoit la Porte à combattre et lui fournissoit des secours, et que la Prusse ne souffriroit patiemment ni l'agrandissement de la Russie, ni celui de l'Autriche. Mais ce que l'impératrice n'avoit point prévu, ce fut le parti que prit Gustave III, de lui déclarer tout-à-coup la guerre. 1787.

Depuis qu'Ostermann avoit quitté Stockholm, ses successeurs[1] avoient fidellement imité sa conduite; mais aucun ne s'étoit distingué par autant d'audace qu'André Razoumoffsky. Jaloux de regagner la faveur de sa souveraine, ce ministre travailloit sans cesse à semer les divisions parmi les nobles suédois, dont la plupart étoient mécontens de leur roi, et n'avoient que trop de penchant à écouter les perfides conseils du Russe.

Gustave souffroit impatiemment ces manœuvres; il voyoit aussi avec dépit, la cour de Russie accueillir honorablement le général Sprengtporten qui, après l'avoir aidé lui-même à reprendre l'autorité sur le sénat de Stockholm, se croyant trop peu récompensé, avoit quitté sa patrie pour passer au ser-

[1] Mouschin-Pouskin et ensuite Markoff.

1787. vice des Russes, et s'efforçoit de faire insurger la Finlande suédoise [1].

Gustave résolut de s'en venger. Avant que les Turcs eussent déclaré la guerre à la Russie, Heidestam, son ministre à Constantinople, avoit déjà eu ordre de conclure un traité d'alliance offensive avec eux. Les Turcs se rappeloient avec respect les victoires de Charles XII. Ils pensoient qu'un roi de Suède pouvoit faire une puissante diversion en leur faveur. Ils promirent à Gustave des subsides considérables, dont une partie fut payée comptant. En outre, la Prusse lui prêta de l'argent, et l'Angleterre lui promit le secours d'une escadre. Ce prince se disposa aussitôt à prendre les armes.

Témoin des préparatifs qui se faisoient à Stockholm, André Razoumoffsky en demanda fièrement la raison. Gustave lui répondit avec encore plus de fierté, qu'il ne devoit

[1] Sprengtporten est d'une ancienne famille finlandaise. En quittant la Suède, il passa au service des Hollandais, et bientôt après à celui des Russes. Excités par lui, les Finlandais envoyèrent à Pétersbourg une députation, à la tête de laquelle étoit un gentilhomme, nommé Iagerhorn, et qui demanda follement pour souverain le jeune prince Constantin Paulowitz.

compte

compte de ses actions à aucune puissance étrangère. Ce fut alors un spectacle assez étrange, qu'un ambassadeur contestant, dans la capitale de la Suède, les droits du monarque suédois, et voulant mettre des bornes à sa puissance. Gustave, justement indigné, fit donner ordre à Razoumoffsky de quitter Stockholm. Mais le Russe trouva, sous divers prétextes, le moyen de différer long-temps son départ. 1788.

Malgré cela, les préparatifs de guerre se continuoient avec ardeur. La flotte s'armoit à Carlscrona; les troupes qu'on devoit embarquer se rassembloient autour de la capitale; d'autres marchoient en Finlande. On répandoit avec art qu'il falloit se mettre en défense, parce que la cour de Pétersbourg avoit menacé d'attaquer la Suède, si Gustave ne lui fournissoit pas des secours contre les Turcs. Les soldats suédois brûloient de se mesurer avec une nation que leurs ancêtres avoient si souvent vaincue. Enfin, ils furent embarqués, et la flotte qui les portoit arriva en Finlande, où Gustave l'avoit précédée.

A peine l'armée étoit sur les frontières, qu'un petit détachement de chasseurs russes fit mine de vouloir déloger quelques suédois

1788. qui gardoient un pont. Il y eut même plusieurs coups de fusil[1] tirés de part et d'autre, ce que Gustave ne manqua pas de prendre pour un signal de guerre. Ses ordres étoient déjà donnés, et son escadre s'empara de deux frégates russes qui croisoient à la hauteur de Sweaborg, pour exercer les cadets de la marine de Pétersbourg.

Gustave résolut de marcher sur Fridérikshamn. Mais comme on n'avoit pas encore pu débarquer la grosse artillerie que portoit l'escadre de Carlscrona, il forma le dessein d'attaquer cette ville par deux côtés différens et de la prendre d'assaut.

L'épouvante s'étoit répandue dans Pétersbourg. Toutes les armées russes avoient marché contre les Turcs. Dans le premier moment, l'impératrice ne pouvoit envoyer que quelques soldats invalides et quelques détachemens de ses gardes au secours de Fridérikshamn. On ne doutoit pas que Gustave ne s'emparât de cette ville, et ne vînt

[1] Suivant la constitution suédoise, le roi ne peut pas attaquer une puissance étrangère sans l'aveu de la diète. Les Russes prétendent que Gustave III avoit fait déguiser des paysans finlandois en soldats russes, et conséquemment fait tuer ses propres sujets, afin d'avoir un prétexte d'entrer sur le territoire de la Russie.

mettre le siége devant la capitale. Catherine 1788. étoit très-inquiète; mais elle conservoit toujours les apparences de la plus grande tranquillité. L'ambassadeur de France entrant alors au palais, cette princesse lui demanda ce qu'on disoit de nouveau? — « Que vous » voulez partir pour Moskow, madame, » lui dit-il. — Vous n'en avez rien cru? lui ré» pondit-elle aussitôt. J'ai commandé un grand » nombre de chevaux de poste; mais c'est » pour faire venir des troupes et des canons. »

Elle rassembla effectivement quelques troupes qui se trouvoient dispersées dans les garnisons les moins éloignées, et elle les fit marcher en Finlande avec les détachemens qui s'y étoient déjà rendus. Le commandement de cette armée incomplète fut confié à Mouschin-Pouskin, général inexpérimenté, dont la réputation n'étoit guère propre à rassurer les habitans de Pétersbourg.

Peu de temps après, elle écrivit au prince de Ligne, qui, en flattant cette princesse, lui avoit donné le nom d'imperturbable, et qui se trouvoit alors auprès de Potemkin[1]: —

[1] C'étoit à cause de la coalition de la Russie et de l'Autriche que le prince de Ligne se tenoit dans l'armée russe, comme général autrichien.

1788. « C'est au bruit du canon, qui fait trembler » les vîtres de ma résidence, que votre im» perturbable vous écrit ». — Elle envoya en même temps à Potemkin le plan des dispositions qu'elle avoit faites contre le roi de Suède, et mit au bas : — « Ai-je bien fait, » mon maître ? »

Le Grand-Duc avoit vivement sollicité l'agrément de sa mère, pour aller combattre contre les Turcs : mais l'impératrice craignant que cette résolution ne cachât quelque dessein dangereux, avoit adroitement trouvé le moyen de l'éluder. Profitant d'un aveu de la Grande-Duchesse qui, quoiqu'enceinte, vouloit suivre son époux, elle avoit mandé au prince, que le desir qu'il montroit d'aller combattre suffisoit pour prouver son courage et sa fermeté, et que les devoirs de fils, d'époux et de père, l'obligeoient de différer son départ jusqu'à ce que la Grande-Duchesse fût accouchée.

Tous les préparatifs du Grand-Duc étoient faits. La feinte tendresse de sa mère ne pouvoit l'abuser. Il insista de nouveau pour qu'elle lui permît de partir, et la lettre qu'il lui écrivit, finissoit ainsi : — « L'intention que j'ai d'aller combattre les Otto-

» mans est connue ; que dira l'Europe en » voyant que je ne l'exécute pas » ? — Catherine ne lui répondit que ces mots : — « L'Europe dira que le Grand-Duc de Russie » est un fils respectueux. » 1788.

Cependant lorsque l'armée de Finlande fut assemblée, l'impératrice permit au Grand-Duc de s'y rendre, mais sans lui donner aucun commandement. L'héritier de l'empire se voyant, dans cette armée, privé de toute autorité et environné d'espions, ne pût y rester long-temps. Il revint à Pétersbourg et tomba malade de chagrin ; sa mère n'en parut nullement touchée.

Cette princesse s'étoit hâtée de publier une déclaration dans laquelle, en se plaignant de la conduite du roi de Suède, et de la nécessité où elle se trouvoit de s'armer contre lui, elle dissimuloit adroitement la foiblesse de ses troupes en Finlande, et disoit au contraire que les garnisons avoient été renforcées, par précaution, long-temps avant l'agression des Suédois.

Elle fit en même temps donner ordre au baron de Nolken, ministre de Suède, de quitter la Russie.

La flotte suédoise, forte de seize vais-

1788. seaux de ligne, de cinq grosses frégates et de plusieurs corvettes, se promenoit jusques devant Cronstadt et défioit sans cesse l'escadre russe. Cette escadre avoit d'abord dû se rendre dans la Méditerranée. L'armement des Suédois avoit fait changer sa destination; et certes ce fut une grande faute que commit Gustave III, car s'il n'eût commencé les hostilités qu'après le départ de cette escadre, il seroit resté maître de la Baltique, et auroit eu beaucoup d'avantage sur Catherine. L'amiral Greig reçut ordre d'appareiller, mais un incident singulier l'empêcha d'obéir.

L'impératrice avoit donné le commandement d'un vaisseau au corsaire Paul Jones, qui s'étoit distingué par son intrépidité dans la guerre d'Amérique. Les officiers anglais employés sur la flotte russe n'en avoient pas été prévenus ; et soit que quelque agent de leur nation les excitât secrètement, soit qu'ils fussent véritablement offensés de servir avec un homme qu'ils regardoient comme un traître, ils se rendirent chez le président de l'amirauté, et lui déclarèrent qu'ils ne pouvoient point rester dans une escadre où Paul Jones se trouvoit. L'impératrice informée de cette démarche, et voyant

que sept à huit de ses vaisseaux risquoient d'être totalement dépourvus d'officiers, cacha son dépit et retira Paul Jones de dessus la flotte. Pour ne pas paroître céder aux circonstances, elle résolut de l'employer sur la mer Noire, et lui donna ordre d'aller joindre Potemkin. Paul Jones partit aussitôt, se distingua à la bataille du Liman, et en fut récompensé par le cordon de Sainte-Anne. Mais ayant accusé le prince de Nassau-Siegen de n'avoir pas su profiter de son avantage, il se brouilla avec cet amiral, et revint à Pétersbourg, où l'on trouva bientôt le moyen de se débarrasser de lui. On envoya dans l'auberge où ce marin étoit logé, une jeune marchande qui, en lui offrant quelques bagatelles à acheter, lui fit des agaceries. Il crut pouvoir y répondre. La marchande fit du bruit. Les suppôts de la police, qui étoient tout prêts, entrèrent, et on força Paul Jones de quitter la Russie[1]. 1788.

L'escadre russe commandée par l'amiral

[1] Paul Jones étoit brave à la mer, mais point à terre ; car, il refusa plus d'une fois de se battre en duel, et il reçut des coups de bâton devant la bourse de Philadelphie. — Il étoit d'ailleurs fort ignorant et hors d'état de commander plus d'un vaisseau.

1788. Greig, mit à la voile, et la bataille navale d'Hogland suivit de près sa sortie[1].

Quoique parmi les vaisseaux russes, il n'y en eût que huit qui combatissent vaillamment, la victoire leur demeura. Ils perdirent un vaisseau de soixante-quatorze canons[2], mais ils en prirent un[3] de la même force, commandé par le brave vice-amiral Wachtmeister, et ils en brûlèrent un[4] de soixante-quatre, que montoit le capitaine Christierning, officier de beaucoup de mérite. Les Suédois se réfugièrent à Sweaborg, où les Russes les tinrent bloqués pendant tout le reste de la campagne.

On ne peut pas dissimuler que quelques vaisseaux suédois ne firent pas leur devoir: mais leurs commandans ne furent pas punis comme les officiers russes qui avoient manqué de courage. L'amiral Greig fit arrêter et conduire à Constadt les capitaines Kotouzoff, Walderoun et Baranoff; et un conseil de guerre condamna les deux premiers à la

[1] La bataille navale d'Hogland se donna le 17 juillet 1788.

[2] Le Wadi-Slava, ou la Gloire triomphante.

[3] Le Prince Gustave.

[4] Le Gustave-Adolphe.

peine de mort, et le troisième à servir, comme matelot, le reste de sa vie[1]. 1788.

Gustave fit alors proposer à l'impératrice un accommodement à des conditions faites pour blesser l'orgueil de cette princesse. Il demandoit qu'André Razoumoffsky fût exemplairement puni, pour les intrigues et les machinations dont il s'étoit rendu coupable à Stockholm; que la partie de la Finlande et de la Karélie, cédée à la Russie par les traités de Neustadt et d'Abo, fût restituée à la Suède; que la cour de Pétersbourg fît la paix avec la Porte, sous la médiation de la Suède, qui proposeroit de rétablir l'indépendance de la Krimée, conformément au traité de Kaïnardgi, et en cas de refus, fixeroit les limites, telles qu'elles étoient en 1768. Il vouloit encore que la Russie désarmât aussitôt et consentît que la Suède restât armée jusqu'après la conclusion du traité.

« Quel langage! s'écria alors Catherine.
» Quand le roi de Suède seroit déjà à Mos-
» kow, je saurois lui apprendre ce que peut
» une femme comme moi, sur les débris
» d'un grand empire. »

Au lieu de répondre aux propositions de

[1] L'impératrice leur fit grâce, et Potemkin les employa sur la mer Noire.

1788. Gustave, cette princesse rappela le général Mikhelson, qui combattoit contre les Turcs, lui donna le commandement de son armée en Finlande, et renforça cette armée de vingt mille hommes.

Les premiers efforts de Mikhelson ne furent pas heureux. Il vouloit déloger un corps de Suédois avantageusement posté dans le Sawolax, et il pensa devoir l'attaquer de front, tandis que le transfuge Sprengtporten lui conseilloit de les tourner. Mikhelson, écoutant à peine les avis de Sprengtporten, lui dit brutalement : — « Avez-vous peur ? » Sprengtporten conserva le plus grand sang-froid, et ne lui répondit que par ces mots : — « Marchons [1]. »

Les Suédois laissèrent approcher les Russes, et quand ils furent à portée de leur artillerie, ils tirèrent une volée à mitraille, qui en tua cinq cents. Les autres se retirèrent en désordre. Mikhelson reconnoissant alors sa faute, profita du conseil de Sprengtporten, et s'empara du poste des Suédois.

[1] Sprengtporten est pourtant un homme très-violent qui, dit-on, tira une fois l'épée contre le roi Frédéric-Adolphe, père de Gustave III. Mécontent de la Russie, avec plus de raison qu'il ne l'avoit été de la Suède, il se retira en Allemagne et vécut assez long-temps à Tœplitz. Depuis la mort de Catherine il est rentré en Russie.

Sprengtporten, dangereusement blessé [1] à la première attaque, en demeura estropié pour le reste de sa vie. Mais qu'importe le sort d'un traître ? Ce qu'on ne doit pas oublier, c'est la conduite magnanime de son fils qui, unissant à l'amour filial l'amour non moins sacré de la patrie, suivit son père au milieu des combats sans vouloir tirer l'épée contre la Suède [2]. 1788.

Mais l'impératrice comptoit sur la défection d'autres officiers de Gustave ; et ils prouvèrent bientôt qu'elle ne se trompoit point.

Le monarque suédois étoit déjà près de Fridériksham. Il avoit fait embarquer une partie de ses troupes sur des galères, en donnant ordre au général Siegeroth qui les commandoit, d'aller débarquer de l'autre côté de la ville, de commencer l'attaque dès que les troupes seroient à terre, et de tirer un coup de canon qui serviroit de signal pour qu'on pût agir des deux côtés à-la-fois.

Siegoroth fut retardé par les vents contraires, et eut beaucoup de difficulté à débarquer. Malgré cela il y parvint, et donna le signal convenu. Aussitôt Gustave voulut

[1] Un coup de feu le rendit eunuque.

[2] Quand son père ne put plus servir, le jeune Sprengtporten passa dans l'armée de Potemkin, et fut blessé à l'assaut d'Ismaïl.

1788. faire avancer ses troupes. Mais quoiqu'on sût bien que la forteresse étoit à demi-démantelée et manquoit d'artillerie, quelques-uns des principaux officiers, à la tête desquels étoit le colonel Hestéko, lui représentèrent qu'il étoit très-difficile d'attaquer du côté où il se trouvoit; que leur devoir ne leur permettoit pas de le laisser s'exposer à un péril inévitable, et qu'il devoit lui-même mettre quelque prix à la vie de ses fidelles sujets.

Ce n'étoit pas sans doute ainsi que parloient les vainqueurs de Narwa; mais Gustave III ne ressembloit point à Charles XII. Néanmoins, étonné du langage de ses officiers, il leur répondit qu'il vouloit être obéi. Alors, plusieurs d'entr'eux se réunirent et déclarèrent qu'ils ne pouvoient pas entreprendre une guerre offensive sans le consentement de la nation; qu'ils verseroient leur sang pour la défense de leur patrie, mais qu'ils ne se résoudroient jamais à attaquer un voisin qui ne les avoit point provoqués.

Désolé de cette résistance, le roi s'adressa aux soldats. Aussitôt le régiment que commandoit le colonel Heskéto, posa les armes et la plus grande partie de l'armée suivit son exemple. Gustave chargea le lieutenant-colonel Rosenstein d'aller dire au général

Siegeroth de faire rembarquer ses troupes, 1788.
et il se retira à Kiménégorod. Le lendemain il fit embarquer les officiers qui avoient refusé de marcher, et les envoya à Stockholm où ils furent accueillis avec toutes les marques de la défaveur populaire, et ne tardèrent pas à être arrêtés.

Ce n'étoit point assez. C'étoit devant Fridérikshan qu'il auroit fallu faire un exemple des coupables. Mais Gustave manqua de fermeté. S'il eût puni sur le champ le perfide Hestéko, et en même temps commandé à ses soldats de marcher, peu de jours après il seroit entré en vainqueur dans Pétersbourg.

Il n'est pas douteux que les nobles, qui regrettoient l'ancienne forme de gouvernement, n'eussent voulu profiter de cette occasion pour la rétablir, et n'agissent de concert avec la Russie[1]. Mais plusieurs autres officiers, qu'ils avoient su gagner, n'étoient point dans le secret; les soldats, sur-tout, ne pouvoient y être.

La défection des Suédois valut à Catherine plus qu'une victoire. Non contente de cet avantage, cette princesse réclama, confor-

[1] On ne tarda pas à intercepter une correspondance que quelques-uns des principaux officiers entretenoient avec la cour de Russie.

1788. mément aux traités, les secours que le Danemarck lui devoit contre la Suède. Quoique sagement ennemie de la guerre, la cour de Copenhague se montra fidelle à ses engagemens. Elle ordonna aussitôt l'armement d'une escadre, et le prince royal, accompagné du prince Charles de Hesse[1] s'embarqua pour se rendre en Norwège et se mettre à la tête des troupes.

Les Norwégiens, nation simple et généreuse, qui conserve au milieu de ses rochers la pureté des mœurs antiques et la valeur qui la rendit si célèbre sous Marguerite de Waldemar, les Norwégiens, dont la haute stature, les blonds cheveux et la barbe majestueuse, rappellent le souvenir de leurs pères, de ces héros qui ont tant de fois conquis l'Angleterre et mérité l'honneur d'être chantés par Ossian, les Norwégiens n'entendirent point en vain le signal des combats. A la voix du prince de Danemarck ils franchirent ce passage[2] qu'ensanglanta la mort de

[1] Le prince de Hesse est beau-père du prince de Danemarck.

[2] Près de Frédérikshall. Je ne puis m'empêcher d'observer ici qu'on ne doute plus en Suède que Charles XII n'ait été assassiné. Un officier du nom de Cronstedt, mort dans un âge très-avancé, a déclaré avoir lui-même

Charles XII, entrèrent dans lesprovinces occidentales de la Suède, forcèrent, à Quistrum[1], 1788. une partie du régiment de Westrogothie à capituler, s'emparèrent d'Oudewalla et de toutes les autres places qu'ils rencontrèrent, et allèrent mettre le siège devant Gothembourg.

Gothembourg est, après Stockholm, la ville la plus considérable de la Suède. Sa perte eût été presqu'irréparable pour Gustave. Ce prince étoit déjà revenu dans sa capitale lorsqu'il apprit qu'on assiégeoit Gothembourg. Aussitôt il envoya le régiment de Yemlande et ses propres gardes pour renforcer la garnison de cette place, et il se rendit lui-même dans la Dalécarlie. Là, il rassembla les

engagé l'ingénieur Maigret à tuer Charles XII. Ce complot fut tramé à l'instigation du prince Frédéric de Hesse-Cassel, beau-frère de ce roi et son successeur. Cronstedt qui avoit remis à l'ingénieur le pistolet qui servit à tuer Charles, reprit ensuite cette arme, et la garda jusqu'à la fin de ses jours, suspendue dans son cabinet. J'ai vu à Stockholm le chapeau de Charles XII, et je puis assurer que le trou qu'y fit la balle, est très-petit.

[1] Comme je ne sais taire rien de ce qui paroît vrai, je dirai que les Suédois accusèrent le commandant de Quistrum, Träneborg, de s'être vendu aux généraux danois, et qu'il fut en conséquence jugé par un conseil de guerre, qui le condamna à être dégradé.

1788. paysans, leur rappela ce qu'ils avoient fait pour Gustave Vasa, et les conjura de marcher avec lui à la défense de leur pays.

Trois mille Dalécarliens se hâtèrent de le suivre. Les habitans des provinces voisines les imitèrent, et Gustave se vit bientôt à la tête d'une nombreuse armée; mais craignant que Gothembourg ne se rendît avant que ce secours fût arrivé, il partit avec un de ses aides de camp et un domestique, se déguisa pour ne pas être reconnu de l'ennemi, et pénétra jusqu'aux portes de la ville. Il eut d'abord assez de peine à y entrer. Les soldats ne vouloient pas croire que ce fût leur roi. Mais enfin les portes lui furent ouvertes.

Malgré sa présence, malgré l'armée qui le suivoit, Gothembourg sembloit devoir être pris. Un secours inattendu le sauva.

Gilbert Eliot[1], ministre d'Angleterre en Danemarck, ne fut pas plutôt informé que Gothembourg étoit menacé, qu'il quitta Copenhague, traversa rapidement la Suède et se rendit au camp du prince danois. Il somma ce prince de lever le siége de Gothembourg, et lui déclara que s'il n'évacuoit pas sans tarder le territoire suédois, l'Angleterre feroit arrêter tous les navires danois qui étoient dans ses ports, et enverroit une escadre pour bombarder le château de Kronenbourg.

[1] Le même qui a commandé depuis à Toulon et ensuite en Corse, pendant le peu de temps que les Anglais ont gardé ces deux pays.

thembourg,

1788.

Le prince de Danemarck, arrêté par ces menaces, songeoit déjà à se retirer, lorsque le ministre prussien[1] vint seconder celui d'Angleterre. La trève fut bientôt conclue, et l'armée du prince danois rentra paisiblement en Norwège. Certes, ce fut à l'audace et à l'activité d'Eliot que Gustave dut la conservation de Gothembourg. Les menaces que fit ce ministre ne lui avoient point été prescrites; mais elles lui réussirent: sa cour ne manqua pas de les approuver.

Cependant les armées russes qui combattoient contre les Turcs et les Tartares, remportoient de fréquens avantages Le premier combat se donna près d'Oczakoff, et devint funeste aux Ottomans.

Le pacha d'Oczakoff fit embarquer, dans des chaloupes, six mille hommes qui, dans le dessein de surprendre la forteresse de Killburn, descendirent sur la langue de terre

[1] Le comte de Rhode.

1788. qui est en avant. Malheureusement pour les Turcs, le général Souwaroff étoit dans la forteresse. Il les laissa débarquer sans opposition, et même les encouragea en faisant sortir quelques tirailleurs, avec ordre de se retirer sur-le-champ comme s'ils étoient effrayés. Les Turcs donnèrent dans le piége: tandis que leurs chaloupes retournoient à Oczakoff, pour chercher un renfort, Souwaroff sortit à la tête de deux bataillons, la baïonnette au bout du fusil, et tous les Turcs qui étoient sur la plage furent massacrés ou noyés. Souwaroff reçut alors au cou une blessure dangereuse[1].

Le contre-amiral Woïnowitch[2] qui commandoit, dans la mer Noire, trois vaisseaux de lignes et huit frégates, refusa de se mesurer avec la flotte turque, cinq fois plus forte que la sienne; et malgré les instances de l'anglais Priestman, qui servoit sous lui et qui brûloit de combattre, il se retira sous le canon de Sewastopol. Cette timide prudence occasionna sa disgrace : Potemkin le chassa honteusement.

[1] Ce général marche toujours à la tête des troupes, et l'une de ses maximes est : — « La tête n'attend jamais » la queue ».

[2] Le même qui fut si maltraité en Perse par Aga-Mahmet en 1782.

L'escadre russe passa alors sous les ordres d'Ouschakoff[1], et parut plus dignement commandée. Elle rencontra celle du capitan-pacha, forte de seize vaisseaux de ligne, et l'obligea de prendre la fuite[2]. 1788.

Peu de temps après, le prince de Nassau-Siegen, commandant la flotte à rames de Nicolaëff, attaqua aussi l'escadre turque, qui étoit entrée dans le Liman, lui brûla trois vaisseaux et lui en prit quelques autres. Nassau montra beaucoup de valeur dans cette action; mais il dût principalement sa victoire au courage et aux talens de deux officiers français, Varage et Verbois[3], de l'anglais Fanshow, et du hollandois Winter; il la dut sur-tout à une batterie considérable que le général Souwaroff avoit établie sur la pointe de la langue de terre de Killburn, et qui força l'escadre turque de s'échouer sous le canon d'Oczakoff.

[1] Le même à qui une petite garnison française vient de rendre Corfou, après une vigoureuse résistance.

[2] Le seul commandant de vaisseau qui se soit distingué dans le cours de cette guerre, sur la flotte ottomane, est l'algérien Seïd-Ali, homme à la fois habile et courageux.

[3] Verbois périt, depuis, dans un vaisseau qui sauta devant Oczakoff.

1788. On vit alors quel courage peut inspirer l'orgueil national, même à des esclaves. Lorsque le feu prit au vaisseau du capitan-pacha, un matelot turc courut à travers les flammes pour sauver le pavillon amiral, et tandis qu'il le détachoit, un russe, non moins intrépide, s'élança dans un canot, monta à bord du vaisseau prêt à sauter, enleva le pavillon et emmena le turc prisonnier.

Les généraux Talizyn et Tékély défirent en plusieurs rencontres les Tartares du Kuban. Tamara s'étoit déjà rendu maître de la Géorgie et en imposoit aux Lesghis.

Pendant ce temps-là, le gouvernement russe faisoit d'immenses préparatifs pour renforcer ses armées. Le département de la guerre dépendoit immédiatement de Potemkin, ou plutôt tout l'empire obéissoit à ses ordres; par conséquent rien de ce qui pouvoit assurer les succès de ce superbe favori n'étoit épargné.

Des Russes, qui se disoient attachés à leur patrie, et qui peut-être n'étoient que mécontens et jaloux de Potemkin, nourrissoient alors de funestes appréhensions sur le pouvoir, sans bornes, dont il étoit revêtu. Ils pensoient que, dans la distribution des

royaumes et des principautés qu'il alloit conquérir, il n'avoit garde de s'oublier lui-même. 1788.
Le temps ne justifia pas leur opinion, mais elle étoit pourtant fondée, car Potemkin conçut en effet le dessein passager de former une monarchie de tous les pays des Valaques et des Moldaves, et de s'en déclarer le chef.

L'armée russe, qui occupoit les rives du Bogh [1], sur les confins de la Pologne, de la Turquie et de la petite Tartarie, étoit composée de cent cinquante mille hommes, et avoit une artillerie formidable [2]. Une autre armée aux ordres du général Soltikoff, fut destinée à soutenir, du côté de la Moldavie, les Autrichiens commandés par le prince de Saxe-Cobourg [3].

Cependant le théâtre de la guerre offroit alors le plus horrible spectacle. La famine, la peste, et le carnage avoient déjà dévasté le territoire des Tartares et les frontières de la Russie et de l'empire ottoman; et, à l'exception du fourrage, tout ce qui étoit néces-

[1] Vers la mi-juin 1788.

[2] Il y avoit 137 pièces de canons de campagne, beaucoup de gros canons, de mortiers et de munitions de guerre.

[3] Le même qui échoua contre les Français en 1792.

1788. saire à la subsistance des armées avoit besoin d'être transporté de très-loin.

Un corps de Russes, réuni à une partie de l'armée de Cobourg, s'empara de Khoczim. Repnin, Soltikoff, Souwaroff, Kamenskoï, battirent souvent les Turcs qui s'en vengèrent sur les Autrichiens.

Potemkin assiégeoit depuis long-temps Oczakoff. Des fortifications redoutables, des munitions abondantes, une garnison nombreuse et la rigueur de la saison, sembloient devoir rendre cette place imprenable. Les assiégeans souffroient tellement du froid qu'ils avoient été obligés de se creuser des huttes souterraines; ils manquoient de vivres, et toutes les nuits il en mouroit un grand nombre. Mais le froid auquel ils avoient tant de peine à résister, les aida à prendre la ville. On remarqua qu'on pouvoit l'attaquer du côté du Liman, où elle étoit moins fortifiée et où la glace en rendoit l'accès facile. Tout-à-coup Potemkin fit commander l'assaut; et tandis qu'il restoit dans son camp avec ses maîtresses, ses lieutenans, à la tête d'une partie des troupes, pénétroient dans la ville et y répandoient le carnage. Il ne faut pourtant pas croire que Potemkin fût retenu par

la crainte: on l'avoit vu les jours précédens 1788.
aller se promener plusieurs fois avec le plus grand sang-froid, jusques sous le canon des remparts [1], parce qu'il avoit appris qu'on osoit soupçonner son courage. Il ne s'absenta de l'assaut d'Oczakoff, que parce qu'il crut ne pouvoir pas s'y distinguer d'une manière extraordinaire.

Le prince d'Anhalt-Bernbourg [2] n'imita point Potemkin. Il entra le premier dans la ville à la tête des grenadiers [3] et des chasseurs. On combattit long-temps et sur les remparts et dans les rues. Les soldats turcs se défendirent avec une valeur opiniâtre, et périrent presque tous les armes à la main. Le reste

[1] On raconte que dans une de ces promenades, un officier-général qui l'accompagnoit, eut la cuisse emportée par un boulet de canon et laissa échapper quelques cris. — « Pourquoi cries-tu ? » — lui dit froidement Potemkin. L'officier se tut par respect. Il mourut le lendemain.

[2] Le prince d'Anhalt-Bernbourg, parent de l'impératrice, étoit très-brave, très-instruit, mais un peu pédant. Potemkin et Momonoff, qui craignoient qu'il ne prît de l'ascendant sur la souveraine, s'efforçoient sans cesse de le lui faire paroître ridicule.

[3] Potemkin avoit créé quarante mille grenadiers et autant de chasseurs. Il lui falloit de l'extrême en tout.

1788. fut passé au fil de l'épée, et une grande partie des habitans eut le même sort.

Les Russes livrèrent la ville au pillage. Ils entroient dans toutes les maisons, en égorgeoient les maîtres, prenoient ce qu'il y avoit de plus précieux, et s'abandonnoient à toutes les fureurs du brigandage et de la débauche. Pendant trois jours de suite Potemkin laissa durer cette sanglante exécution. Elle ôta la vie à plus de vingt-cinq mille Turcs. Le siége d'Oczakoff coûta aux Russes plus de vingt mille hommes, dont environ quatre mille périrent en donnant l'assaut.

1789. Ces conquêtes étoient presque aussi funestes aux vainqueurs qu'aux vaincus. Mais Catherine n'en étoit pas moins ardente à continuer la guerre. Elle ordonna une nouvelle levée de troupes dans toute l'étendue de ses états. Elle voulut à-la-fois renforcer ses armées en Krimée et sur les bords du Danube, en établir d'autres en Pologne et en faire marcher une formidable contre les Suédois. Mais les hommes devenoient rares dans l'empire russe. On retira des déserts de la Sibérie une partie des exilés pour les comprendre dans les recrues.

Pendant ce temps-là, Gustave III s'occupoit de ses projets de vengeance. Il ne pouvoit pardonner à l'impératrice les dissentions qu'elle ne cessoit de fomenter en Suède, ni au gouvernement danois l'appui qu'il avoit prêté à la Russie. Un lieutenant-colonel, nommé Benzelstierna, se détermina à servir la haine de son maître. 1789.

L'escadre russe étoit entrée dans la rade de Copenhague, où les glaces la retinrent pendant tout l'hiver[1]. L'ambassadeur de Suède, Sprengtporten[2], étoit un vieillard franc et généreux, que Gustave respectoit, mais dans lequel il n'avoit pas une grande confiance. Sans rappeler cet ambassadeur, ce prince donna à un nommé Albédyl le titre de chargé d'affaires, et l'envoya à Copenhague, en lui recommandant d'observer avec soin les démarches des Russes et des Danois.

Benzelstierna ne tarda pas à joindre Albédyl. Sous prétexte d'entreprendre une opération de commerce, il se lia avec le ca-

[1] Cette escadre, commandée par le vice-amiral Kozleinoff, étoit composée de onze vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates. Il y avoit trois vaisseaux de cent canons.

[2] Frère du Sprengtporten qui avoit passé au service de Russie.

1789. pitaine irlandais O'Bryen[1], lui acheta son navire qu'il lui paya d'avance douze mille rixdalers[2], et lui en laissa le commandement, en s'engageant, par écrit, à lui compter encore une pareille somme si son entreprise réussissoit. Il fit ensuite charger le navire de tonneaux goudronnés en dedans et en dehors et remplis d'eau-de-vie, et il lui ordonna de profiter du premier vent de nord-est pour sortir du port en mettant le feu à son navire. D'après cet exécrable projet, non-seulement toute l'escadre russe, mais la flotte danoise, devoient être brûlées.

O'Bryen osa parler de son marché à un de ses amis, nommé Tief. Celui-ci eut horreur d'une telle confidence, et s'empressa de la révéler. Le gouvernement danois envoya aussitôt visiter le navire et fit arrêter O'Bryen[3]. Benzelstierna s'étoit sauvé chez Albédyl, qui l'envoya dans la maison d'un ministre de ses amis, d'où on le fit d'abord évader à la faveur d'un habit de livrée. Peu de tems après ce scélérat fut pris, renfermé dans la citadelle

[1] L'anglais Shields, qui tenoit l'auberge appelée l'Hôtel Royal, étoit aussi du complot.

[2] Environ 50,000 livres tournois.

[3] O'Brien, d'abord condamné à périr sur l'échafaud, fut mis aux galères, où il est mort.

de Copenhague, jugé et condamné à perdre 1789. la vie : mais on commua cette peine en une prison perpétuelle, qui dura jusques en 1797, époque où la Russie a permis qu'on le délivrât.

Les matelots danois, excités par les Russes[1], se rassemblèrent en grand nombre devant la porte d'Albédyl. Ils vouloient le massacrer et incendier sa maison. Mais ayant prévu cette émeute, Albédyl s'étoit déjà sauvé sur la côte de Scanie[2]. Un dé-

[1] On assure que le ministre russe, Krudener, homme très-fougueux, fut reconnu dans cette émeute, déguisé en matelot.

[2] Le projet d'incendier les vaisseaux armés dans le port de Copenhague étoit horrible sans doute ; mais peut-être les Russes n'avoient-ils rien à reprocher aux Suédois. Ces deux nations, qui se sont souvent combattues avec tant de courage, ont quelquefois vu leurs cours employer l'une contre l'autre la plus affreuse perfidie. Stockholm n'oubliera jamais l'assassinat du major Saint-Clair, commis par l'ordre du trop fameux Biren.

En 1738, Saint-Clair, qui avoit été envoyé à Constantinople avec le pouvoir de négocier, en revenoit avec un français nommé Couturier. Arrivé à Khoczim, le pacha l'avertit qu'il est attendu par des émissaires de la Russie. Un polonois lui en dit autant. Saint-Clair dédaigne cet avis. Dans une auberge de Breslaw, il rencontre le capitaine russe Kutler, le lieutenant Lewitzky et quatre soldats déguisés en domestiques qui,

1789. tachement de soldats dispersa les mutins.

L'attentat de Benzelstierna n'étoit pas propre à réconcilier la cour de Russie et celle de Stockholm. Les opérations de la guerre ne tardèrent pas à recommencer. Les escadres des deux nations se rencontrèrent à la hauteur de Bornholm : mais le vent ne leur permit pas de combattre. Bientôt elles se rejoignirent près de Gothland[1], et quoique

après l'avoir reconnu, vont l'attendre près du village de Zauche. Là, Kutler vient à lui, le salue poliment et lui demande s'il n'est pas le major Saint-Clair. Sur sa réponse, il l'arrête au nom de l'impératrice Anne, et le conduit dans un bois près de Neubourg. Alors il le fait descendre de voiture, le mène à une vingtaine de pas de distance, lui tire un coup de pistolet qui le blesse et le fait massacrer par ses quatre soldats. Pendant ce temps-là Lewitzky gardoit Couturier, et lui disoit froidement : — « Ne timeas ; peccatum esset contrà spiritum » sanctum malefacere viro probo sicut te. Iste habuit » quod merebat ; erat inimicus magistri. Inimicus ma- » gistri est inimicus dei, et puto me non peccasse inter- » ficiendo eum. » — Ensuite les assassins se partagèrent les effets des deux voyageurs, et conduisirent Couturier dans la forteresse russe de Sonnenstein, d'où l'on ne le renvoya qu'en l'assurant que s'il parloit jamais de l'assassinat de Saint-Clair, on sauroit bien l'attraper et le punir par-tout où il seroit.

[1] Le 26 août 1789.

l'amiral russe Tchitchagoff, et l'amiral suédois Lilienhorn voulussent alors éviter un engagement, leurs arrière-gardes, qui fesoient alors les avant-gardes, s'attaquèrent et se combattirent vaillamment pendant près de quatre heures[1]. 1789.

Le vaisseau russe[2] que commandoit l'anglais Preston, eut cent-soixante hommes tués ou blessés. Trois canons crevèrent sur son premier pont, et firent sauter beaucoup de monde : mais l'intrépide Preston resta calme, donna les ordres nécessaires, et continua de se battre.

Un autre capitaine anglais, nommé Tisiger, qui montoit un vaisseau[3] de soixante-six canons, soutint dignement le combat contre le vice-amiral Modée[4], l'un des plus braves Suédois.

Le lendemain Lilienhorn, qui pouvoit avec sa division couper celle du vice-amiral russe Moussin-Pouschkin, négligea cet avan-

[1] Ce fut alors que fut tué le brave Mouloffsky, bâtard d'Ivan Tchernischeff. Il commandoit la Msti-Slava, c'est-à-dire, *la Gloire vengeresse*, vaisseau de 74 canons.

[2] Nommé Deris, c'est-à-dire, *Querelle-toi*.

[3] Le Wouiché-Slawa, ou *la Haute Gloire*.

[4] Il a été depuis gouverneur de Stockholm.

1789. tage[1], qui eût sans doute prévenu les désastres dont la flotte suédoise fut bientôt accablée.

Le capitaine de vaisseau Tchitchoukoff, commandant d'une escadre légère, s'empara du poste important de Porkala, et dès-lors les Russes le gardèrent jusqu'aux approches de l'hiver.

Les Suédois avoient une flotte de galères et de chaloupes canonnières. L'impératrice leur en opposa une pareille, dont elle donna le commandement au prince de Nassau-Siegen, qui ayant eu quelques différens avec Potemkin, ne pouvoit plus servir sur la mer Noire.

Les galères russes surprirent les galères suédoises près de Rogensalm; et Nassau, toujours aidé des conseils de Varage[2], de

[1] Lilienhorn fut jugé et dégradé par un conseil de guerre.

[2] Quelques temps après ce combat, Varage étant allé à terre pour reconnoître la position de la flotte suédoise qui étoit à l'ancre, fut rencontré par des Baschkirs, qui servoient dans l'armée russe, et qui, le voyant enveloppé d'un manteau bleu, le prirent pour un suédois et le tuèrent. Ils portèrent aussitôt au général Numsen, la croix de Saint-Charles d'Espagne et la croix de Saint-Georges de Russie, dont Varage étoit décoré et qu'ils croyoient être des ordres suédois.

Winter et d'un milanais nommé le chevalier de Litta[1], fit, pour la seconde fois, triompher le pavillon russe. Winter, à qui étoit dû principalement le succès de cette journée, fut atteint d'un boulet de canon, et mourut de sa blessure[2]. 1789.

Pendant le combat des galères, les Russes avoient attaqué l'armée suédoise, qui étoit toujours auprès de Fridériksham. Ils n'eurent pas moins d'avantages par terre que par mer. Ils forcèrent les troupes de Gustave à évacuer la Finlande russe.

Ce monarque ayant rassemblé de nouvelles forces, se disposa à rentrer sur le territoire russe. Mais Catherine avoit eu le temps de faire ses préparatifs de défense. Les deux

[1] Le chevalier de Litta, milanois, commandeur de l'ordre de Malte, est vice-amiral de la flotte à rames. Il a fourni, dit-on, beaucoup de plans qui sont encore inexécutés. C'est un homme qui joint à une stature colossale beaucoup de verbiage.

[2] Le mérite de Winter, comme marin, étoit généralement reconnu. Le prince de Nassau en étoit très-jaloux; Potemkin ne l'aimoit pas, et Popoff, secrétaire de ce dernier, le craignoit beaucoup, parce que Winter l'avoit un jour menacé en lui montrant son poingt fermé. Le même boulet qui emporta le bras de Winter, tua le colonel Apraxin et un rameur.

1790. armées en vinrent aux mains à Aborfors, et les Russes, commandés par le général Numsen[1], remportèrent une brillante victoire.

Les défaites ne décourageoient point Gustave. Il s'embarqua sur sa flotte à rames, et alla chercher le prince de Nassau, à qui il enleva vingt-trois bâtimens. Peu de tems après, il fit débarquer à cinq milles de Pétersbourg, plusieurs bataillons d'infanterie et quelques escadrons de troupes légères, et s'empara du poste important de Parda-Koffsky[2], qui lui ouvroit l'entrée du Sawolax russe. L'alarme se répandit de nouveau dans la capitale. L'impératrice étoit Tzarsko-Zélo, et ne quitta point cette maison de plaisance, mais elle donna ordre au général Igælstrom, qui commandoit en l'absence d'Ivan Soltikoff, de ne rien épargner pour reprendre Parda-Koffsky. Igælstrom fit aus-

[1] Le général Numsen est un danois, dès long-temps employé au service de la Russie. — Ce fut en cette occasion que le fameux partisan Denisoff, général des Kosaques, enleva les équipages du roi de Suède. A la paix, ce monarque désira de connoître personnellement celui qui l'avoit privé de ses chemises ; et quand on lui présenta le vieux kosaque, il lui fit beaucoup d'amitiés.

[2] Le 12 mai 1790.

sitôt

sitôt marcher contre ce poste une colonne de huit mille hommes d'élite, dont il confia le commandement au brave prince d'Anhalt-Bernbourg, qui fut tué dès le commencement de l'attaque, ainsi que Baïkoff, qui commandoit après lui. Les huit mille Russes combattirent avec la plus grande intrépidité, et perdirent la moitié de leur troupe, sans pouvoir déloger deux mille Suédois qui gardoient le poste. Cependant ces Suédois auroient été victimes de leur courage, si le dégel qui survint n'avoit pas empêché les Russes de les attaquer de nouveau, avec des forces beaucoup plus considérables. 1790.

La grande escadre suédoise aux ordres du duc de Sudermanie, et composée de vingt-six vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates, voulut aller chercher la flotte russe jusque dans le port de Reval[1]. Cette imprudence lui coûta deux vaisseaux[2]. Les Suédois commirent encore une faute plus dangereuse : ils conduisirent dans le golfe de

[1] Le même jour que Gustave avoit surpris Pardakoffsky.

[2] Le vaisseau le Prince Charles de 64 canons se rendit aux Russes. Un autre vaisseau de 74 s'échoua, et son équipage y mit le feu pour qu'il ne tombât pas au pouvoir de l'ennemi.

1790. Vibourg et leur escadre et la flotte à rames que commandoit Gustave III. Tout sembloit alors assurer l'entière destruction de la marine suédoise : mais elle fut sauvée par deux amiraux russes, Tschitschagoff et Nassau.

Tschitschagoff, qui commandoit une escadre beaucoup plus nombreuse que celle des Suédois, négligea de faire garnir de batteries les deux passages par lesquels seuls les Suédois pouvoient s'échapper[1]. Ces derniers qui manquoient de vivres et ne pouvoient pas plus long-temps rester dans le golfe, tentèrent d'en sortir en mettant le feu à l'escadre russe qui gardoit le meilleur passage. Le vent étoit favorable[2]. Ils appareillèrent[3] et

[1] Un officier suisse, nommé Pélissier, qui avoit été capitaine de vaisseau en Hollande, désigna aux généraux Soltikoff et Zuchtelen la place où il falloit placer des batteries, en leur annonçant que les Suédois sortiroient dès que le vent d'est commenceroit à souffler. Tschitschagoff refusa de l'autoriser à donner les canons de 24 livres de balle qu'il avoit offerts. Le même officier se trouva seul avec une petite frégate au milieu de la flotille suédoise, lorsqu'elle fit sa retraite. Il lui fit beaucoup de mal et lui prit 1300 hommes, 9 schebeks et 4 galères. La jalousie de Tschitschagoff étouffa l'éclat d'une si belle action.

[2] C'étoit le vent d'est.

[3] Le 3 juillet 1790.

se firent précéder par un brûlot[1] qui devoit forcer les Russes à se disperser. Mais on mit trop tôt le feu au brûlot qui s'arrêta sur un haut-fond, et ne fit aucun mal aux Russes, tandis qu'il incendia plusieurs vaisseaux suédois, que le vent poussa sur lui avec violence. Neuf vaisseaux, trois frégates et plus de vingt bâtimens à rames, tombèrent au pouvoir des Russes. 1790.

Cet avantage si important fut fatal à plusieurs officiers anglais au service des Russes. Le capitaine Dénison eut la tête emportée par un boulet; le capitaine Marshal voulant sauter à bord d'un vaisseau ennemi, tomba dans la mer et se noya; les capitaines Miller et Aikin eurent, l'un la jambe et l'autre la

[1] Le brûlot étoit commandé par un officier suédois, nommé Saldern, qui fut jugé par un conseil de guerre et dégradé. L'inventeur du stratagême étoit l'anglais Sydnei Smith qui, depuis, a brûlé la flotte française de Toulon, a voulu incendier le Hâvre, s'est sauvé de la prison du Temple à Paris, où il étoit renfermé, et commande aujourd'hui une petite escadre anglaise à Constantinople. — Au commencement de 1790, Sydnei Smith écrivit de Stockholm au docteur Rogerson, médecin de Catherine, pour lui dire qu'il alloit faire la campagne sous le héros du Nord, et qu'il espéroit bientôt se mesurer avec le prince de Nassau-Siegen.

1790. cuisse fracassée ; et enfin le capitaine James Trevenen [1], l'un des plus habiles et des plus braves marins qui aient été au service de Catherine, fut mortellement blessé d'un coup de canon, et périt au bout de cinq jours. Il

[1] James Trevenen étoit né dans la province de Cornouailles et fut élevé à l'académie de Portsmouth. En 1776, il s'embarqua en qualité de midshipman sur le navire du capitaine Cook, accompagna ce marin célèbre dans son dernier Voyage autour du monde, et lui fut extrêmement utile dans ses observations astronomiques et géographiques. Aussi le capitaine Cook en faisoit le plus grand cas. A son retour en Angleterre en 1780, Trevenen obtint le rang de lieutenant de vaisseau, et il navigua jusqu'à la fin de la guerre d'Amérique avec le capitaine King, qui l'aimoit beaucoup. En 1787, il désira de nouveau d'être employé et s'adressa à l'amiral Howe, qui étoit à la tête de l'amirauté, et qui n'eut point d'égard à sa demande. —Trevenen traça alors un plan de découvertes dans les mers qui séparent le Kamtchatka du Japon et des côtes septentrionales de la Chine, et le fit parvenir à Catherine II, qui lui envoya aussitôt un officier pour l'inviter à venir le mettre à exécution. Trevenen arriva à Pétersbourg à la fin de 1787. La guerre s'opposoit, en ce moment, à l'expédition qu'il avoit proposée; et on l'engagea à accepter le commandement d'un vaisseau de ligne. S'il n'eût pas été tué à Vibourg, il y a apparence qu'il auroit exécuté son projet de découvertes, et qu'il seroit parvenu aux premiers grades de la marine russe.

s'étoit déjà emparé des postes de Hanhoud près d'Abo, et de Boresund, près de Sweaborg, et il commandoit l'un des cinq vaisseaux embossés dans le plus étroit passage de la baie de Vibourg [1]. 1790.

Le reste des galères suédoises s'étoit retiré derrière les rochers de Schwenksund, qui forment plusieurs petites îles à fleur d'eau. Le prince de Nassau, dont la flotte étoit le double plus forte que celle de Gustave, s'avança pour le combattre. Son impéritie donna un avantage immense aux Suédois ; il fut complétement battu, et perdit la moitié de sa flotte et plus de dix mille hommes. Cependant il n'en conserva pas moins de vanité. S'imaginant follement que les marins qu'il commandoit, s'étoient fait battre pour nuire à sa gloire [2], il écrivit à l'impératrice :

[1] Le 9 juillet 1790. — Quand on dit que les deux passages de la baie de Vibourg sont étroits, il ne faut pas croire que ce soit à cause du rapprochement des côtes, mais à cause des haut-fonds.

[2] La vérité est que, depuis six jours, les équipages russes étoient accablés de fatigue, et que, sans leur laisser prendre le moindre repos, le prince de Nassau les força d'attaquer les Suédois, non-seulement postés avec avantage derrière des rochers à fleur d'eau, mais remis de leur frayeur, reposés et renforcés par la jonc-

1790. « Madame, j'ai eu le malheur de combattre » les élémens, les Suédois, les Russes. J'es- » père que votre majesté me rendra justice. »

L'impératrice lui répondit : — « Vous avez » raison, parce que je veux que vous l'ayiez. » Ceci est aristocratique ; mais c'est ce qui » convient dans le pays où nous sommes. » Comptez toujours sur votre affectionnée » CATHERINE [1]. »

La bataille de Schwenksund accéléra la paix. Gustave III voyoit déjà toute l'imprudence de sa conduite. Il n'espéroit plus que la guerre qu'il avoit déclarée aux Russes, pût être suivie de beaucoup de succès et faire une diversion utile en faveur des Turcs. Il craignoit au contraire que les Russes ne profitassent de la destruction de sa marine, du délabrement de ses finances, et du mécontentement de la noblesse suédoise pour faire

tion de plusieurs bâtimens. Quatre mille russes périrent dans l'action et quatre mille autres furent faits prisonniers. Ils perdirent un tiers de leur flotte à rames, dont plusieurs bâtimens sautèrent ou furent coulés bas.

[1] L'impératrice avoit donné au prince de Nassau le grade d'amiral de la flotte à rames de la Baltique, une terre avec 4000 paysans, un palais et une pension de douze mille roubles. Tout cela n'a pas empêché qu'il n'ait passé du service de Russie à celui de Prusse.

une invasion dans ses états : il ne balança donc pas à accepter les propositions que l'impératrice lui fit faire. 1790.

Le ministre d'Espagne à la cour de Russie, Galvez, offrit sa médiation à Catherine, et s'employa avec zèle à obtenir de cette princesse des conditions favorables, en promettant que Gustave marcheroit aussitôt contre les François. C'étoit tout ce que désiroit l'impératrice. Elle feignit de pardonner à son ennemi, dans l'espoir de le voir s'abîmer dans une entreprise éloignée. Pour mieux l'aveugler, elle affecta de se montrer généreuse. Elle ne demanda que le rétablissement des traités de Neustadt et d'Abo [1], et l'entier oubli des dernières querelles. En conséquence le traité fut signé sans tarder à Varéla [2].

Pendant la guerre de Finlande, Catherine signala tout-à-la-fois sa clémence et sa sévérité. Des officiers suédois employés en qualité d'instituteurs du corps des Cadets de Pétersbourg, se permirent d'entretenir avec leurs compatriotes une correspondance, dans

[1] Il y eut du moins peu de différence. Les limites russes furent reculées jusqu'à Kymené-Gorod.

[2] Le 14 août. — Le général Igœlstrom signa pour la Russie, et le général Armfeld pour la Suède.

1790. laquelle ils parloient de l'impératrice d'une manière très-hardie et sans doute très-vraie. On intercepta leurs lettres et on les remit à cette princesse, qui les lut en entier. Aussitôt les Suédois furent arrêtés et examinés par Stepan-Iwanowitz Schischkoffsky [1], chef de la commission secrète, et par un militaire estimable que l'impératrice lui adjoignit pour tempérer son humeur farouche. Le délit fut prouvé, et les coupables parurent mériter de perdre la vie. Cependant l'impératrice se contenta de les reléguer dans ses provinces de l'intérieur. Elle leur conserva même leurs appointemens, et à la paix elle les renvoya dans leur patrie [2].

Dans le même temps Radischeff, directeur des douanes de Pétersbourg, publia la relation d'un voyage de Pétersbourg à Moskow, dans laquelle il feignoit d'avoir eu un songe, et peignoit avec énergie le despotisme de Potemkin. Il osoit même y attaquer l'im-

[1] Si l'on croyoit à la métempsycose, on pourroit penser que l'ame du cauteleux et barbare Saint-Dominique a passé dans le corps de Stepan-Iwanowitz Schischkoffsky.

[2] Ce fait m'a été raconté par le brave amiral suédois Wachtmeister, pris par les Russes à la bataille navale d'Hogland.

pératrice [1]. Quoique Radischeff eût imprimé lui-même sa relation avec des caractères qu'il avoit chez lui, il ne tarda pas à être découvert, et il fut exilé en Sibérie. 1790.

Le comte Alexandre Woronzoff et la princesse Daschkoff sa sœur, protecteurs connus de Radischeff, furent accusés de l'avoir excité à composer sa brochure. Le premier fut même exposé aux recherches de la commission secrète, et, dès ce moment, l'un et l'autre perdirent beaucoup de leur crédit.

Ainsi Catherine traitoit les Suédois avec une feinte générosité, parce qu'elle vouloit se faire des partisans en Suède, tandis qu'elle savoit se montrer quelquefois terrible envers la nation déjà soumise à son joug.

La guerre de la Russie avec la Suède m'a détourné quelque temps de celle qu'elle soutenoit contre les Ottomans. Je vais y revenir.

[1] Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'avant d'attirer l'attention du gouvernement, ce libelle, le premier qui ait été imprimé à Pétersbourg, fut vendu publiquement pendant deux jours à la bourse, au prix de 20 kopeks; il étoit même revêtu de l'approbation du censeur, qui, lorsqu'on l'interrogea à cet égard, dit qu'il avoit vu le titre d'un voyage à Moskow, et que sans en lire davantage, il l'avoit approuvé.

1790. Le Grand-Seigneur Abd-Ul-Hamid IV étoit mort [1], et le fils du sultan Mustapha, son frère et son prédécesseur, étoit monté au trône, sous le nom de Selim III [2].

La prise d'Oczakoff et les succès qui l'avoient précédée furent magnifiquement récompensés. L'impératrice envoya à Potemkin un présent de cent mille roubles, avec un bâton de commandement, garni de diamans et entouré d'une branche de laurier, dont les feuilles étoient en or. Peu de temps après elle lui accorda le titre d'hetman des Kosaques, titre auquel le vieux Kyrille Razoumoffsky, encore vivant, avoit renoncé depuis plus de vingt ans [3]. Cette princesse donna au prince Repnin une épée dont la poignée étoit ornée de brillans, et au général Sou-

[1] Au printemps de 1789.

[2] Selim III étoit alors âgé de 28 ans. — Jusqu'à présent ce prince n'a point eu d'enfans, parce qu'au milieu d'un harem très-nombreux, et où il y a sans doute de belles femmes, il est adonné à un amour qui lui interdit l'espoir de se reproduire. Il ne reste plus du sang des Ottomans, que lui et deux très-jeunes fils d'Abd-Ul-Hamid.

[3] Quand Kyrille Razoumoffsky rendit à Catherine le titre d'hetman, elle le nomma feld-maréchal.

waroff un panache de diamans [1]. Les autres généraux et officiers obtinrent aussi quelque marque de faveur, et tous les soldats qui étoient entrés dans Oczakoff reçurent une médaille d'argent, avec la recommandation de la porter à la boutonnière. 1790.

Certes, ces récompenses excitoient une grande émulation dans les armées russes. Tous leurs pas furent marqués par des triomphes. Potemkin soumit l'île de Beresan [2]. Repnin chassa les Turcs des bords de la Solska. Souwaroff les battit complétement à Foksan [3]. Apprenant ensuite que l'armée autrichienne, commandée par le prince de Saxe-Cobourg, se trouve pressée par celle du grand-visir, il se met à la tête de huit mille russes et vole au secours des Autrichiens. Ces derniers, au nombre de trente mille, étoient déjà mis en déroute par les Turcs, qui les avoient attaqués avec une armée de

[1] Ce présent fait au maréchal Souwaroff dut paroître d'autant plus étrange, que, pour se faire aimer des soldats, il affectoit beaucoup de simplicité et de rudesse dans ses mœurs. On le voyoit quelquefois ôter sa chemise au milieu des Kosaques et la faire chauffer, en disant que c'étoit pour tuer ses poux.

[2] En 1789, peu de jours avant la prise d'Oczakoff.

[3] Le 21 juillet 1789.

1790. cent mille hommes. L'intrépide Souwaroff arrive et fait changer le sort des armes. — « Amis ! crie-t-il à ses soldats, ne re» gardez point les yeux de l'ennemi. Regar» dez sa poitrine : c'est-là qu'il faut enfoncer » vos baïonnettes [1]. » — Et à l'instant il fond sur les Turcs, en fait un carnage horrible, et reste maître du champ de bataille. Cette victoire, remportée près de la rivière de Rimniks, valut à Souwaroff le surnom de Rimniksky et le double titre de comte de l'empire romain et de l'empire russe.

Le féroce Kamenskoï [2] réduisit en cendres la superbe ville de Galatza, sur le Danube,

[1] Non moins singulier que brave, Souwaroff ayant pris, dans la guerre précédente, la ville de Toutoukaï, en Bulgarie, envoya à l'impératrice quatre vers russes, qui signifioient : — « Gloire à Dieu ! Louange à Cathe» rine ! Toutoukaï est pris ; Souwaroff y est entré ».

[2] Le général Kamenskoï étoit si cruel, que Potemkin ne voulut pas lui laisser le commandement de l'armée. Kamenskoï abandonnoit au pillage et brûloit toutes les places dont il s'emparoit. Il en vouloit particulièrement aux prêtres qu'il faisoit atteler, comme des chevaux, aux charriots de l'armée. Les Juifs étoient aussi l'objet de ses fureurs : il les martyrisoit en les faisant mettre nus en plein hiver, et en leur versant de l'eau gelée sur la tête.



Le Feld Maréchal
Souwaroff Rimnikşky.

Tassaert Sculp.

et la première de la Moldavie après Yassi, qu'elle surpassoit par son commerce. Ac-Kerman, Chedsebey, Belgorod, Palanka se soumirent aux armes de Potemkin. Bender se rendit à discrétion. 1790.

Ismail résistoit encore. Potemkin assiégeoit cette place depuis sept mois et s'impatientoit de ne l'avoir pas déjà réduite. Vivant dans son camp comme un de ces anciens Satrapes, dont seul il a, de nos jours, égalé et peut-être surpassé le luxe, il étoit environné d'une foule de courtisans et de femmes qui s'efforçoient de l'amuser. Une [1] de ces femmes, prétendant lire les arrêts du destin dans l'arrangement d'un jeu de cartes, lui prédit qu'il prendroit la ville assiégée au bout de trois semaines. Potemkin répondit en souriant qu'il avoit une manière de deviner beaucoup plus sûre. A l'instant il envoie à Souwaroff l'ordre de prendre Ismail dans trois jours. Souwaroff se prépare. Le troisième jour, il assemble ses soldats, et leur dit : — « Mes » enfans ! point de quartier ; les provisions » sont chères ». — Aussitôt il donne l'assaut. Les Russes sont repoussés deux fois avec beaucoup de perte. Mais enfin, ils escaladent

[1] Madame de Witt.

1790. les remparts, pénètrent dans la ville et passent tout au fil de l'épée. Quinze mille russes et trente-cinq mille turcs payèrent de leur vie les sanglans lauriers de Souwaroff. Ce général écrivit alors à l'impératrice ces seuls mots : — « L'orgueilleuse Ismaïl est à vos pieds [1]. »

Le fameux Gazi-Hassan, qui, du poste de capitan-pacha avoit été élevé à celui de grand-visir, ne put résister à tant de désastres. Il mourut de douleur dans son camp. Son successeur fut décapité à Schumla, et le pacha Yousouf [2] le remplaça. Mais ce changement ne rétablit point la fortune des Turcs.

Plusieurs officiers français combattirent à la prise d'Ismaïl. Roger Damas, Langeron, le jeune Richelieu [3], s'y distinguèrent et n'en furent pas mieux traités par Potemkin. Quel-

[1] Les cruautés que Souwaroff exerça dans Ismaïl lui firent donner le sobriquet de Muleï-Ismaël, par allusion à l'empereur de Maroc, qui porta ce nom et qu'on sait avoir été un des hommes les plus sanguinaires qui aient jamais existé.

[2] C'est ce même visir Yousouf qui marche aujourd'hui en Egypte contre le brave Bonaparte.

[3] Il s'appeloit alors Fronsac ; il porte aujourd'hui le nom de Richelieu.

ques jours après, ce dernier s'entretenant de 1790.
la révolution française et regardant comme un attentat les efforts d'un peuple qui veut reconquérir sa liberté, dit à Langeron : — « Colonel [1], vos compatriotes sont des fous. » Je n'aurois besoin que de mes palfreniers » pour les mettre à la raison ». — Langeron qui, quoiqu'émigré, ne put souffrir patiemment qu'on parlât ainsi de sa nation, répondit fièrement : — « Prince, je ne crois » pas que vous pussiez y réussir avec toute » votre armée ». — A ces mots Potemkin se leva avec colère, et menaça Langeron de l'envoyer en Sibérie [2]. Langeron sortit à l'instant, et traversant le Sereth qui sépare la Moldavie de la Walachie, il se retira dans le camp autrichien.

Le prince Gallitzin qui avoit passé le Danube et étoit entré en Bulgarie à la tête d'un corps de douze mille hommes, remporta une

[1] Langeron avoit été colonel du ci-devant régiment d'Armagnac.

[2] J'ai déjà dit que Potemkin étoit extrêmement irrascible et qu'il s'emportoit souvent jusqu'à battre des officiers-généraux. On l'a vu aussi un jour souffleter un étranger qui étoit major au service de Russie, pour avoir loué, dans quelques vers, la maîtresse du secrétaire Popoff à côté de celle du despote.

1790. victoire sur les Turcs auprès de Matzin.

En apprenant le triomphe de ses armes, Catherine sentit redoubler son orgueil. Le ministre anglais Withworth s'étant présenté devant elle, cette princesse lui dit ironiquement : — « Monsieur, puisque monsieur Pitt » veut me chasser de Pétersbourg, j'espère » qu'il me permettra de me retirer à Cons- » tantinople. »

D'après l'extrême sévérité avec laquelle les Grecs avoient été traités par les Ottomans à la suite de la dernière guerre[1], Catherine devoit les croire empressés de se venger. Aussi fit-elle répandre des manifestes dans toutes leurs îles, pour inviter ce peuple à prendre de nouveau les armes contre les ennemis de la chrétienté, et à re-

[1] Après la paix de Kainardgi, les Turcs étoient encore si irrités de ce que les Grecs de la Morée avoient pris parti pour les Russes, que le Divan fut prêt à décider qu'il falloit exterminer toute la nation grecque. Le célèbre capitan-pacha, Gazi-Hassan, empêcha qu'on donnât cet ordre barbare; mais il n'amena les membres du Divan à déférer à son avis, qu'en employant des motifs de politique : — « Si nous massa- » crons tous les Grecs, leur dit-il, nous perdrons toute » la capitation qu'ils nous payent. »

conquérir son pays envahi et son antique indépendance. 1790.

Le grec Sottiri, qui étoit au service de la Russie, fut envoyé en Épire et dans l'Albanie pour y porter les manifestes de l'impératrice et préparer, avec les chefs de ces contrées, une prompte insurrection. Bientôt on vit s'assembler une armée aux environs de Sulli. Elle marcha contre le pacha d'Ianina, et le vainquit en bataille rangée. Le fils du pacha périt dans le combat, et sa brillante armure fut envoyée à l'impératrice.

Les Grecs firent ensuite une souscription volontaire, et du produit de cette souscription ils armèrent, à Trieste, douze petits vaisseaux, dont ils donnèrent le commandement à un marin de leur nation, nommé Lambro-Canziani[1]. Lambro parcourut l'Archipel en vainqueur. La terreur qu'il répandit jusques dans Constantinople, fit donner ordre à presque tous les vaisseaux turcs qui étoient dans la mer Noire, de repasser le Bosphore, pour arrêter les progrès de la petite escadre grecque.

[1] Les détails sur Lambro-Canziani et sur la députation des Grecs, sont tirés de l'ouvrage de l'anglais Eton.

1790. Pendant ce temps-là, l'impératrice fit passer en Sicile un nommé Psaro, et quelques autres émissaires, non-seulement pour y préparer ce qui étoit nécessaire à l'escadre russe destinée à se rendre dans ces mers [1], mais pour fournir aux Grecs de l'argent et des munitions, et pour faire cesser les difficultés que, par une sordide politique ou par ménagement pour la Porte, leur opposoient les Vénitiens. Mais les infidelles émissaires de Catherine ne remplirent pas ses intentions et partagèrent entr'eux et leurs vils protecteurs, l'argent qui leur avoit été confié.

Justement indignés de cette conduite, les Grecs envoyent à Pétersbourg une députation qui, après avoir été long-temps écartée du trône par ceux qui étoient intéressés à empêcher qu'elle fût entendue, obtint enfin, grâce au favori Platon Zouboff, une audience particulière de l'impératrice. Les députés présentèrent à cette princesse un placet écrit en grec et en français, et conçu en ces termes :

[1] C'étoit l'escadre commandée par l'amiral Greig, dont la trop brusque déclaration de guerre du roi de Suède, Gustave III, arrêta l'expédition.

MADAME,

« Ce n'est qu'après avoir sollicité long- 1790.
» temps en vain les ministres de VOTRE
» MAJESTÉ IMPÉRIALE, pour une réponse
» au mémoire que nous avons eu l'honneur
» de leur remettre, et poussés au dernier
» désespoir par l'idée des malheurs affreux
» que ce retard pourra occasionner à nos
» compatriotes qui, invités par les mani-
» festes de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, ont
» pris les armes contre l'ennemi du nom
» Chrétien, et nous ont députés pour porter
» l'offre de leur vie et de leurs biens aux
» pieds de votre trône impérial; ce n'est
» qu'après avoir perdu toute espérance d'ob-
» tenir autrement une prompte réponse pour
» arrêter les ruisseaux de sang de nos frè-
» res, que nous osons, prosternés à vos
» pieds, vous présenter à VOUS-MÊME notre
» très-humble mémoire.

» Un autre devoir, également sacré pour
» nous, et qui est un objet principal de
» notre mission, nous porte à cette dé-
» marche hardie : c'est de désabuser VOTRE
» MAJESTÉ IMPÉRIALE, qu'on ose tromper,
» ainsi que ses ministres. Nous avons vu
» avec indignation, vouloir s'ériger en chef

1790. » et en conducteur de notre nation, le chevalier Psaro, homme abhorré de cette nation même, de la crapule de laquelle il est sorti[1], et où il seroit resté, si, en trompant les ministres de votre majesté impériale, avec une audace inouie, il ne s'étoit pas fait valoir par le récit d'exploits qu'il n'a jamais faits. Si les suites n'en étoient funestes qu'à lui, nous attendrions avec patience qu'il se présentât dans nos contrées; fanfaronnade, cependant, qu'il ne fera jamais que dans ses écrits. VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE verra comment il a agi envers nous. Il a pris des sommes immenses qu'il prétend avoir dépensées pour nous : mais nous assurons VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE que ni lui ni aucun des officiers qu'elle a envoyés vers nous, ne nous ont donné un seul rouble. La flottille de Lambro et nos autres bâtimens ont été armés à nos frais. L'un de nous a abandonné son foyer paisible, pour armer deux vaisseaux qui lui ont coûté douze mille sequins[2], et les Turcs ont massacré sa mère et son frère, rasé sa maison et désolé ses terres.

[1] Cet homme avoit été laquais à Pétersbourg.

[2] Le sequin vaut près de douze francs.

» Nous n'avons jamais demandé de l'argent; 1790. nous n'en demandons pas encore. Nous désirons seulement qu'on nous fournisse de la poudre et des balles, que nous n'avons pas occasion d'acheter, et qu'on nous mène au combat. Nous sommes venus pour offrir nos vies et nos biens, non pour mendier des trésors.

» Daignez, O GRANDE IMPÉRATRICE! GLOIRE DE LA FOI GRECQUE! daignez lire notre mémoire. Le ciel a réservé notre délivrance pour le règne glorieux de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE : c'est sous vos auspices que nous espérons d'arracher des mains des barbares mahométans, notre empire usurpé, notre patriarchat et notre sainte religion insultée. Oui, grâce à vous, nous délivrerons les descendans d'Athènes et de Lacédémone, du joug tyrannique de ces ignorans sauvages, sous lequel gémit une nation dont le génie n'est pas éteint, que l'amour de la liberté enflamme, que le poids de ses chaînes n'a pas avilie, et qui a toujours présente à ses regards l'image des antiques héros qui l'ont illustrée et dont les exemples animent encore ses guerriers.

1790. » Nos superbes ruines rappellent à nos » yeux notre ancienne grandeur. Nos ports » nombreux, nos belles campagnes, le ciel » qui sourit sur nous toute l'année, l'ardeur » de notre jeunesse, et même de nos vieil- » lards, tout nous dit que la nature nous est » aussi propice qu'elle le fut à nos ancêtres. » La race de nos empereurs est éteinte; sa- » tisfaites le vœu de notre nation : donnez- » nous pour souverain votre petit-fils Cons- » tantin, et nous serons ce que furent nos » premiers aïeux.

» Nous ne sommes pas de ces gens qui » ont osé tromper LA PLUS MAGNANIME DES » SOUVERAINES. Munis de pleins-pouvoirs et » d'instructions nécessaires, nous sommes » *Députés* des peuples de la Grèce, et comme » tels, prosternés au pied du trône de CELLE » qu'après Dieu, nous regardons comme no- » tre sauveur. Nous protestons d'être, jus- » qu'à notre dernier soupir,

» DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE,

» Les plus fidelles et les plus dévoués servi- » teurs,

» PANO KIRI,
» CHRISTO LAZZOTTI,
» NICCOLO PANGALO. »

Pétersbourg, le... avril 1790.

Les trois députés grecs furent favorablement accueillis de l'impératrice. Ensuite on les conduisit dans l'appartement où étoient ses petits-fils. Ils s'avancèrent pour baiser la main du Grand-Duc Alexandre qui, au lieu de la leur présenter, leur montra son frère Constantin, en disant que c'étoit lui à qui il falloit qu'ils s'adressassent. Alors ils présentèrent leurs hommages au jeune prince, en le nommant leur empereur[1], et ils lui expliquèrent en grec l'objet de leur mission. Constantin leur répondit dans la même langue : — « Allez, et que tout soit fait sui- » vant vos désirs. » 1790.

Ces Grecs remirent aux ministres russes un plan des opérations qu'ils se proposoient d'exécuter. Après avoir reçu de l'impératrice les moyens d'augmenter l'escadre de Lambro-Canziani, avec des canons et des ingénieurs pour entreprendre le siége des places fortes, ils vouloient entrer en campagne à Sulli, où étoit leur congrès, et d'où ils entretenoient une correspondance avec toute la Grèce. Dirigeant leurs premiers pas vers Athènes et Livadie, et divisés en deux corps d'armée, ils comptoient être joints, dans leur marche,

[1] Βασιλευς των Ἑλληνων.

1790. par des troupes de la Morée et de Negrepont[1], où l'escadre de Lambro devoit se rendre. Réunis ensuite pour entrer dans la Thessalie, ils se flattoient que la Macédoine leur fourniroit des renforts considérables, et qu'en arrivant dans les plaines d'Andrinople, leur armée seroit au moins de trois cents mille hommes. Leur projet étoit de se joindre alors aux Russes pour aller s'emparer de Constantinople. Ils espéroient qu'en même temps la flotte russe de la mer Noire iroit attaquer cette ville ; et quoi qu'il en pût être, ils se croyoient assez puissans pour vaincre les Ottomans et les chasser de l'Europe.

Ils avoient sagement calculé l'emploi de leurs troupes, leurs approvisionnemens, les moyens de s'assurer une retraite en cas de revers, et généralement toutes leurs ressources, ainsi que les forces que l'ennemi pourroit leur opposer. Catherine, flattée d'un projet si analogue à l'ambition qu'elle avoit de régner un jour dans Bysance, envoya les trois députés en Moldavie[2], pour

[1] L'île de Negrepont n'est séparée du territoire de Livadie, que par un petit détroit. C'est, après Candie, la plus belle des îles de la Grèce.

[2] L'impératrice leur fit compter mille ducats pour les frais de leur voyage. Ils quittèrent Pétersbourg le 24 mai 1790.

qu'ils se conciliassent avec Potemkin. Après leur avoir donné ses instructions, Potemkin les fit partir pour Sulli, accompagnés du major-général Tamara, qui devoit surveiller l'expédition de l'armée grecque, et lui fournir les secours dont elle auroit besoin. 1790.

Cependant l'assemblement d'une armée de cent cinquante mille prussiens sur les frontières de la Bohême, la convention de Reichenbach, signée[1] entre la Prusse et l'Autriche, pour accélérer la paix, et les dispositions ennemies que manifestoit la cour de Londres[2], firent ralentir l'armement des Grecs. On ne leur remit qu'une foible partie des sommes que l'impératrice leur avoit destinées, et on leur recommanda de se tenir prêts à agir, mais de ne rien entreprendre jusqu'à ce qu'un moment plus favorable fût arrivé.

Lambro dont l'escadre avoit désolé les mers ottomanes, fut enfin contraint de céder au nombre. Attaqué par une flotte considérable

[1] Le 27 juillet 1790. Le prince Reuss et le baron de Spielmann signèrent pour l'empereur Leopold II; le baron de Hertzberg signa pour le roi de Prusse.

[2] Elle vouloit envoyer une escadre dans la Baltique, pour agir contre les Russes.

1790. il se défendit long-temps avec vigueur ; mais tous ses vaisseaux furent coulés à fond, et ce brave marin et un petit nombre de ses compagnons se sauvèrent dans leurs canots à travers les rochers.

1791. Profitant du crédit de quelques amis, il arma encore un vaisseau, avec lequel il détruisit quelques navires turcs, mais qui eut enfin le sort qu'avoit eu son escadre. Lambro se sauva de nouveau dans son canot, et se réfugia dans les montagnes de l'Albanie.

Après l'avoir excité à naviguer sous son pavillon, la Russie le laissa déclarer pirate; et les agens de cette puissance ne daignèrent pas le délivrer de la prison où l'avoient fait mettre des dettes contractées pour la défendre. Une contribution volontaire de ses compatriotes l'en fit sortir.

Potemkin ne tarda pas à revenir à Pétersbourg[1] jouir de son triomphe. L'impératrice le reçut avec des transports de joie. Elle lui prodigua les fêtes et les présens, et lui donna un palais[2] estimé six cents mille roubles, et un habit brodé en diamans, qui en coûtoit deux cents mille. Il étala lui-

[1] Au mois de mars.

[2] Appelé le palais de la Tauride.

même un faste qui paroissoit excessif dans 1791.
la cour la plus fastueuse de l'Europe[1]. Il dépensoit ordinairement pour sa table huit cents roubles par jour : aussi étoit-elle couverte des mets les plus délicats et des fruits les plus rares. Il lui falloit des cerises au cœur de l'hiver, et il les payoit jusqu'à un rouble la pièce. Dans une fête qu'il donna à l'impératrice, il fit jeter beaucoup d'argent au peuple.

Mais bientôt il quitta la capitale pour retourner à l'armée. Rassasié de grandeurs, de triomphes, de plaisirs, il s'ennuyoit partout. Un pressentiment funeste sembloit le poursuivre. Il n'étoit content ni des courtisans adulateurs, ni de la souveraine qui le combloit de bienfaits, ni de lui-même. La présence du nouveau favori, sur-tout, l'importunoit.

Ce favori étoit Platon Zouboff. Des objets

[1] Par une bizarrerie singulière, cet homme si magnifique payoit très-rarement ses dettes. Lorsqu'on se présentoit chez lui pour demander de l'argent, il disoit à Popoff, son secrétaire intime : — « Pourquoi ne payes-tu « pas cet homme? » — et, par un signe, il lui faisoit entendre la manière dont le créancier devoit être traité. S'il ouvroit la main, Popoff donnoit de l'argent. S'il la fermoit, le créancier n'obtenoit rien.

1791. plus importans m'ont jusqu'à présent empêché de parler de lui. Je vais brièvement raconter la cause de son élévation, et de la disgrace de son prédécesseur.

Momonoff étoit très-aimé de l'impératrice, et ne la payoit pas de retour. A l'exemple de Potemkin, non content des magnifiques présens dont le combloit cette princesse, il lui extorquoit frauduleusement des sommes immenses [1]. Mais il vivoit auprès d'elle en esclave, que l'or de ses chaînes n'empêche pas d'en sentir le poids, et non en amant flatté de plaire. Son cœur n'étoit pourtant point insensible. Catherine avoit au nombre de ses demoiselles d'honneur, la fille du prince Scherbatoff, jeune personne jolie, spirituelle et ayant beaucoup de penchant à la galan-

[1] En avançant en âge, l'impératrice étoit devenue très-foible pour ses amans. Elle avoit donné à Potemkin et à Momonoff la permission de tirer des mandats sur Strekaloff, son trésorier particulier, et ils en abusèrent tellement, que la cassette impériale fut bientôt endettée de cinq millions de roubles. Catherine fit alors quelques reproches à Strekaloff. Celui-ci pour se justifier lui montra une foule de billets de Potemkin et de Momonoff, billets pour la plupart écrits sur des chiffons de papier. Elle en parla à Momonoff qui tourna la chose en plaisanterie; et cette princesse lui pardonna.

terie. Momonoff ne tarda pas à être épris de ses charmes et à s'en faire aimer. Sa passion n'avoit point encore passé les bornes du respect, lorsqu'un jour il entendit Potemkin vanter les grâces de la princesse Scherbatoff. Momonoff en frémit. Il connoissoit la toute-puissance de Potemkin; il savoit qu'il lui suffisoit de former des désirs pour les voir accomplis. Il courut se jeter aux pieds de la princesse Scherbatoff, et lui fit part de son inquiétude. Pour le rassurer, elle lui accorda ce qu'il craignoit de voir enlever par son rival; mais bientôt il eut de nouvelles raisons d'être tranquille : Potemkin partit pour l'armée. 1791.

Cette intrigue dura assez long-temps. Toute la cour la savoit. Catherine seule ne s'en étoit point apperçue. Cependant la jalousie des courtisans fit cesser son aveuglement; elle fut avertie que Momonoff la trompoit, et bientôt elle en eut des preuves. Quelqu'offensée qu'elle fût de cette découverte, elle dissimula. C'étoit durant l'été de 1789. La cour se trouvoit à Tzarsko-Zélo, et la fille du comte de Bruce, l'une des plus riches héritières de l'empire, venoit d'y être présentée.

1791. Catherine saisissant cette occasion, dit à Momonoff qu'elle vouloit lui faire épouser la jeune comtesse [1] de Bruce. Momonoff la supplia de ne pas l'exiger. L'impératrice lui demanda la raison de son refus. Il fut embarrassé; elle insista, et il tomba à ses pieds, en lui avouant qu'il avoit donné sa foi à la princesse Scherbatoff. L'impératrice ne voulut point d'autre explication : les deux amans furent fiancés tout de suite, et peu de jours après on les maria dans la chapelle du palais. Le comte Nicolaï Ivanowitz Soltikoff, gouverneur des deux jeunes Grands-Ducs, Alexandre et Constantin, assista à la cérémonie au nom de l'impératrice; après quoi les nouveaux époux se retirèrent à Moskow.

Momonoff auroit dû être reconnoissant des bienfaits de Catherine, et de l'extrême modération dont elle usa envers lui. Mais on prétend qu'il eut l'imprudence de révéler à sa femme le détail de ses entrevues secrètes avec l'impératrice, et que sa femme les di-

[1] En Russie et dans tout le Nord, on donne aux demoiselles le titre de leurs parens. La jeune comtesse de Bruce a épousé le comte de Moussin-Pouschkin, qui a ajouté à son nom celui de Bruce. Il est actuellement ambassadeur de Russie, auprès du roi de Naples.

vulga avec une légéreté offensante pour la souveraine. On ajoute que cette princesse s'en vengea d'une manière terrible. Au moment où Momonoff et sa femme étoient couchés, le chef de la police de Moskow entra chez eux; et après leur avoir montré un ordre de l'impératrice, il les laissa entre les mains de six femmes, et se retira dans un appartement voisin. Alors les six femmes, ou plutôt les six hommes habillés en femmes, saisirent l'indiscrète, et l'ayant mise entièrement nue, la fouettèrent de verges en présence de Momonoff, qu'ils avoient obligé de se tenir à genoux. Lorsque ce châtiment eut été infligé, le chef de la police rentra et dit : — « Voilà comment l'impératrice punit » une première indiscrétion. Pour la seconde » on est envoyé en Sibérie. » 1791.

Le jour même du mariage de Momonoff, la place de favori fut accordée à Platon Zouboff, officier de la garde à cheval. Potemkin apprit avec beaucoup de peine que le choix de Catherine étoit tombé sur Zouboff. Il en écrivit à cette princesse, et fit tous ses efforts pour la faire changer d'amant. Mais dès les premiers jours de son élévation, Zouboff avoit si bien su plaire, qu'il ne craignoit plus

1791. de rivaux. L'impératrice manda à Potemkin, que tant qu'il n'auroit pas de justes raisons de se plaindre de Zouboff, elle ne se résoudroit pas à le congédier. Malgré cela, Potemkin insista encore quelque temps. — « Quand tu verras l'impératrice, dit-il à l'un » des courriers qui portoient ses dépêches à » la cour, observes-lui que j'ai des dents qui » me font beaucoup souffrir, et que je ne serai » tranquille que quand on m'en aura délivré ». — C'étoit un mauvais jeu de mots : le nom de Zouboff, signifie des dents, en langue russe.

La mort de l'empereur Joseph II [1] avoit laissé Catherine réduite à ses propres forces pour combattre les Ottomans. Léopold II, cédant aux sollicitations de la Prusse, et plus encore aux besoins de ses peuples que désoloit une guerre injuste et malheureuse, s'étoit empressé de se séparer de la Russie, et, après la convention de Reichenbach, avoit conclu sa paix particulière avec la Porte.

Ce n'étoit plus Frédéric II qui régnoit sur la Prusse. Depuis cinq ans il avoit terminé sa longue et brillante carrière [2]. Doué d'un

[1] Joseph II mourut le 20 février 1790.

[2] Frédéric II mourut le 17 août 1786.

caractère

caractère ferme et d'un esprit flexible, il perfectionna l'un et l'autre par l'étude et la réflexion. Les leçons de l'histoire le rendirent politique profond et général habile; la fréquentation des philosophes et des beaux esprits lui apprit à se placer au rang des écrivains distingués. Tant qu'il ne fut que prince royal, il parut n'ambitionner que la gloire des Antonin et des Marc-Aurèle; mais à peine se vit-il sur le trône qu'il prit pour modèle les Alexandre et les Philippe. Sorti victorieux de la fameuse guerre de sept ans, guerre qui sembloit devoir consommer sa ruine, il étendit les bornes de ses états, et fit de la puissance secondaire dont il avoit hérité, l'une des puissances les plus imposantes de l'Europe. Aux titres de politique et de conquérant, il sut alors joindre celui de législateur. Le code qui porte son nom lui mérita, à beaucoup d'égards, la reconnoissance de ses sujets. Dédaignant le luxe par goût, et le craignant par économie, il mettoit son faste dans le nombre de ses soldats. Laborieux, vigilant, infatigable, il s'occupa jusqu'aux derniers instans de sa vie de l'administration de son royaume : mais il se montra en même temps plus jaloux de

1791. l'affermissement de son pouvoir et de la prospérité de la Prusse que du bonheur des Prussiens. Lui-même vécut-il heureux? On peut oser dire que non, puisqu'il ne fut ni époux [1], ni amant, ni père, et qu'il se laissa souvent entraîner par deux passions cruelles, l'ambition et l'avarice. Il désiroit le surnom de Grand : il l'obtint de son siècle, et sans doute la postérité le lui confirmera.

Mais quoique Frédéric II eût cessé de vivre, le même esprit dirigeoit encore le cabinet de Berlin. Quelques temps avant que Léopold fit la paix avec les Turcs, Frédéric-Guillaume avoit, comme on l'a déjà vu, résolu de leur procurer une diversion. Ainsi Catherine perdit un défenseur et se trouva exposée à avoir bientôt à combattre un nouvel ennemi. Cet ennemi ne tira point l'épée contr'elle et ne l'en irrita pas moins. Il profita du mécontentement des Polonais pour acquérir parmi eux une grande influence. Il se ligua avec eux par un nouveau traité. Sous prétexte de les défendre, il fit entrer ses armées sur leur territoire, et ce qui peut-être fut encore plus sensible à la cour de Russie,

[1] On sait que, quoique marié, il ne jouit jamais des droits d'époux.

il s'empara des villes de Dantzig et de Thorn.

L'impératrice vit alors que ses victoires étoient ruineuses, et que des conquêtes éloignées pouvoient lui faire perdre les provinces qu'elle possédoit en Pologne. Elle sentit, enfin, la nécessité de faire la paix. Mais elle avoit trop d'orgueil pour la demander. Elle aima mieux continuer à combattre. 1791.

Ses armées obtinrent encore des succès. Koutousoff battit les Turcs et les Tartares réunis à Babada [1]. Repnin, à la tête de quarante mille hommes, mit en déroute plus de cent mille Ottomans qu'il rencontra près de Matzin [2], et que commandoit ce même grand-visir Yousouf, fameux par les victoires remportées sur les Autrichiens dans le Bannat. Goudowitz, frère de l'ancien favori de Pierre III, se rendit maître des forteresses de Soudjouk-Kalé et d'Anapa, sur les frontières de la Krimée et du Kuban, et y fit quatorze mille prisonniers, du nombre

[1] Au mois de mai 1791. Babada est en Bulgarie et sur la rive droite du Danube, ainsi que Matzin.

[2] Au mois de juillet 1791. Ce fut la dernière bataille de cette guerre. On a vu plus haut, qu'au commencement de la même année, le prince Gallitzin avoit battu un corps de Turcs dans le même endroit.

1791. desquels étoit le Bey-Mansour, ce prétendu prophète dont j'ai déjà parlé.

L'Angleterre qui, pour se venger de l'alliance de la France et de la Russie, avoit excité les Turcs à déclarer la guerre à cette dernière puissance, et leur avoit en vain prodigué le secours de ses armes, de ses munitions et de ses conseils, l'Angleterre voulut profiter de l'instant où la cour de Pétersbourg se détachoit des Français pour l'engager à se rapprocher d'elle.

L'Angleterre avoit, en outre, de pressantes raisons de se déterminer à ce parti. Elle fut tout-à-coup informée d'un projet qui porta la terreur dans l'ame de ses ministres. Ce projet, l'un des plus hardis qu'ait conçus le génie de Catherine, étoit de faire marcher une armée qui traversât le pays des Usbeks et le royaume de Cachemire, pour relever le trône du Mogol et chasser les Anglais du Bengale. Quelques français, qui avoient voyagé dans ces contrées et qui étoient alors à Pétersbourg, devoient servir de guides à l'armée russe.

Un si terrible coup, frappé dans l'Inde, se seroit bientôt fait ressentir en Europe et auroit sans doute changé les destinées de ces deux

parties du monde. Que dis-je? la terre entière en éprouveroit les effets. Les Anglais, 1791. dont la nature semble avoir voulu borner l'ambition, en les renfermant dans d'étroites îles, mais à qui le génie du commerce, plus puissant que la nature, donne une si grande influence sur toute l'étendue du globe, les Anglais ne tiendroient pas aujourd'hui les légions russes à leur solde, puisque ces mêmes légions leur auroient enlevé la principale source des trésors avec lesquels ils les payent.

Heureusement pour l'Angleterre le projet formé contr'elle fut découvert par l'un [1] des agens qu'elle entretenoit en Russie; et afin de prévenir les désastres qui la menaçoient, elle résolut de ne rien négliger pour regagner la bienveillance de Catherine et de Potemkin.

Après avoir prévenu de son dessein les cabinets de Berlin et de la Haye, qui agissoient de concert avec elle depuis le commencement de la guerre [2], elle s'empressa de proposer sa médiation à l'impératrice.

[1] L'anglais Eton, qui, en servant Potemkin en Turquie, avoit su obtenir sa confiance.

[2] Les trois cours alliées vouloient que la Russie prît pour base des nouveaux arrangemens, le traité de Kaïnardgi; ce qu'elles appeloient en termes diplomatiques le *statu quò*.

1791. La cour de Londres envoya donc à Pétersbourg Fawkener, secrétaire du conseil privé, et elle le chargea de deux propositions, dont la plus favorable à la Russie ne devoit être connue qu'en cas que l'autre ne fût point acceptée. Fawkener ne manquoit pas d'habileté ; mais il en avoit beaucoup moins que Catherine. Soit que cette princesse eût été secrètement prévenue, par ses émissaires, que l'agent anglais avoit le pouvoir de lui faire une double proposition, soit qu'elle l'eût deviné, elle résolut d'en tirer parti. Satisfaite de conclure la paix avec les Turcs, à quelque prix que ce fût, afin de pouvoir faire replier ses armées en Pologne, elle accueillit Fawkener avec une extrême affabilité. Elle l'admit à sa table à Tzarsko-Zélo [1], le fit placer vis-à-vis d'elle, s'entretint avec lui pendant tout le repas, causa encore avec lui l'après-dîner, sut tour-à-tour lui faire craindre avec art de voir échouer sa négociation, et lui donner l'espérance de réussir, l'enlaça enfin si bien, qu'il n'eut le courage de proposer que les conditions les plus avantageuses.

[1] Il faut observer que, quoiqu'elle l'admît à sa table à Tzarsko-Zélo, l'étiquette ne lui auroit permis de le faire manger avec elle ni à Pétersbourg ni à Moskow.

Instruite des dispositions de l'Angleterre, l'impératrice fit remettre un mémoire au ministère danois, en l'engageant à négocier les préliminaires de la paix avec les cabinets de Berlin, de Londres et de la Haye. 1791.

Bernstorff étoit digne de voir une si importante cause remise à sa médiation. Il s'empressa de faire connoître aux trois cours alliées les intentions de Catherine. L'accord entre ces puissances et la Russie fut terminé peu de temps après.

Par cet accord, les trois cours alliées convinrent de proposer à la Porte les conditions de l'impératrice, et déclarèrent que si les Turcs n'acceptoient pas ces conditions, elles abandonneroient leur cause, et les laisseroient continuer seuls la guerre contre la Russie.

Un congrès d'abord assemblé à Szistowe fut bientôt après dissous. Les négociateurs qui n'avoient pu s'accorder à Szistowe se transportèrent à Galatza, et les préliminaires de la paix furent enfin signés [1] par le prince 1792.
Repnin et le grand-visir Yousouf. Le traité définitif, conclu à Yassy, les suivit de près. Les principaux articles de ce traité portoient:

[1] Le 9 janvier 1792.

1792. ART. Ier. Qu'une amitié sincère existeroit désormais entre les deux empires ;

II. Que les stipulations des traités qui avoient précédé la dernière rupture reprendroient toute leur force ;

III. Que le Dniester serviroit désormais de limite aux deux empires, et que tout le territoire situé sur la rive droite de ce fleuve seroit restitué à la Porte ;

IV. Que les anciens droits et priviléges des principales villes de la Moldavie et de la Walachie, seroient confirmés ; que les habitans de ces villes resteroient pendant deux ans exempts de tout tribut, et que ceux qui voudroient vendre leurs propriétés et se retirer ailleurs, le pourroient sans difficulté ;

V. Que la Porte garantissoit désormais la tranquillité du royaume de Georgie et des pays adjacents ;

VI. Qu'elle s'efforceroit d'en faire de même à l'égard du Caucase ;

VII. Qu'elle entreprendroit de faire cesser les pirateries des corsaires barbaresques, et d'indemniser les sujets de la Russie des pertes qu'ils pourroient souffrir par l'inexécution des trois articles précédens ;

VIII. Qu'on rendroit la liberté aux pri-

sonniers Russes, Grecs, Moldaves, Polonais et Tartares. 1792.

Dans la guerre à laquelle ce traité mit un terme, l'Autriche perdit cent trente mille soldats et dépensa trois cents millions de florins ; la Russie perdit deux cents mille hommes, cinq vaisseaux de ligne, sept frégates, et quatre-vingts bâtimens inférieurs [1], et elle dépensa deux cents millions de roubles ; les Turcs perdirent trois cents trente mille hommes, six vaisseaux de ligne, quatre frégates et plusieurs autres bâtimens, et dépensèrent deux cents cinquante millions de piastres ; la Suède dépensa soixante-dix millions de rixdalers et perdit douze vaisseaux de ligne, trois frégates et quarante petits bâtimens de guerre [2].

[1] Un vaisseau de ligne fut pris sur la Baltique ; trois périrent par accident ; six grosses frégates furent prises, et la plupart des quatre-vingt bâtimens inférieurs détruits. — La Russie perdit sur la mer Noire une grosse frégate, commandée par l'anglais Marshall ; le vaisseau de ligne, *la Magdelaine*, de 66 canons, commandé par l'anglais Tisdale, que la tempête entraîna dans le canal de Constantinople, et la frégate *la Krimée*, de 40 canons, que la même tempête fit couler bas.

[2] Six vaisseaux de ligne et deux frégates furent pris, et six vaisseaux de ligne et une frégate furent détruits,

1792. Après la signature du traité, Bezborodko déclara que l'impératrice renonçoit aux douze millions de piastres que la Porte venoit de s'engager à lui payer pour l'indemniser des frais de la guerre. Les plénipotentiaires ottomans témoignèrent la juste admiration que devoit leur inspirer cette générosité.

Potemkin n'eut point l'avantage de conclure la paix de la Russie avec la Porte. Il s'étoit rendu au congrès d'Yassi : mais bientôt attaqué de la fièvre épidémique qui y régnoit, il ne put s'occuper que fort peu des négociations. Il avoit auprès de lui les deux meil-

ainsi que la plupart des quarante petits bâtimens. — La frégate suédoise *la Vénus*, de 40 canons, se rendit lâchement au brigantin russe, *le Mercure*, de 22 canons, commandé par l'anglais Crown, qui, devenu capitaine de la Vénus, s'empara du vaisseau suédois, le Rameden, de 64 canons, après avoir manqué de prendre le yacht l'Amphion, sur lequel se trouvoit le roi de Suède. Crown passa en Russie en 1788. Il avoit amené avec lui, sa femme, qui étoit non moins brave que jolie, et l'accompagna dans tous ses voyages. Catherine II, charmée de tout ce qu'on racontoit de cette héroïne, se la fit présenter, et la gratifia de son portrait en médaillon garni en brillans, qu'elle lui attacha elle-même avec le cordon de l'ordre de Saint-George. Elle lui fit, en outre, beaucoup d'autres présens.

leurs médecins de Pétersbourg [1] : il dédaigna leurs conseils et ne voulut suivre aucun régime. Intempérant à l'excès, il mangeoit à son déjeûner une oye entière, un aloyau ou un jambon, buvoit une prodigieuse quantité de vin et de liqueur de Dantzig, et dînoit ensuite avec la même voracité. 1792.

Voyant que sa maladie faisoit des progrès, il crut qu'il guériroit en s'éloignant d'Yassi, et résolut de se rendre à Nicolaeff, ville qu'il avoit fondée au confluent de l'Ingoul et du Bog. Il partit. A peine avoit-il fait trois lieues qu'il se trouva plus mal. Il descendit de voiture au milieu du grand chemin, et mourut [2] sous un arbre, dans les

[1] Les docteurs Tinmann et Massot.

[2] Potemkin mourut le 15 octobre 1791. Il étoit âgé de cinquante-deux ans. D'Yassy on le transporta à Kherson, où il fut inhumé. L'impératrice a destiné cent mille roubles pour lui faire ériger un mausolée. Il a été souvent question dans cette Histoire des dignités et des titres de Potemkin. En voici un abrégé : — Chevalier des premiers ordres de Prusse, de Suède, de Pologne, et de tous les ordres de Russie ; feld-maréchal, commandant en chef de toutes les armées russes ; chef général de la cavalerie ; grand amiral des flottes de la mer Noire, de la mer d'Asoph et de la mer Caspienne ; sénateur et président du collége de la guerre ;

1792. bras de la princesse Gallitzin, l'une de ses nièces favorites.

On dit d'abord que Potemkim avoit été empoisonné. Son corps fut reporté à Yassi; on l'ouvrit, et l'on n'y trouva pas le moindre indice qui justifiât ce soupçon.

Dès que le colosse fut renversé, la plupart de ceux qui auparavant osoient à peine lever leurs regards jusqu'à lui, l'examinèrent d'un œil sévère, et furent humiliés et surpris du respect qu'il leur avoit imposé. Ils ne pouvoient concevoir qu'un homme qui pour toute qualité n'avoit que de l'audace, pour tout talent que de l'intrigue, et qui réunissoit tous les vices et tous les défauts, eût si long-temps dominé l'impératrice et l'empire.

Elevé des derniers grades de la garde à cheval au poste brillant de favori et aux premiers emplois du ministère et de l'armée,

gouverneur-genéral d'Ekatarinasloff et de la Tauride; adjudant-général et chambellan actuel de l'impératrice; inspecteur général des armées; colonel des gardes Préobraginsky; chef du corps des Gardes à Cheval; colonel du régiment des Cuirassiers de son nom, des dragons de Pétersbourg et des grenadiers d'Ekatarinasloff; chef de tous les atteliers d'armes et des fonderies de canons; grand hetman des Kosaques, etc.

Potemkin vit changer plusieurs fois le cœur de Catherine, sans perdre jamais l'ascendant qu'il avoit sur son esprit. Ses honneurs, son crédit, sa fortune, ne cessèrent pas de croître. Presque tous les grands potentats de l'Europe le comblèrent de leurs faveurs et briguèrent son appui, sans qu'il en fût reconnoissant. Il se paroît du cordon de leurs ordres, et recevoit leurs présens comme un tribut légitime. Dans ses projets de guerre ou de paix, il ne se laissoit diriger que par sa seule ambition. 1792.

Mais son ambition étoit inconstante et capricieuse. Il voulut quelque temps être duc de Courlande, et roi de Pologne. Bientôt après il trouva ces souverainetés trop subordonnées, et il leur préféra l'espoir de chasser les Ottomans de l'Europe, pour fonder un nouvel empire sur les débris de leurs états, et le gouverner au nom de Catherine, ou peut-être s'en rendre maître.

Dès les premiers instans de sa faveur, il s'accoutuma à traiter despotiquement tout ce qui l'entouroit. Vêtu d'une simple robe de chambre, les jambes nues et étendu sur un canapé, il recevoit les courtisans et les ministres étrangers qui lui rendoient visite,

1792. sans daigner leur offrir de s'asseoir. Plus d'une fois il se permit de porter une main insolente sur les grands qui ne vouloient pas ramper devant lui.

Magnifique et prodigue par excès d'orgueil, il refusoit de payer à des malheureux les dettes les plus justes, et regorgeant de trésors, il commettoit des friponneries, des bassesses pour extorquer de petites sommes d'argent [1].

L'impératrice qui connoissoit tous ses torts feignoit de les ignorer. Victime d'une première confiance, elle y céda ensuite par habitude, et craignit long-temps qu'il ne fût dangereux pour elle d'y renoncer. Après avoir employé Potemkin à combattre les prétentions d'Orloff, elle crut qu'il lui étoit également nécessaire pour repousser l'ambition soupçonnée du Grand-Duc. Voilà quelles furent les véritables causes de ce grand ascendant qui étonne encore; mais cet ascendant n'exis-

[1] J'ai parlé plus haut du faux ordre donné au grand trésorier de l'empire. On sait qu'il voulut depuis excroquer le contrat d'une rente de cent roubles, qu'une princesse de Saxe avoit fondée pour l'entretien d'un curé dans une terre qu'il avoit acquise en Pologne.

toit déjà plus au moment où Potemkim cessa 1792.
de vivre [1].

[1] J'ai placé dans l'Appendice le portrait de Potemkin, que P. L. Ségur, ancien ministre de France à Pétersbourg, me fit l'amitié de tracer pour la première édition de cette Histoire.

LIVRE DOUZIÈME.

ARGUMENT.

Tableau de la Cour de Pétersbourg à la mort de Potemkin. — Insurrection de Kosciuszko. — Dernier partage de la Pologne. — Assassinat de Gustave III. — Mort de Léopold II. — Emigrés français en Russie. — De Platon Zouboff et de sa Famille. — Traité avec l'Angleterre. — Conspiration d'Armfeld. — Voyage de Gustave-Adolphe II à Pétersbourg. — Conquêtes en Perse. — Mort de Catherine II. — État des Dons que ses Favoris reçurent d'elle.

1792. LORSQUE l'impératrice avoit vu expirer Lanskoï, elle s'étoit renfermée dans son appartement, et s'abandonnant à sa douleur, avoit voulu se laisser mourir d'inanition. En apprenant la mort de Potemkin, elle se renferma aussi, mais ce fut pour s'occuper de l'administration de l'empire. Elle travailla pendant quinze heures de suite, et partagea entre ses ministres la direction des affaires dont Potemkin avoit été chargé.

Bezborodko



A. Tardieu Direxit

Bezborodko fut envoyé au congrès d'Yassi et conclut la paix, ainsi que je l'ai rapporté dans le Livre précédent ; et à son retour, se trouvant à la tête du collége des affaires étrangères, il jouit d'abord d'un très-grand crédit. 1792.

Le favori Platon Zouboff, qui avoit été jusqu'alors étranger aux affaires, voulut commencer à y prendre part et s'en attribuer la direction. Il demanda des conseils à l'intrigant Markoff, qui devint bientôt son adulateur, et s'empressa de le diriger dans la carrière politique. Markoff en fut récompensé par l'entière confiance du favori et par celle de la souveraine. Ils formèrent des conciliabules, dans lesquels ils traitoient les affaires les plus importantes, et dont ils écartèrent Bezborodko, qui, sans être précisément disgracié, perdit beaucoup de son influence.

Ce fut dans un de ces conciliabules, composé de Zouboff, de Markoff, du ministre de la guerre Nicolaï Soltikoff et de quelques autres, qu'on acheva de décider l'anéantissement de la Pologne, dès long-temps projeté par Catherine. Cette princesse le vouloit pour satisfaire son orgueil et sa vengeance.

1792. Son favori et ses avides ministres y travailloient dans l'espoir d'obtenir une partie des riches dépouilles des malheureux Polonais.

L'impératrice ne pouvoit pardonner à cette nation ni les actes de la diète de 1788[1], ni l'alliance de la Prusse, acceptée au mépris de la sienne, ni sur-tout la constitution de 1791[2]. Remplie de ses idées de vengeance, elle donna ordre à Bulgakoff, son ministre à Warsowie, de déclarer solennellement la guerre à la Pologne.

La diète assemblée reçut cette déclaration avec un calme majestueux, auquel succéda rapidement le noble enthousiasme qu'excitoit l'ardeur de se défendre. Toute la nation partagea les sentimens de la diète. Le roi lui-même fut entraîné, ou plutôt feignit de l'être, et les Polonais eurent la foiblesse de croire que, renonçant à son vieil asservissement à la Russie et à son indolence accoutumée, il deviendroit le défenseur de la liberté. On assembla à la hâte une armée dont le commandement fut déféré au prince Jo-

[1] Qui abrogea la constitution dictée par la violence, en 1775.

[2] Décrétée à Warsowie le 3 mai.

seph Poniatowsky, que son inexpérience et ses habitudes frivoles rendoient très-peu propre à porter un pareil fardeau. 1792.

Les Polonais pouvoient opposer cinquante mille hommes aux projets de Catherine: mais ils ne surent jamais réunir leurs forces; et leurs différens corps se trouvèrent bientôt pressés entre une armée de quatre-vingts mille russes, qui rentra de la Bessarabie sur le territoire qui s'étend le long du Bog, une autre de dix mille qui s'assembla aux environs de Kiœff, et une troisième de trente mille, qui pénétra dans la Lithuanie.

Je ne tracerai point ici le tableau des différens combats qui ensanglantèrent les champs de la Pologne, et qui, malgré quelques avantages qu'obtinrent les Polonais, détruisirent la plus grande partie de leurs forces. Ce fut alors que Thadée Kosciuszko, qui n'étoit encore qu'un des lieutenans du jeune Joseph Poniatowsky, déploya des talens qui lui méritèrent la confiance de sa nation, la haine des Russes, et l'estime de l'Europe.

Pendant ce temps-là Catherine, ne se fiant pas au seul pouvoir de ses armes, n'avoit cessé de négocier. Elle fit proposer le

partage définitif de la Pologne à Frédéric-
1792. Guillaume, qui ne le désiroit sans doute pas moins qu'elle. Elle gagna secrètement les deux frères Kassakowsky, l'hetman Branitzky, Rzewusky, et sur-tout Félix Potocky[1], qui se flatta peut-être de monter sur le trône de Pologne, et ne devint que l'esclave de la Russie. Elle exigea, enfin, que Stanislas-Auguste déclarât publiquement qu'il falloit céder à l'ascendant des armes russes.

Ce monarque eut le triste courage de se soumettre à cette indignité : mais l'impératrice ne l'en traita pas avec plus d'indulgence.

1793. La confédération des partisans de la Russie se rassembla à Grodno, et ils eurent l'humiliation de voir le général russe s'asseoir avec orgueil sous le dais du trône qu'il étoit prêt à renverser. Le ministre de Russie, Sievers, publia[2] en même temps un manifeste, pour déclarer que sa souveraine incorporoit à ses domaines tout le territoire polonais que ses armées avoient envahi.

[1] Il se mit à la tête de la confédération de Targowiça en faveur des Russes.

[2] Le 9 avril.

Le roi de Prusse, d'accord avec Catherine, avoit déjà fait entrer une armée en Pologne. 1793.

Les Russes répandus dans les provinces de ce royaume y exerçoient un brigandage dont l'histoire offre peu d'exemples. Warsowie devint aussi le théâtre de leurs excès. Le général russe Igœlstrom, homme sans talent, mais d'une brutalité révoltante et d'une avarice insatiable, y dominoit. Il toléra le désordre de ses soldats, et fit sentir aux malheureux habitans tout le poids de son arrogance et de sa barbarie. Les défenseurs de la Pologne avoient été contraints de se disperser[1]. Leurs biens étoient confisqués, leurs familles réduites à la servitude. Tant de maux leur inspirèrent encore la résolution de délivrer leur patrie de l'oppression des Russes. Quelques-uns d'entr'eux se rassemblèrent et envoyèrent proposer à Kosciuszko de venir se mettre à leur tête.

Ce général s'étoit retiré à Leipsic, avec Hugues Kolontay, Zajonczek et Ignace Potocky, homme très-éclairé, ami de son pays

[1] On en arrêta même plusieurs, et Bonneau, secrétaire de la légation de France, fut enlevé et conduit en Sibérie.

1793. et l'opposé en tout de son cousin Félix. Ces quatre Polonais ne balancèrent pas à approuver la résolution de leurs dignes compatriotes : mais ils sentirent que pour réussir il falloit rendre la liberté aux paysans, qui jusqu'alors n'avoient été traités en Pologne que comme des bêtes de somme.

Kosciuszko et Zajonczek se hâtèrent de se rendre sur les frontières de la Pologne. Le dernier pénétra dans Warsowie, et eut des conférences avec les principaux conjurés. Un banquier, nommé Kapustas, homme très-délié et très-hardi, lui répondit des habitans de la capitale. Il vit aussi plusieurs officiers qui détestoient le joug des Russes. Tout étoit enfin prêt pour une insurrection, lorsque les commandans russes, à qui la présence de Kosciuszko sur les frontières avoit donné de l'ombrage, le forcèrent à en différer le moment.

Pour tromper la défiance des Russes, Kosciuszko passa en Italie et Zajonczek se rendit à Dresde, où Ignace Potocky et Kolontay s'étoient retirés ; mais tout-à-coup Zajonczek reparut à Warsowie. Le roi lui-même le dénonça au général russe Igœlstrom, qui eut une conférence avec lui, et

lui ordonna de quitter le territoire polonais. 1793.
Il falloit commencer à agir ou renoncer à toute entreprise. Zajonczek prit le premier parti.

Kosciuszko fut rappelé d'Italie et arriva à 1794.
Cracovie, où les Polonais le reçurent comme leur libérateur. Malgré les ordres des Russes, le colonel Madalinsky n'avoit point voulu licencier son régiment. Quelques autres officiers s'étoient joints à lui. Kosciuszko fut proclamé général de cette petite armée [1], et on publia [2] presqu'aussitôt l'acte d'insurrection.

Trois cents paysans armés de faulx vinrent se ranger sous les drapeaux de Kosciuszko. Ce général se trouva bientôt en présence de sept mille Russes, qui furent mis en fuite après une vigoureuse résistance.

En apprenant à Warsowie le succès de Kosciuszko, le général russe Igœlstrom fit arrêter tous ceux qu'il croyoit du parti de l'insurrection ; mais ces mesures ne servirent qu'à irriter davantage les conjurés. La révolte éclata [3]. Deux mille Russes furent

[1] Ils avoient 3000 fantassins et 1200 cavaliers.

[2] Le 24 mars.

[3] Le 18 avril.

1794. massacrés. Igœlstrom assiégé dans sa maison demanda à capituler, et profitant du délai qu'on lui accordoit, il se sauva dans le camp prussien, qui étoit à peu de distance de Warsowie.

Wilna, capitale de la Lithuanie, suivit l'exemple de Warsowie; mais le triomphe des insurgés y fut moins terrible. Le colonel Iazinsky, qui étoit à leur tête, se conduisit avec tant d'habileté qu'il s'empara de tous les Russes, sans qu'il y eût une goutte de sang répandu. Les habitans des cantons de Chelm et de Lublin se déclarèrent aussi en insurrection, et furent imités par trois régimens polonais qui étoient employés au service des Russes.

Quelques-uns des principaux partisans de la Russie, l'hetman Kassakowsky, l'évêque son frère, Zabiello, Ozarowsky et Anckwicz furent jugés et pendus, le premier à Wilna, les autres à Warsowie.

Kosciuszko faisoit les plus grands efforts pour augmenter son armée. Il recrutoit les paysans, et pour leur inspirer plus d'émulation, il portoit leur habit, il mangeoit avec eux et leur prodiguoit les encouragemens; mais ces hommes, trop long-temps

avilis en Pologne, n'étoient pas encore dignes 1794.
de la liberté qu'on leur offroit. Ils se défioient des intentions des nobles, qui, de leur côté, regrettoient pour la plupart leurs absurdes priviléges.

Stanislas-Auguste et ses partisans augmentoient encore la mauvaise volonté des nobles, en leur représentant les intentions de Kosciuszko comme désastreuses pour eux, et en cabalant sans cesse en faveur de la Russie.

Cependant l'impératrice, non contente d'augmenter le nombre de ses troupes en Pologne, y avoit envoyé ses meilleurs généraux.

Après plusieurs batailles, dans l'une desquelles Frédéric-Guillaume, qui s'étoit avancé pour soutenir les Russes, combattit à la tête de ses troupes, Kosciuszko, qui vouloit empêcher la jonction des généraux russes Souwaroff et Fersen, se vit à la fois attaqué par ce dernier à Maciejowice[1] et abandonné par le général Poninsky qui devoit venir le joindre. Les talens, la valeur, le désespoir de Kosciuszko ne purent empêcher les Polonais de céder au nombre. Presque toute son

[1] Le 4 octobre.

1794. armée périt ou rendit les armes. Lui-même, couvert de blessures, tomba sans connoissance sur le champ de bataille, et fut fait prisonnier.

Tout ce qui put échapper aux vainqueurs alla se renfermer dans le faubourg de Prague[1], et y fut poursuivi par le général Souwaroff. Le siége de Prague ne fut pas long. Le lendemain[2] de son arrivée, l'ardent Souwaroff donna l'assaut, et s'étant rendu maître de ce faubourg, fit passer au fil de l'épée, non seulement les soldats, mais tous les habitans sans distinction de sexe ni d'âge. Vingt mille innocens furent victimes de la fureur du général russe. Couvert du sang de ces infortunés, le barbare entra à la tête de son armée dans Warsowie[3]. Quelques corps d'insurgens qui se trouvoient dispersés dans les provinces,

[1] C'est un faubourg de Warsowie, ou plutôt une petite ville à côté de cette capitale.

[2] Le 2 novembre.

[3] En apprenant ces succès, l'impératrice éleva Souwaroff au grade de feld-maréchal, et lui manda : — « Vous savez que je n'avance personne hors de son » tour. Je suis incapable de faire tort à un plus an- » cien : mais c'est vous qui venez de vous faire feld- » maréchal vous-même par la conquête de la Pologne. »

ne tardèrent pas à se rendre. Les cours de Pétersbourg et de Berlin, partagèrent à leur 1794.
gré les restes de la malheureuse Pologne ; et les cruels courtisans de l'impératrice se distribuèrent les biens d'un grand nombre de proscrits. Stanislas-Auguste, relégué à Grodno, fut condamné à vivre obscurément d'une pension que lui accorda l'impératrice, tandis que Repnin, nommé gouverneur-général des provinces envahies y étaloit le faste d'un souverain.

Zajonczek et Kolontai, qui s'étoient sauvés sur le territoire autrichien, virent violer en eux les droits de l'hospitalité. On les retint prisonniers. Kosciuszko, Ignace Potocki, Kapustas et quelques autres furent tranportés à Pétersbourg et renfermés dans des cachots[1]. Parmi ces infortunés, étoit le jeune poëte Niemcewicz, distingué par sa bravoure et par ses talens, ami de Kosciuszko, blessé et fait prisonnier à côté de lui. Le sang qu'il avoit versé pour son pays n'étoit pas le seul tort que Catherine reprochât à Niemcewicz. Il avoit composé contr'elle des vers[2] pleins

[1] Ils furent ensuite gardés dans l'ancien palais de Grégoire Orloff, sur le canal de la Moïka.

[2] Il parut à Warsowie, non-seulement des pièces de vers et de prose, mais des estampes, où Catherine

1794. de franchise et d'énergie. Cette princesse le fit d'abord renfermer dans la forteresse de Pétersbourg, et ensuite elle l'envoya à Schlusselbourg, où on lui fit éprouver les traitemens les plus barbares.

Tous ceux qui se rendoient coupables aux yeux de Catherine, n'éprouvoient pas la même sévérité. Elle savoit épargner des châtimens dont les suites pouvoient devenir dangereuses pour elle. Que dis-je? Elle portoit quelquefois la dissimulation jusqu'à récompenser publiquement ceux qu'en secret elle brûloit de punir, se promettant bien, sans doute, de satisfaire sa vengeance dès qu'elle trouveroit l'occasion de l'exercer avec sécurité. Lorsqu'après la signature des préliminaires de la paix à Galatza, le prince Repnin croyant avoir à se plaindre de l'im-

étoit fort maltraitée. Il y en avoit entr'autres une dans laquelle on voyoit cette impératrice assise sur un sopha et tenant une coupe dans chacune de ses mains. D'un côté étoient plusieurs bourreaux coupant des têtes et en faisant rejaillir le sang dans l'une des coupes; de l'autre étoient un groupe de jeunes gens qu'on forçoit, avec un art infâme, à remplir la seconde coupe de ce que la nature nous a donné pour nous reproduire. Au bas on lisoit: — « *Rassasies-toi de tout ce que tu aimes tant.* »

pératrice et de Potemkin, se retira à Moskow, tous les mécontens qui habitoient cette capitale, le reconnurent tacitement pour chef, et les principaux d'entr'eux se rallièrent autour de lui [1]. 1794.

Repnin avoit embrassé les erreurs d'une secte d'illuminés qui, sous le nom de Martinistes, infestoient depuis quelque temps le nord de l'Allemagne. Il forma un club auquel il donna le titre de ces fanatiques, et n'y admit que ceux qu'il savoit bien partager toute son indignation contre la cour de Pétersbourg. L'on prétend que le but de ces mécontens étoit d'opérer une réforme dans l'état, et de forcer Catherine à restituer la couronne à son fils. Quoi qu'il en soit, cette princesse fut bientôt informée, par ses émissaires, que des rêveries extravagantes n'étoient pas la seule occupation des Marti-

[1] Les principaux mécontens étoient les comtes Scheremetoff, Apraxin, Tolstoï, les princes George et Wassili Dolgorouki, le prince Menzikoff*, le lieutenant-général Bibikoff, frère de celui qui périt en marchant contre Pugatscheff, André Lapoukhin et quelques autres.

* Ce prince Menzikoff possède la plus belle femme de toute la Russie, et cependant on dit que... Te Corydon, ô Alexis!

1794. nistes de Moskow. Tout-à-coup, plusieurs d'entr'eux furent arrêtés, dépouillés de leurs emplois, ainsi que des marques de leurs dignités, et envoyés en exil, les uns en Sibérie, les autres dans leurs terres. En même temps, on brûla tous leurs papiers pour tâcher d'anéantir jusqu'aux moindres traces d'une conspiration.

Repnin, appelé à la cour, se crut perdu: mais l'impératrice qui le détestoit, l'accueillit avec un visage riant, lui prodigua les louanges, et le nomma gouverneur de la Livonie, d'où, après le dernier partage de la Pologne, il passa au gouvernement général de la Lithuanie. Ce fut alors que Repnin alla résider à Grodno, où se trouvoit déjà le faible et malheureux Stanislas-Auguste[1].

Le tableau de la sanglante révolution qu'opéra le brave Kosciuszko, m'a forcé de différer le récit de plusieurs événemens : je vais les rappeler ici.

[1] Quand Paul I[er] fut monté sur le trône, il fit venir Stanislas-Auguste à Pétersbourg, l'accueillit avec magnificence, le logea dans le superbe palais impérial, appelé le Palais de marbre, et lui donna pour chambellan ce même Stackelberg, qui l'avoit traité avec tant d'insolence pendant son ambassade à Warsowie. Stanislas-Auguste mourut à Pétersbourg le 12 février 1798.

Impatiente de voir Gustave III tenter sa chevaleresque et périlleuse entreprise, Catherine donna ordre au comte de Stackelberg, son ministre à Stockholm, de promettre[1] à ce prince douze mille soldats russes, et un subside annuel de trois cents mille roubles, pour l'aider à rendre au roi de France toute son autorité. Certes, l'intention de l'impératrice n'étoit pas de tenir cette promesse, qu'elle a su toujours éluder. Elle ne vouloit qu'accélérer le moment de la confédération des rois, et exciter ses rivaux à s'entre-détruire. 1794.

Mais Gustave n'eut pas le temps d'aller consommer la ruine de son pays sur les frontières de la France. Les nobles suédois étoient, pour la plupart, toujours mécontens de la révolution de 1772. Ils en donnèrent la preuve lorsqu'ils refusèrent de combattre à Fridériksham. En pardonnant leur défection, Gustave ne fit que les enhardir et servit les Russes, qui les excitoient sans cesse contre lui. Trois jeunes gens[2] résolurent alors de lui donner la mort, et tirèrent au sort l'infâme honneur de lui porter le pre-

[1] Au mois d'octobre 1791.

[2] Le comte de Horn, Ribbing et Ankarstrom.

1794. mier coup. Un bal masqué, où devoit se trouver Gustave, favorisa leur horrible dessein. Les trois conjurés s'y réunirent. Ankarstrom, profitant de l'instant où la foule environnoit Gustave, lui tira un coup de pistolet [1] dans les reins. Le monarque suédois expira peu de jours après [2]. Son fils, Gustave-Adolphe, jeune prince âgé de quatorze ans, lui succéda, et la régence fut donnée au duc de Sudermanie.

Quelques jours auparavant, l'empereur Léopold II étoit mort à Vienne [3] d'une manière moins funeste, mais presque subite, et avoit laissé la couronne impériale, l'archiduché d'Autriche et les royaumes de Hongrie et de Bohême à son fils François II.

La mort de deux chefs de la ligue des rois contre la France, désoloit les émigrés français, qui coururent en grand nombre à Pétersbourg, pour y demander des secours de

[1] Ankarstrom étoit armé d'un poignard dentelé et de deux pistolets chargés de plusieurs morceaux de balles, de gros plomb et de petits clous. Un seul coup de pistolet lui suffit pour donner la mort à Gustave.

[2] Le 29 mars 1791. Il avoit été assassiné dans la nuit du 15 au 16 du même mois.

[3] Le 1er mars 1791.

troupes

troupes, que l'impératrice ne manquoit pas de leur promettre et n'avoit garde de leur donner. 1794.

Cependant cette princesse prenoit un grand intérêt à la révolution de France. Elle craignoit que les principes n'en pénétrassent en Russie, et n'y occasionnassent quelque secousse qui renversât son trône. Tous les Français qui se disoient attachés à leur ancien gouvernement, furent accueillis par elle, et les autres cruellement proscrits. Le ministre de France, Ségur, quitta Pétersbourg : mais comme en blâmant les opinions de ce ministre, Catherine ne pouvoit s'empêcher de rendre justice à ses vertus, à ses talens et à l'aménité de ses mœurs, elle lui dit quand il prit congé d'elle : — « Je suis » aristocrate, car il faut faire mon métier. » Peu après elle rappela Simolin, son ministre à Paris. Elle interdit l'entrée de sa cour au chargé d'affaires [1] de France, et elle défendit à ses ministres de conférer avec lui. Son animadversion contre les Français et contre ceux qui applaudissoient à leur révolution, faillit même à devenir fatale au colonel Laharpe, qui étoit chargé de l'édu-

[1] Genet.

1794. cation des deux jeunes princes Alexandre et Constantin, et qui, comme helvétien et philosophe, portoit dans son cœur l'amour de la liberté. Les patriciens de la Suisse l'avoient proscrit, et, secondés par les émigrés français et les agens de la coalition, ils s'efforcèrent plusieurs fois de le perdre en le rendant suspect à Catherine. Mais, soit par politique, soit par hauteur, quoique blessée des opinions d'un homme, qui s'étoit acquis dès long-temps des droits à sa considération, et qui avoit souvent osé défendre ses principes en sa présence et contre elle-même, cette princesse refusa de le sacrifier [1].

Peut-être ne sera-t-on pas fâché de connoître quels étoient les émigrés qui jouoient quelque rôle à la cour de Russie.

Le premier étoit Esterhazy, émissaire des

[1] Après avoir achevé l'éducation des grands-ducs Alexandre et Constantin, le colonel Laharpe quitta la Russie avec une pension très-modique, que les ennemis de la liberté essayèrent plusieurs fois de lui faire ôter. C'est lui qui, depuis, ayant publié deux excellentes brochures sur la constitution du pays de Vaud, a coopéré à la chute de l'oligarchie suisse et à l'établissement d'une république vraiment libre, du directoire de laquelle il est un des plus dignes membres.

princes français et revêtu du titre de leur ambassadeur. Orgueilleux et vil courtisan, ayant un esprit dur et une figure très-désagréable, Esterhazy étoit parvenu à faire passer sa rudesse pour une noble austérité. Champion de la royauté absolue et de tout ce qu'il appeloit le régime de Charlemagne, il sut, par l'étalage de ses principes et par ses basses flatteries, se rendre cher à Catherine et au favori Zouboff, dont il étoit le complaisant le plus assidu [1]. Affectant toujours une extrême pauvreté, il obtint successivement de l'impératrice une pension considérable, un palais et des présens de toute espèce. Il instruisoit son fils dans l'art de mendier et le faisoit paroître mesquinement vêtu, afin qu'il excitât la commisération de la souveraine. Esterhazy desservoit, en outre, autant qu'il le pouvoit, Choiseul-Gouffier, Bombelles et les autres émigrés. Il négligeoit le Grand-Duc de la manière la plus outrageante, et il en fut récompensé, par 1794.

[1] Ce qui est assez étrange, c'est que quand le fils d'Esterhazy paroissoit à la cour, l'impératrice faisoit chanter à cet enfant les chansons patriotiques des Français, et l'Hermitage retentissoit quelquefois de l'air *Çà ira* et de la *Carmagnole*.

1794. Zouboff, qu'il le fit bientôt admettre dans les conciliabules politiques.

Bombelles ne se fit connoître que par un faste éphémère. Ses prétentions et son insuffisance furent justement appréciées.

Saint-Priest réussit mieux. L'impératrice lui témoigna beaucoup de bienveillance et de considération. Mais le désir de se montrer reconnoissante étoit peut-être le seul motif de cette conduite. Quoi qu'il en soit, elle dit un jour, après s'être long-temps entretenue avec Saint-Priest : — « Je passerois ma vie » avec de tels ministres ». — Elle n'y passa qu'un hiver. Saint-Priest quitta Pétersbourg pour se rendre à Stockholm. Catherine l'avoit chargé d'une mission secrète, et n'a cessé de l'employer dans ses relations politiques.

Avec non moins d'esprit que Saint-Priest, Choiseul-Gouffier n'inspiroit pas la même confiance. Son extérieur, ses discours n'annonçoient qu'un courtisan qui avoit de grandes prétentions à la finesse. D'ailleurs, l'impératrice étoit prévenue contre lui, parce qu'au lieu de lui rendre, auprès du Divan, tous les services qu'elle désiroit, il avoit engagé les Turcs à fournir des subsides à la Suède pour qu'elle attaquât la Russie. Dans

les premiers temps qu'il fut à Pétersbourg, 1794.
l'impératrice se plaisoit quelquefois à l'embarrasser par des questions insidieuses sur cette négociation : mais il supporta avec patience sa défaveur, et il acquit insensiblement quelque crédit et auprès de Catherine et auprès de Zouboff.

Calonne se rendit aussi à Pétersbourg. Il fit ce voyage sous prétexte de proposer à l'impératrice l'acquisition d'une riche collection de tableaux qu'il avoit à vendre, et il essaya de négocier pour les princes français et pour la coalition des rois. Mais quelques autres émigrés, et particulièrement Esterhazy, profitèrent de leur influence pour l'empêcher d'être écouté. D'ailleurs, sa conduite n'étoit guère propre à le faire réussir dans une cour où l'étiquette étoit rigoureusement observée.

Invité à dîner chez les ministres, il se fit long-temps attendre, arriva lorsqu'on étoit déjà à table, et s'excusa en disant qu'il croyoit que la mode étoit celle d'Angleterre. Il eut encore la légéreté de commettre la même faute lorsque l'impératrice l'invita à Tzarsko-Zélo, ce qui déplut à cette princesse.

Sa présomption et l'inobservation des usages, exposèrent Calonne à un affront

1794. qu'il dut vivement ressentir. Lorsqu'il eut été admis dans la société de l'impératrice à Tzarsko-Zélo, il crut pouvoir s'y présenter à Pétersbourg. S'étant rendu au palais, il suivit quelques émigrés qui avoient leurs entrées. Mais comme les chevaliers-gardes étoient munis de la liste des personnes à qui l'impératrice accordoit cette faveur, l'étourderie de Calonne fut aussitôt remarquée. On croit même que ses compatriotes furent les premiers à en faire appercevoir l'impératrice. Quoi qu'il en soit, il y eut ordre d'avertir Calonne qu'il manquoit à l'étiquette. Alors, deux chevaliers-gardes allèrent le joindre dans les appartemens intérieurs, et le prièrent de sortir. Comme ils s'exprimoient en russe, et qu'il ne comprit pas ce qu'ils disoient, il recula et crut leur en imposer par un air de hauteur. Mais les deux gardes le prirent assez brutalement par le bras et le conduisirent jusqu'à la porte. C'étoit un dimanche. Il y avoit cercle à la cour ; et l'humiliation fut d'autant plus sensible, qu'elle eut un très-grand nombre de témoins.

Calonne se plaignit beaucoup d'un pareil traitement. L'impératrice en fut bientôt instruite. Voulant essayer de le lui faire oublier,

elle lui envoya une invitation, et dès ce moment il eut ses entrées. Cependant, il se montra beaucoup plus circonspect. 1794.

L'esprit léger et la vanité audacieuse qui avoient fait autrefois en France beaucoup de partisans à Calonne, ne pouvoient pas lui procurer le même avantage à la cour de Pétersbourg. Peu aimé, et encore moins estimé, il n'y fut guère désigné que sous le nom du *voleur* [1].

En parlant des émigrés français qui parurent à la cour de Catherine, j'aurois dû peut-être commencer par le comte d'Artois. L'impératrice crut devoir l'accueillir avec magnificence ; mais elle laissoit quelquefois appercevoir combien il lui tardoit de le voir s'éloigner [2]. Le séjour du comte d'Artois à

[1] La personne que Calonne voyoit le plus à Pétersbourg, étoit la comtesse Schouwaloff, gouvernante de la grande-duchesse Elisabeth, épouse du jeune grand-duc Alexandre.

[2] Le comte d'Artois arriva en Russie au printemps de 1793. Il s'y rendit par terre, et fut reçu à Robscha par un riche arménien, nommé Lazaroff, qui avoit acquis ce château. Lazaroff, qui connoissoit fort peu l'étiquette, fit souper le comte d'Artois et sa suite avec divers autres français, dont quelques-uns étoient de zélés républicains. — Peu de temps après, le comte d'Artois partit de Pétersbourg pour se rendre en Angleterre.

1794. Pétersbourg fit souvent murmurer les Russes à cause des dépenses qu'il occasionnoit, et il fut bien plus funeste encore aux Français établis en Russie. On les força de prêter serment de fidélité au prétendant à la couronne de France, et de jurer une haine immortelle à la république française. Ceux qui refusèrent, n'obtinrent qu'un délai de trois semaines pour l'arrangement de leurs affaires, et furent ensuite rigoureusement forcés de quitter le territoire de la Russie, où la plupart d'entr'eux laissèrent des créances, qu'ils durent dès-lors regarder comme perdues [1].

[1] Voici quelques passages de l'oukase ou édit publié à cette occasion. — Après un préambule contre la révolution française, l'impératrice ajoute : — « 1°. Tous » les effets du traité de commerce conclu le 30 décembre 1786, entre nous et le feu roi Louis XVI, sont » suspendus jusqu'à l'époque où l'ordre sera rétabli, et » où il y aura une autorité légitime en France. — 2°. » Nous défendons, jusqu'à cette même époque, l'entrée des navires français, soit sous leur propre pavillon, soit sous pavillon étranger, dans tous nos » ports situés dans les diverses mers; et défendons » pareillement à tous nos négocians et maîtres de navires, de faire entrer leurs vaisseaux dans les ports » de France. — 3°. Nous voulons que les ci-devant

Le comte d'Artois avoit à sa suite Roger Damas, d'Escars, le colonel suisse de Roll et l'évêque d'Arras. Ce dernier étoit le principal conseiller du prince. Il ne parloit jamais des affaires publiques, qu'avec une hauteur et un emportement, que rendoit encore plus remarquables son costume de prêtre. Les courtisans russes, eux-mêmes, en étoient 1794.

» consuls, agens, etc. s'éloignent de nos deux résidences, et qu'il leur soit fixé un terme de trois semaines pour mettre leurs affaires en ordre et être » hors des frontières de la Russie. — 4°. Il est de » même ordonné à tous nos consuls, et en général à » tous les Russes des deux sexes d'abandonner sans » retard le royaume de France ... 5°. Nous ordonnons » qu'on ne tolère point et qu'on éloigne de notre empire tous les Français, de quelque sexe que ce soit, » sans exception.... — 6°. Nous exceptons les français » qui, étant appelés devant le gouvernement du lieu où » ils sont établis, témoigneront un désir sincère d'abjurer les principes qui ont maintenant vogue dans leur » pays ...... Il leur sera clairement représenté que » leur abjuration sera insérée dans les gazettes russes » et étrangères, avec les noms de ceux qui l'auront » jurée et soussignée. »

Formule de l'abjuration. — « Je soussigné, jure, » par le Dieu tout-puissant et par son saint Evangile, » que, comme je n'ai jamais donné mon approbation » ni sciemment, ni de fait, aux principes impies et sé-

choqués, et félicitoient les Français d'être délivrés de cet homme, qu'ils appeloient le *meneur*.

1794.

Ce fut dans ce temps-là qu'on apprit en Russie la défection de Dumouriez. Les émigrés se flattoient que ce général ne tarderoit pas à reconquérir la France, et le comte d'Artois ne s'en cacha pas en parlant à la dé-

» diteux qui ont été introduits en France, et que je
» reconnois le gouvernement qui vient d'y être établi,
» comme illégitime et usurpé en violation de toutes les
» loix.... Que je suis convaincu, dans ma conscience,
» de l'excellence de la religion, telle que mes ancêtres
» me l'ont transmise ..... Je promets et m'engage,
» en conséquence, tant que je jouirai de la protection
» assurée que S. M. l'impératrice de toutes les Russies
» a gracieusement daigné m'accorder, de vivre dans
» l'observation des préceptes de la religion dans la-
» quelle je suis né; d'être soumis aux loix et au gou-
» vernement de S. M. I., de rompre toute corres-
» pondance dans ma patrie avec les Français qui re-
» connoissent la forme monstrueuse du gouvernement
» qui existe aujourd'hui en France .... Et dans le cas
» où je viendrois à me rendre coupable d'avoir violé
» ce serment, je me soumets à toute la sévérité des
» loix dans cette vie, et pour celle qui est à venir, à
» l'épouvantable jugement de Dieu. Et pour sceller ce
» serment, je baise le Saint-Evangile et la croix de mon
» sauveur. »

putation des marchands français, qu'on contraignit de se présenter chez lui. 1794.

Un émigré d'un rang moins élevé, mais d'un esprit facile, et ayant encore bien plus de prétentions que d'esprit, vécut aussi quelque temps à Pétersbourg. C'étoit Sénac de Meilhan, ancien intendant de Valenciennes, et connu par quelques imitations [1] des ouvrages de l'académicien Duclos.

Lorsque les Œuvres posthumes de Frédéric II parurent, l'impératrice envia à ce prince la gloire de s'immortaliser par ses écrits comme par ses actions. Elle voulut qu'un ouvrage, décoré de son nom, dictât à la postérité l'admiration qu'elle se flattoit de lui inspirer. Depuis long-temps elle avoit rassemblé des notes sur les principaux événemens de son règne; et ne comptant pas assez sur son talent pour écrire, elle désiroit de les faire rédiger secrètement par une plume plus exercée que la sienne. Le triste succès de l'Antidote [2] lui avoit prouvé

[1] Un Essai sur les mœurs de ce siècle, et un Essai sur les femmes.— Il a fait aussi une très-foible traduction de deux Livres de Tacite.

[2] L'Antidote est une critique médiocre du Voyage de l'abbé Chappe en Sibérie. En publiant cet ouvrage,

1794. qu'il n'est pas très-aisé de composer en français un livre digne d'être lu. Elle demanda donc à Grimm un homme en état de remplir ses intentions : Grimm lui envoya Sénac de Meilhan [1].

Avant d'employer cet écrivain, Catherine voulut étudier son esprit et son caractère. Elle l'accueillit avec bienveillance et s'entretint plusieurs fois avec lui. Mais au lieu de paroître aussi modeste et aussi dévoué à l'impératrice qu'elle le désiroit, Sénac annonça une grande ambition, et laissa même appercevoir l'espérance d'être envoyé ministre de Russie à Constantinople. Cette indiscrétion blessa Catherine. Elle ne confia point ses mémoires à Sénac, et s'empressa de le congédier en lui assurant une pension de quinze cents roubles.

La cour de Pétersbourg étoit depuis quelque temps divisée en deux partis. L'un avoit pour chefs le vieux Ostermann, les Wo-

l'impératrice écouta plus son orgueil blessé que sa gloire. — Cette princesse avoit d'abord eu le piémontais Odart et ensuite Aubry à la tête de sa correspondance française. Le premier l'aida sans doute beaucoup dans la composition de l'Antidote.

[1] En 1791.

ronzoff et Bezborodko, qui cherchoient à se couvrir du nom du Grand-Duc, mais que ce prince avoit toujours la prudence de ne point avouer, et dont il ignoroit ou feignoit du moins d'ignorer les intrigues. L'autre parti étoit celui de Zouboff, de Markoff, et de Nicolaï Iwanowitz Soltikoff, courtisan avide et rusé, qui, quoique gouverneur des enfans du Grand-Duc, s'étoit servilement dévoué au favori [1]. 1794.

Ce favori étoit en outre soutenu par son père, ses trois frères et sa sœur, tous comblés des bienfaits de la souveraine. Il est nécessaire de faire connoître cette famille.

Le père du favori Zouboff avoit été vice-gouverneur d'une province, et chargé en cette qualité de l'administration des finances, des magasins et des fabriques qui en dépendoient. Ces établissemens furent brûlés, et on prétend qu'il y fit lui-même mettre le feu, pour se dispenser de rendre des comptes. Quoi qu'il en soit, cet incendie valut au vice-

[1] Le comte Nicolaï Iwanowitz Soltikoff est aujourd'hui président du collége de la guerre. Il n'avoit jamais voulu avouer les Zouboff pour ses parens, mais dès qu'il vit Platon élevé au poste de favori, il s'empressa de les reconnoître.

gouverneur soixante mille roubles de rente.
1794. Après l'élévation de son fils, Zouboff obtint l'importante place de procureur-général du sénat, et fit de la justice un trafic scandaleux. Il achetoit les procès, quels qu'ils fussent, et les faisoit juger à sa fantaisie. Son fils même en étoit si honteux, qu'il résolut de l'éloigner, et le fit nommer sénateur dans le département de Moskow, où il mourut et laissa une immense fortune.

Nicolaï Zouboff, fils aîné de ce concussionnaire, étoit un homme estimé. Il servit en Pologne, s'y distingua par sa valeur et épousa la fille du feld-maréchal Souwaroff.

Valérien Zouboff, brigadier et major des Gardes, fit aussi la guerre en Pologne, où il eut une jambe emportée d'un coup de canon. Libertin audacieux, il partagea quelque temps, avec son frère Platon, les faveurs secrètes de la souveraine, et commanda depuis l'armée qui marcha contre les Persans.

Alexandre Zouboff, chambellan de l'impératrice, homme sans talens, mais ambitieux, étoit gendre du riche prince Wesemskoï, qui avoit réuni les trois places de procureur-général du sénat de Pétersbourg,

de ministre des finances et de ministre de l'intérieur. 1794.

Enfin Platon Zouboff, amant de Catherine II, décoré du titre de prince et grand-maître de l'artillerie, jouissoit de tout le crédit qu'avoient eu Orloff, Lanskoï et Potemkin. On voyoit des ministres, des généraux, des ambassadeurs se rendre à la toilette de ce favori [1], et lui faire humblement la cour, sûrs que ces actes d'une complaisance avilissante étoient le seul moyen d'obtenir la bienveillance de l'impératrice.

La sœur de Zouboff étoit mariée au cham-

[1] Voici un exemple qui prouvera le honteux respect des Russes pour le favori. Zouboff avoit un petit sapajou très-sautillant, très-incommode, qui déplaisoit à tout le monde, mais que tout le monde caressoit pour faire plaisir au maître. Un jour cet animal étoit monté sur la tête d'un officier-général très-bien coiffé, et après avoir bien dérangé ses cheveux, il les couvrit d'ordures sans que le général osât s'en plaindre. — Comme Platon Zouboff avoit peu d'esprit et beaucoup de malice, il lançoit quelquefois des traits qui retomboient sur lui. Il plaisantoit beaucoup sur le compte de l'espagnol Godoï, devenu duc de La Alcudia et ensuite prince de la Paix; et il cherchoit par là à chagriner le ministre russe en Espagne, Zinowieff, qui se trouvoit alors à Pétersbourg, et qui, ayant été rival de La Alcudia et supplanté par lui, détestoit de tout son cœur le favori castillan.

1794. bellan Jerebzoff. Cette femme, belle et très-galante, employoit une partie de ses revenus en actes de bienfaisance, et manquoit souvent au rendez-vous de ses amans pour aller secourir des malheureux. Elle abhorroit la cour, l'étiquette, le grand monde, et auroit volontiers passé sa vie en déshabillé. Le chevalier Charles Whitworth, ministre d'Angleterre, s'attacha à elle, et parvint par son crédit et par celui du favori, à appaiser l'impératrice que la dernière guerre des Turcs avoit irritée contre la cour de Londres.

Le vieux Nikita Dimidoff[1], connu par ses richesses et par ses extravagances, étoit devenu passionnément amoureux de la sœur du favori, et cette femme, qui ne savoit jamais être cruelle, reçut de lui des présens très-considérables.

L'intime confident de Zouboff étoit un de ses parens, nommé Kazinsky, jeune homme léger, mais spirituel, à qui il avoit fait donner une place de chambellan, et dont il suivoit souvent les avis.

Zouboff avoit en outre beaucoup de confiance en un ragusain, nommé Altesti. Placé

[1] Fils d'un Prokoffé Dimidoff, mort depuis longtemps et bien plus extravagant que lui.

d'abord

d'abord chez un marchand franc de Constantinople, Altesti fit la connoissance du ministre russe Bulgakoff, qui appréciant l'esprit souple et hardi de ce jeune italien, l'attacha à sa légation et l'emmena à Warsowie. Altesti plut à quelques Polonaises en crédit et obtint d'être envoyé à Pétersbourg, où il cabala, avec autant d'adresse que d'ingratitude, contre son protecteur, et parvint à le faire rappeler. Il trouva en même temps le moyen de se rendre agréable à Zouboff, qui le prit pour son secrétaire[1] et l'immisça dans les mystères de ses conciliabules. 1794.

Altesti rédigea le manifeste par lequel on fit précéder le dernier partage de la Pologne, et l'on verra bientôt que ce ne fut pas le seul service qu'il rendit, et à l'impératrice et à son favori.

Parmi les personnages dont je viens de parler, quelques-uns avoient une grande influence dans le cabinet de Pétersbourg;

[1] Zouboff avoit, pour le département de la guerre, un autre secrétaire nommé Graboffskoï, qui avoit été dans le secrétariat de Potemkin sous Popoff. Il se servoit aussi pour les affaires étrangères, du lorrain Aubert, qui, d'abord émissaire des Russes à Warsowie, avoit fait enlever par eux, le secrétaire de la légation de France, Bonneau.

1794. mais ils ne le dirigeoient pas toujours à leur gré. L'impératrice les surveilloit. Ni son âge, ni ses foiblesses ne l'empêchoient de travailler chaque jour avec ses ministres, et de décider elle-même les plus importantes affaires.

Zouboff, cédant aux instances de sa sœur et du chevalier Whitworth, obtint de l'impératrice la conclusion d'un nouveau traité de commerce avec l'Angleterre[1]. Celui qui étoit expiré depuis 1786 n'avoit point encore été renouvelé.

L'impératrice publia en même temps deux édits qui défendoient l'introduction des marchandises de France dans ses états. C'étoit un double triomphe pour les Anglais. Le nouveau traité de commerce étendoit leurs priviléges, et ils se flattoient de substituer les étoffes des Indes et de leurs manufactures aux belles étoffes de Lyon, et les vins de Madère et de Porto aux vins de France.

Ils obtinrent encore plus. Catherine promit de joindre bientôt à leurs flottes une escadre russe. L'ordre fut même donné pour accélérer les armemens de Cronstadt. Stackelberg pressoit la cour de Stockholm de ne point

[1] Il fut signé le 25 mars 1793.

garder la neutralité avec la France, et Krudener, animé du même esprit, tourmentoit de ses sollicitations la cour de Copenhague. Mais les Suédois et les Danois, qui ne considéroient que les avantages de leur commerce, restèrent inflexibles. 1794.

Le Grand-Seigneur envoya à Pétersbourg un ambassadeur[1] qui offrit à l'impératrice et à ses ministres des présens magnifiques[2]. Cette princesse fit partir, en même temps, pour Constantinople Koutouzoff, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Koutouzoff employa les prières et les menaces pour déterminer la Porte à expulser tous les Français du territoire ottoman. Ce fut en vain. Le Divan, indigné de la défection des Anglais, qui l'avoient abandonné dans la dernière guerre, et éclairé sur ses vrais intérêts par le ministre de France Descorches, conserva le respect dû à une nation qu'il regardoit comme sa plus ancienne et sa plus fidelle alliée.

Pendant ce temps-là, l'ambassadeur de Russie à Stockholm et le parti suédois atta-

[1] Raschid Mehemed Effendi.

[2] Parmi ces présens on remarquoit une tente ornée de perles et estimée trente mille roubles.

1794. ché à cette puissance, ne cessoient de cabaler pour enlever la régence au duc de Sudermanie, et faire nommer au jeune roi un conseil chargé du gouvernement sous la protection de l'impératrice. Il se forma même une conspiration qui fut découverte au moment où elle alloit éclater. Pour en donner une juste idée, il est nécessaire de remonter un peu plus haut.

En 1782, Gustave III fit un testament d'après lequel il vouloit, en cas qu'il mourût, que, conformément aux loix fondamentales du royaume, son fils, Gustave-Adolphe, ne prît les rênes du gouvernement qu'à l'âge de vingt-un ans. Pendant la guerre qu'il soutenoit contre la Russie, il en fit un second qui fixoit à dix-huit ans la majorité de Gustave-Adolphe, à cause des progrès inopinés que ce jeune prince avoit faits dans ses études. Ces deux testamens accordoient au duc de Sudermanie la régence et tous les droits royaux, excepté celui de créer des nobles et des chevaliers.

Lorsque Gustave III eut été assassiné par Ankarstrom, et que les médecins lui eurent annoncé sa mort, ce monarque fit un troisième testament qui, en laissant la régence

au duc de Sudermanie, l'obligeoit de prendre dans son conseil les barons d'Armfeld et de Taube. Au moment où le roi expira, cet écrit fut présenté au duc, qui le lut et le jeta au feu. 1794.

On ne fit donc mention que des deux premiers testamens, qui, déposés au tribunal de la cour, portoient seuls un caractère légal et d'après lesquels le duc de Sudermanie fut déclaré régent. Ce prince rappela aussitôt le baron de Reuterholm, qui, après la diète de 1789, s'étoit retiré en Italie. Sans avoir aucun titre, Reuterholm devint le principal conseiller, ou plutôt le premier ministre du régent.

Presque tous ceux qui avoient eu la confiance de Gustave III, étoient dévoués à la Russie, et furent écartés. Armfeld passa en Italie, parce qu'il fut, malgré lui, nommé ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Naples. Mais quoiqu'éloigné de Stockholm, ce ministre n'en travailla pas moins à ôter la régence et même la vie au duc de Sudermanie. Il entretint avec la cour de Pétersbourg une correspondance suivie, dont fut chargé le ragusain Altesti, secrétaire de Zouboff. Il traça le plan d'une conspiration, dans laquelle entrèrent les amis qu'il avoit laissés en Suède. Il se crut, enfin, tout près de réussir. Mais

1794. ses démarches étoient observées. Des espions suivoient ses pas : ses papiers furent enlevés, envoyés en Suède, et remis au tribunal de la cour, qui fit au même instant arrêter ses complices et les jugea.

La plupart des pièces de ce procès furent imprimées, et prouvèrent à la nation suédoise que les conjurés étoient d'accord avec la Russie, et comptoient sur le secours de cette puissance.

1795.

Ces circonstances n'étoient pas propres à rapprocher les deux cours. Elles s'aigrirent, au contraire, chaque jour davantage, et bientôt les notes que les ministres Russes présentèrent à Stockholm, ne continrent plus que des menaces et même des inculpations graves contre le régent [1]. Le ministère suédois y répondit toujours avec courage, mais avec décence.

Le régent avoit résolu de faire épouser au jeune roi de Suède, la princesse de Mecklenbourg. Le mariage fut même arrêté, et la princesse de Mecklenbourg proclamée reine future de Suède. L'impératrice en témoigna beaucoup de mécontentement. Elle

[1] Leurs discours et leurs écrits donnoient à entendre qu'il avoit eu trop de liaisons avec le parti provocateur de la mort de son frère.

prétendoit que Gustave III lui avoit promis la main de son fils, pour l'une des jeunes grandes-duchesses, et elle regardoit comme un outrage l'inexécution de cette promesse. Lorsque le comte de Schwerin fut chargé d'aller annoncer à Pétersbourg le mariage du jeune roi, Catherine, informée d'avance de l'objet de cette mission, fit dépêcher un courrier sur la frontière de la Finlande, pour défendre à Schwerin d'entrer en Russie [1]. 1795.

[1] Le régent se contenta de faire publier, à cette occasion, la déclaration suivante :

« Abolition des messages relatifs aux événemens » de famille entre la Suède et la Russie.

» Le roi de Suède pensoit qu'il étoit de son devoir, » à l'occasion de son mariage nouvellement arrêté, » de donner à une princesse (*), qui est sa parente » et son alliée, la même marque d'attention qu'il a » déjà donnée à leurs majestés prussienne et danoise, » à qui il est également attaché par les liens de l'amitié » et du bon voisinage. C'est donc avec le plus grand » étonnement que sa majesté a vu que l'impératrice » de Russie ne répondoit nullement à cette attention. » Le roi a, en conséquence, résolu de ne recevoir » à l'avenir aucune de ces missions particulières qui » ont rapport aux événemens de familles, et qui étoient » ci-devant d'usage entre les deux cours, mais que le » roi a maintenant abolies pour jamais. »

* L'impératrice de Russie.

1795. Bientôt après l'impératrice choisit pour son chargé d'affaires à Stockholm le baron de Budberg. Il sembloit qu'affectant de dédaigner la cour de Suède, elle y envoyoit cet agent, et à cause de sa grande jeunesse et à cause de son extrême orgueil. On lui recommanda de montrer beaucoup de morgue et d'insolence : certes, il outre-passa ses ordres[1].

1796. La mésintelligence entre la Suède et la Russie sembloit être à son comble, lorsqu'un émigré de France, nommé Christin, parut à Stockholm[2]. Il étoit arrivé d'Angleterre à Gothembourg, et se disoit chargé d'une mission du comte d'Artois auprès de l'impératrice de Russie. Mais ce n'étoit que pour mieux cacher l'objet de son voyage, puisqu'il avoit l'ordre secret de disposer le régent

[1] Dans une société où la plupart des femmes de la cour étoient rassemblées, et où tous les hommes étoient découverts, il eut la malhonnêteté de garder son chapeau sur la tête. C'étoit avant sa présentation à la cour. Aussi, le jour qu'il fut présenté, le régent ne lui parla pas, mais il avoit un fouet à la main, avec lequel il se frappa souvent sur la botte, comme s'il avoit eu quelque démangeaison de frapper ailleurs.

[2] Au mois de janvier. Christin portoit un uniforme suisse et se disoit officier au service de cette nation. Il étoit, en effet, d'Yverdun; mais il avoit été secrétaire de Calonne.

à un accommodement avec l'impératrice. Sa négociation réussit, et bientôt après le général Budberg, oncle du jeune chargé d'affaires, arriva en Suède avec le titre d'ambassadeur de l'impératrice. 1796.

Le général Budberg fit connoître au régent les intentions de sa souveraine. Elle demandoit que ce prince et le baron de Reuterholm préparassent le jeune roi à répudier la princesse de Mecklenbourg, pour épouser l'une des petites-filles de l'impératrice, et qu'en outre ils l'engageassent à ne pas exiger que son épouse se soumît à la loi qui prescrit aux reines de Suède d'adopter la religion du pays. Elle vouloit ensuite que le régent et Reuterholm accompagnassent Gustave-Adolphe à Pétersbourg.

Catherine parla ; elle fut obéie. Le régent, son pupille[1], son ministre et un grand nombre de courtisans se rendirent à Pétersbourg[2]. L'orgueil de l'impératrice étoit satisfait : elle ne montra plus que sa magnificence.

Le jeune roi parut extrêmement touché de la bienveillance que lui témoignoit l'impéra-

[1] Le jeune roi Gustave-Adolphe II avoit pris le nom de comte de Haga, et le régent celui de comte de Wasa.

[2] Ils y arrivèrent le 24 août.

1796. trice[1] : mais il le fut encore davantage des charmes de la Grande-Duchesse Alexandra. Sa vue lui fit aisément oublier la princesse de Mecklenbourg. Des propositions de mariage ne tardèrent pas à se faire, et on fixa le jour des fiançailles, qui devoient être suivies d'une grande fête. Quand le contrat fut présenté au roi, pour qu'il y apposât sa signature, il observa, au grand étonnement de la famille impériale, que les loix fondamentales de la Suède l'obligeoient de demander que la princesse changeât de religion, et que sans cette condition, il ne pouvoit pas signer le contrat.

L'impératrice employa d'abord les sollicitations et les flatteries pour engager le jeune monarque à dédaigner cette clause. Mais voyant qu'il ne vouloit point changer de résolution, elle se leva froidement et sortit. Le Grand-Duc, la Grande-Duchesse et leurs enfans la suivirent. La fête n'eut point lieu;

[1] Quand il s'avança pour baiser la main de Catherine, elle lui dit qu'elle ne souffriroit pas qu'il lui rendît un tel hommage. — « Si vous ne voulez pas le » permettre comme impératrice, répondit-il, per- » mettez-le au moins comme une dame pour qui j'ai » autant d'estime que d'admiration. »

et le lendemain Gustave-Adolphe et sa suite quittèrent Pétersbourg. 1796.

Catherine avoit conquis par ses armes et par ses intrigues, près de la moitié de la Pologne, la Krimée, le Kuban, et une partie des frontières de la Turquie. Mais elle n'eut pas besoin de combats pour envahir un autre pays riche, et bien peuplé. Ses intrigues lui suffirent. Ce pays étoit la Courlande, sur laquelle régnoit encore le faible fils[1] du sanguinaire Biren.

Pour faire connoître tout l'avantage de cette acquisition, il est nécessaire de donner une idée de la géographie de la Courlande, de ses productions et de ses habitans.

La Courlande, située entre le 56e et le 58e degré de latitude septentrionale, est divisée en trois parties, la Courlande propre, la Semigalle et le cercle de Pilten. Elle est bornée par la Livonie, la Lithuanie, la Samogitie et la mer Baltique. La Dwina la sépare de la Livonie au nord, et arrose ses frontières dans un espace de plus de soixante lieues. Le midi de la Courlande confine à la Lithuanie et à la Samogitie, depuis Warnowitz jusqu'à la ri-

[1] Le duc Pierre. — Il avoit un fils qui est mort depuis peu d'années. Il ne lui reste que trois filles.

1796. vière Heiligenatz, qui se jette dans la Baltique.

La partie de la Samogitie [1] qui sépare la Courlande de la Prusse n'a pas plus de quatre à cinq lieues de largeur, et c'est là que se trouvent les seules côtes que la Pologne ait sur la Baltique.

La Courlande, plus favorisée pour la navigation, a, sur cette mer, cent lieues de côtes, qui offrent plusieurs anses, plusieurs baies, et les excellens ports de Liébau et de Windau. Ce dernier, que ne ferment jamais les glaces, deviendra sans doute un jour la station des flottes russes. Il sera aisément mis en état de contenir cent vaisseaux de ligne qui pourront, dans tous les temps, menacer la Suède et le Danemarck [2].

La Courlande est arrosée par la Dwina, le Windau, l'Aau, l'Ekran et le Susseg, et il est aisé d'y établir une navigation intérieure. Le Windau et l'Aau peuvent, sur-tout, fa-

[1] Depuis le partage de la Pologne, la Samogitie appartient à la Russie.

[2] Il a été décidé par le traité d'Oliva en 1630 et par la convention de 1783, qu'on n'établiroit en Courlande aucun autre port que ceux qui y existent en ce moment; mais de pareils traités n'arrêtent guères un souverain, qui peut impunément les enfreindre.

ciliter le commerce de la Baltique avec la Lithuanie et la Samogitie, où ces fleuves prennent leur source. 1796.

Il y a aussi, en Courlande, des lacs et des marais. Les principaux lacs sont ceux de Saueken, d'Angern, de Résinaïten, de Liébau et de Popensée. Les cantons qui offrent le plus de bois sont Dohndangen, Popen, Schleck, Rutzau. Les districts de Mertzendorff, de Bengallen, d'Ambothen ne présentent qu'un aspect montueux.

Le climat de la Courlande est bon, mais rude. On y passe trop rapidement du froid au chaud, et du chaud au froid, et on y a souvent des brouillards. Malgré cela, les hommes y sont robustes et y vivent long-temps.

Le sol de ce pays est en général fertile. Il produit en abondance du bois, du bled, des fruits, et divers autres végétaux. Il y a, à la vérité, des cantons en friche, mais c'est parce qu'on y manque de bras et d'animaux.

Les forêts y sont remplies de gibier, et les rivières de poisson. Le fond de la terre est calcaire, mais recouvert en divers endroits de sable, de tourbe, de terre glaise. Il y a des carrières de marbre et des mines de fer et de charbon de terre, mais elles ne

1796. sont pas exploitées [1]. On y trouve aussi du vitriol et du plumbago. Les objets que la Courlande fournit au commerce, sont du bled, de l'orge, de l'avoine, des bois de construction, du chanvre, du lin, des potasses, des cuirs, des pelleteries, des plumes, des viandes salées et fumées, de la cire, du miel, de la résine, du suif, de l'ambre, de la bière et de l'eau-de-vie de grain.

Il n'y a point de manufactures en Courlande; de sorte que toutes les choses de luxe, même beaucoup d'objets de nécessité première y viennent de l'étranger, et procurent de grands profits aux Hollandais, aux Danois, aux Anglais, qui les y échangent pour les denrées du pays.

Le grand nombre de petits ports que la Courlande a sur la Baltique favorise beaucoup la contrebande.

Avant de dire ce qu'étoient les habitans et le gouvernement de la Courlande, au moment où Catherine II s'empara de ce pays, je vais rappeler succinctement ce qu'ils avoient été.

[1] La tradition prétend qu'on trouve en Courlande, d'autres minéraux que le fer, ainsi que des sources salées et des mines de sel gemme; mais les naturalistes n'en sont pas certains.

Il y a environ deux mille deux cents ans que des navigateurs méridionaux découvrirent dans la partie du Nord, dont je parle, des peuples sauvages qui faisoient le commerce et la pêche de l'ambre. Hérodote leur donne le nom de Venedes; d'autres écrivains de l'antiquité les appellent Guttons, Sueves, Æstiens, Hérules, et c'est d'après une de ces hordes que la Baltique a été nommée, il y a dix-sept siècles, la mer des Sueves. Les Guttons poussèrent les Sueves dans l'intérieur des terres, et restèrent maîtres du rivage de la mer. Pirates audacieux, ils vinrent, vers la fin du sixième siècle, ravager les côtes de France. 1796.

Il y avoit alors des rois de Courlande, et il existe encore parmi les paysans Courlandais une famille qu'on dit descendre de ces anciens rois, et qui conserve quelques priviléges.

Les Danois, les Suédois, les Norwégiens soumirent tour à tour les Courlandais, et furent quelquefois vaincus par eux. Jusques à la fin du douzième siècle, les Courlandais n'avoient pas voulu recevoir le christianisme et avoient même souvent massacré ceux qui tentoient de le leur prêcher : mais une grande croisade, ordonnée contr'eux par le pape

Innocent III, les obligea de se convertir [1].

1796. L'ordre des chevaliers porte-glaive s'étoit emparé de la Courlande, érigée en duché, et regardée comme un fief oblat [2], dont la suzeraineté appartenoit aux rois de Pologne. Le grand-maître, Conrad de Medem, bâtit la ville de Mittau [3], qui en est la capitale. Long-temps après, le roi de Pologne, Sigismond-Auguste, réunit la Courlande à ses états, et, enfin, le grand-maître Gothard Kettler en fut duc en 1561, mais le roi de Pologne ne lui en accorda l'investiture que dix-huit ans après [4].

Les descendans de Gothard Kettler ont presque toujours conservé le duché de Courlande jusqu'en 1737. L'un d'eux, Jacques III, qui vivoit au milieu du dix-septième siècle, acquit en Europe de la considération et de la gloire. Il conclut des traités avantageux avec la France et l'Angleterre. Il eut une marine, et des finances en bon ordre; et les

[1] L'an 1200. — Cette même année les croisés qui, pour la plupart, étoient des Saxons, fondèrent la ville de Riga.

[2] Les Juristes mettent une grande différence entre *feudum oblatum* et *feudum datum*.

[3] L'an 1270. — La famille de Medem existe encore.

[4] L'an 1579.

navires

navires de ses sujets allèrent trafiquer librement sur les côtes du Sénégal, dans la rivière de Gambie, aux Antilles et dans les ports de l'Islande. 1796.

Ferdinand, dernier rejeton de la race de Kettler, perdit son duché pour avoir commandé l'armée saxonne contre le tzar Pierre Ier. Pendant trente ans, il vit ses états opprimés et fidelles le rappeler plusieurs fois, et jamais il n'osa y rentrer. Enfin, à la mort de ce prince [1], l'impératrice Anne força les Courlandais à élire pour duc son trop indigne favori Biren.

Biren alors tout-puissant à la cour de Pétersbourg, et ensuite relégué pendant vingt ans dans les déserts de la Sibérie, n'alla prendre possession de son duché qu'au retour de son exil. Six ans après [2] il remit les rênes du gouvernement à son fils, Pierre, déjà élu duc par l'influence de la Russie.

Les Courlandais avoient de mauvaises mœurs et de plus mauvaises loix. Les nobles, généralement adonnés à une débauche excessive, jouissoient de trop de priviléges, et les habitans des villes, ainsi que les pay-

[1] En 1737.

[2] En 1769. — Pierre Biren, fils d'Ernest-Jean, avoit été élu en 1764.

1796. sans, étoient trop avilis. Ces derniers, naturellement bons, mais lourds et extrêmement superstitieux, croient encore à la magie. Il y en a même qui sont idolâtres et qui, dans le fond de leurs forêts, sacrifient des animaux[1]. Leur éducation n'est pas propre à les corriger. Il n'y a, en Courlande, d'autre institution publique pour l'enseignement, que le mauvais gymnase de Mittau[2]. Le luthéranisme est la religion dominante de ce pays; mais on y tolère toutes les autres sectes.

Quoiqu'élus souverains de la Courlande, les ducs ont été, jusques dans les derniers tems, absolument soumis à la Pologne. Les ordres émanés de la république et du roi de Pologne, et scellés du grand sceau de Lithuanie, avoient seuls force de loi en Courlande. Les ducs ne pouvoient entretenir que cinq cents hommes d'infanterie et deux cents de cavalerie. Ils faisoient battre monnoie, mais

[1] Les paysans courlandais n'habitent point de villages, mais des chaumières éparses dans la campagne.

[2] La langue courlandaise vient de celle des Hérules leurs prédécesseurs, et n'a rien de commun ni avec le russe, ni avec le polonais qui sont tirés l'un et l'autre de la langue des Slaves. On dit la langue courlandaise très-propre à la poésie.

avec l'effigie et les armes du roi de Pologne; 1796.
et la noblesse ainsi que les villes courlandaises, prêtoient serment de fidélité au monarque polonais.

Les droits et les usages de la noblesse courlandaise étoient à peu près pareils à ceux de la noblesse de Pologne. Elle avoit ses diètes, ses diétines, ses tribunaux privés et arbitraires. Elle n'étoit soumise à aucune douane, à aucune taxe, et ne payoit à l'état d'autres contributions que celles qu'elle vouloit bien s'imposer elle-même. Elle étoit riche, parce qu'elle possédoit toutes les terres[1].

Le duc Pierre de Biren étoit avare, litigieux et mésestimé[2]; son aveuglement pour son favori Wagener, ne contribuoit pas peu à le faire haïr : mais on avoit encore d'autres griefs contre lui. Obligé d'affermer ses terres aux nobles, à un prix modéré, il avoit haussé ce prix, et fait des changemens agronomiques, onéreux aux cultivateurs. Pendant un voyage qu'il fit en Italie, la régence remit

[1] Plusieurs nobles courlandais ont jusqu'à cent mille écus de rente.

[2] La duchesse étoit aimée et méritoit de l'être. Madame de Reck, sœur de la duchesse, étoit distinguée par son esprit. Je l'ai vue plusieurs fois, et peu de femmes m'ont paru aussi instruites qu'elle.

1796. tout sur l'ancien pied : mais à son retour, le duc recommença ses innovations et se fit un plus grand nombre d'ennemis. Il sembloit, par son imprudente conduite, vouloir pousser lui-même ses sujets au-devant du joug russe.

Depuis long-temps les émissaires de la Russie étoient parvenus à gagner plusieurs Courlandais, et principalement le conseiller Howen, homme éloquent, souple et ambitieux. Les nobles courlandais [1] étoient souvent attirés à Pétersbourg. L'accueil flatteur de l'impératrice, les distinctions, les plaisirs, leur rendoient le séjour de la Russie bien préférable à celui de Mittau, et leur inspiroient le désir d'obéir plutôt à la souveraine d'un vaste empire, qu'à un duc avide, dont ils se rappeloient sans cesse l'obscure origine, et qu'ils regardoient comme leur inférieur.

Pour engager le peuple à partager ce sentiment des nobles, Catherine lui suscita des chicanes et lui inspira des craintes. Elle fit

[1] Les principaux de ces nobles sont les Manteufel, les Baer, les Klopmann, les Korff, les Grothaus, les Igœlstrom, les Firks, les Munster, les Roop et les Medem.

d'abord réclamer par les habitans de la Livonie, une ancienne convention qui obligeoit les Courlandais à faire passer toutes leurs marchandises à Riga. Il étoit bien étrange, sans doute, qu'on voulût qu'une nation qui avoit sur ses côtes des ports heureusement situés, fût obligée d'aller à grands frais embarquer dans une ville étrangère les productions de son sol ! Mais que ne peut pas la force, et que n'ose pas l'ambition ? La querelle des Livoniens et des Courlandais n'étoit pas encore terminée, lorsque l'impératrice envoya des ingénieurs en Courlande pour tracer un canal qui facilitât le transport des marchandises de ce pays dans la Livonie. Alors les Courlandais craignant de se voir bientôt forcés à se servir de ce canal, pensèrent qu'il valoit mieux, pour eux, être protégés qu'opprimés par l'impératrice, et ses sujets que ses voisins. 1796.

Instruite de ces dispositions et de tous les mécontentemens qu'excitoit le duc de Courlande, Catherine appela ce prince auprès d'elle, sous prétexte d'avoir à conférer avec lui sur des affaires importantes. Mais à peine le duc fut au pied du trône de l'autocratrice du Nord, que les états de Courlande s'as-

1796. semblèrent. La noblesse proposa de renoncer à la suzeraineté de la Pologne, et de passer sous celle de la Russie. Les principaux membres du grand conseil voulurent s'opposer à ce changement, en observant qu'on devoit, avant de se décider, attendre le retour du duc. L'oberbourgrave Howen se leva et parla long-temps en faveur de la Russie. Quelques conseillers se rangèrent à son avis, d'autres lui reprochèrent sa trahison. La dispuste s'échauffa; des duels furent proposés, et l'on étoit près d'en venir aux mains, lorsque le général russe Pahlen parut dans l'assemblée. Sa présence rétablit le calme. Personne n'osa plus élever la voix contre la Russie, et la proposition des nobles fut adoptée.

Le lendemain [1] on dressa l'acte par lequel la Courlande, la Semigalle et le cercle de Pilten, se donnèrent à l'impératrice de Russie, et il fut porté à Pétersbourg [2] où le duc

[1] Le 18 mars 1795.

[2] La singularité de cet acte, autant que sa brièveté, m'engagent à le rapporter ici.

Art. Ier. « Nous nous soumettons pour nous et » notre postérité, nous et les duchés de Courlande et » de Sémigalle, à sa majesté impériale Catherine II,

de Courlande apprit de la bouche de ses propres sujets, qu'ils venoient de lui ôter 1796.

» impératrice de toutes les Russies, glorieusement » régnante, et à son sceptre souverain.

» II. Nous savons, par expérience, combien le » systême féodal, qui nous attachoit à la suzeraineté » de la Pologne, étoit incommode, et combien il étoit » contraire à la prospérité générale de la patrie. Nous » imitons nos ancêtres de la partie de la Livonie, au-» delà de la Dwina, qui, en 1561, renonçant à la » suprématie de l'empereur et de l'empire, par con-» séquent au systême féodal d'alors et au gouverne-» ment médiat de l'ordre teutonique, se soumirent im-» médiatement à la Pologne. Nous renonçons pour nous » et notre postérité au systême féodal qui a subsisté » jusqu'ici sous la suprématie polonaise, et au gou-» vernement médiat en résultant. Nous nous soumet-» tons immédiatement à S. M. I. de toutes les Russies » et à son sceptre. Nous lui abandonnons avec d'autant » plus de confiance et de respect la décision plus » particulière de notre sort à venir, que jusqu'ici sa » dite majesté s'est montrée la protectrice généreuse » et garante de tous nos droits, de nos loix, de nos » coutumes, de nos immunités, de nos priviléges (*) » et de nos possessions. Elle sera certainement dis-» posée, d'après sa façon de penser magnanime et » bienveillante, à améliorer, dans sa sollicitude ma-» ternelle, le sort futur d'un pays qui se soumet à elle

* Témoin lorsque les armées russes réintégrèrent Biren à force ouverte !

1796. eux-mêmes ses états[1]. L'impératrice y envoya aussitôt un gouverneur.

Cependant il y eut quelques mécontens en Courlande. Le mécontentement entraîna la proscription, et les biens des proscrits devinrent la proie des courtisans de Catherine. Le favori Platon Zouboff et son frère Valérien obtinrent une grande partie de ces riches et honteuses dépouilles.

Paisible souveraine de tant d'états envahis, Catherine prenoit sans cesse des soins pour les retenir sous sa domination. Repnin et Toutoulmin exigèrent en son nom un nouveau serment de fidélité, l'un en Lithuanie,

» avec la confiance la plus respectueuse et la plus illi-
» mitée.

» III. Une députation de six personnes ira à Pé-
» tersbourg solliciter de S. M. I. de toutes les Russies
» l'acceptation de notre soumission, et dans le cas
» effectif, elle y prêtera, à S. M. I., le serment de
» fidélité et d'obéissance. »

[1] Il sembloit que le duc prévoyoit cette spoliation, car il avoit acheté beaucoup de terres en Prusse, le duché de Sagan en Silésie, les terres de Rothenbourg et de Fridéricsfelde en Brandebourg. Il possédoit déjà en Silésie les comtés de Wartenberg, de Balin et de Goschutz.

l'autre en Pologne[1], et les malheureux habitans de ces contrées qui osèrent refuser de se soumettre à cette formalité cruelle, furent à l'instant dépouillés de l'héritage de leurs pères et chassés de leur terre natale. 1796.

[1] Voici la formule du serment individuel qu'on exigea des Lithuaniens et des Polonois.

« Moi.... Je promets et jure à Dieu tout-puissant,
» par son Saint-Evangile, d'être toujours prêt à servir
» fidellement et loyalement S. M. I. la très-serénissime
» impératrice, grande dame, Catherine Alexiewna,
» autocratrice de toutes les Russies, et son fils très-
» aimé, le Grand-Duc Paul Pétrowitz, son légitime suc-
» cesseur, d'aller pour cela jusqu'à donner ma vie et
» répandre la dernière goutte de mon sang; de rendre
» due et parfaite obéissance aux ordres déjà émanés
» ou à émaner encore des autorités constituées par elle;
» de les remplir et maintenir tout de mon mieux et
» consciencieusement; de contribuer de toutes mes
» forces au maintien du repos et de la paix que S. M.
» a rétablis dans ma patrie, et de n'avoir, avec les
» perturbateurs de ce repos, aucune communication
» ou intelligence quelconque, soit médiatement ou
» immédiatement, soit publiquement ou en secret,
» soit par des actions ou par des conseils, et quel-
» qu'occasion, circonstance ou cause particulière qui
» puisse y mener.

» Dans le cas, au contraire, où il parviendroit à ma
» connoissance quelque chose de préjudiciable aux

1796. L'impératrice, qui avoit si long-temps promis en vain des secours à la ligue des rois contre la France, céda enfin aux sollicitations du favori Zouboff, que sa sœur, le ministre anglais et Esterhazy ne cessoient d'obséder. Elle se détermina [1] à joindre aux flottes anglaises une escadre de douze vaisseaux et huit frégates, dont le commandement fut donné à l'amiral Hanikoff [2]. Mais ne faisant jamais que des traités avantageux, elle exi-

» intérêts de S. M. I. ou au bien général, non-seu-
» lement je songerai à l'éloigner à temps, mais je lui
» opposerai encore tous les moyens qui seront en moi
» pour l'empêcher d'arriver. Je veux, de cette manière,
» me conduire dans toutes mes actions comme il con-
» vient qu'en citoyen fidelle je me conduise envers les
» autorités que S. M. m'a préposées, et comme je dois
» en répondre à Dieu et à son jugement terrible. Ainsi,
» que Dieu m'aide tant pour le corps que pour l'ame.

» En confirmation de la profession émise par ce serment,
» je baise la parole sacrée et la croix de mon sauveur. »

[1] Le traité avec l'Angleterre fut signé en février 1795. Mais l'escadre russe ne partit que le 22 juillet de la même année.

[2] Hanikoff est un marin fort peu distingué. On ne le connoît en Russie que sous le nom de l'amiral *Douschinka*, c'est-à-dire, ma petite ame, parce qu'il appelle ainsi tous ceux à qui il parle.

gea que les Anglais lui payassent annuellement un million sterling de subsides, et qu'ils 1796.
fournissent à toutes les dépenses de l'escadre, qui reçut, malgré cela, l'ordre secret de ne point combattre. La cour de Londres n'obtint donc, par ce marché, qu'un épouvantail inutile et ruineux. Elle ne tarda pas à s'en appercevoir; mais elle garda l'escadre russe pendant un an, et elle pria l'impératrice de la faire rentrer dans ses ports. Catherine renvoya ensuite en Angleterre trois vaisseaux et trois frégates.

Cette princesse avoit marié [1] son petit-fils Alexandre, à la princesse Louise de Bade [2]. Elle voulut donner aussi une épouse au prince Constantin. Elle fit venir à sa cour les trois filles du prince de Saxe-Cobourg, et après avoir hésité quelque temps dans son choix, elle se détermina en faveur de la plus jeune, qui, en devenant Grande-Duchesse, prit le nom d'Anne Fédérowna [3].

Mais des invasions paisibles, des traités, des alliances ne suffisoient pas à l'ambition

[1] Le 21 mai 1793.

[2] En embrassant la religion grecque, la princesse Louise de Bade prit le nom d'Elisabeth Alexiewna.

[3] Le 14 février 1796.

1796. de Catherine. Dévorée de la soif de conquérir, elle tourna ses armes contre la Perse. Sous prétexte de défendre Lolf-Ali-Khan, rejeton de la race des Sophis, elle voulut se venger de l'eunuque Aga-Mahmed et s'emparer des provinces persannes qui bordent la mer Caspienne. Son ministre à Constantinople eut ordre de presser la Porte de seconder ses projets. Le reis-effendi Raschid-Mehemet l'appuyoit fortement : mais le Divan fut inébranlable.

Valérien Zouboff pénétra à la tête d'une nombreuse armée, dans la province de Daghestan, et alla mettre le siége devant Derbent. Il attaqua d'abord une haute tour qui défendoit cette place, et après s'en être rendu maître et avoir fait passer la garnison au fil de l'épée, il se prépara à donner l'assaut à la ville. Les Persans épouvantés des premiers succès et de la fureur des Russes, demandèrent quartier, et le commandant, vieillard vénérable, âgé de cent-vingt ans, et le même qui, au commencement de ce siècle, avoit rendu Derbent à Pierre Ier, vint en porter les clefs à Valérien Zouboff.

Aga-Mahmed s'avançoit au secours de Derbent, lorsqu'il apprit que cette place

étoit déjà au pouvoir des Russes. Valérien Zouboff en sortit pour aller le combattre, et la victoire demeura aux Persans, qui forcèrent leurs ennemis à rentrer dans Derbent. Catherine, informée de cette défaite, donna aussitôt ordre à une partie des troupes qu'elle avoit dans le Kuban, d'aller renforcer l'armée de Valérien Zouboff, et elle ne douta pas que ce général ne vainquît bientôt Aga-Mahmed. 1796.

Elle se flatoit aussi d'obtenir un plus grand triomphe. Le nouveau traité qu'elle étoit au moment de conclure[1] avec l'Angleterre et avec l'Autriche, l'obligeoit, à la vérité, de fournir à ces deux puissances une formidable armée contre la France, mais il l'assuroit de leur secours pour attaquer la Turquie. Elle comptoit enfin sur l'exécution de son projet

[1] Le premier traité de cette triple alliance avoit été signé dans le mois de février 1795. Le nouveau devoit l'être le jour même où l'impératrice expira, ou bien le jour qui suivit sa mort. Par ce nouveau traité elle devoit, dit-on, fournir immédiatement à la coalition une armée de soixante-cinq mille hommes, et porter ensuite cette armée à quatre-vingts mille hommes, si on le jugeoit nécessaire. En même temps l'Angleterre s'obligeoit de lui payer cent cinquante mille livres sterling d'avance, et cent mille livres sterling par mois, sans compter l'entretien des troupes.

1796. le plus cher, celui de chasser les Ottomans de l'Europe et de régner dans Constantinople.

Alors le vaste empire de Catherine auroit eu pour frontières, le Bosphore de Thrace au midi, le golfe Bothnique au septentrion [1], la Vistule au couchant, et les mers du Japon à l'orient.

Mais la mort trompa ses espérances. Dans la matinée du 6 novembre [2], elle fut assez gaie, et prit du café suivant sa coutume. Quelque temps après elle passa dans son cabinet. Au bout d'une demi-heure, les femmes qui la servoient voyant qu'elle n'en sortoit point, eurent de l'inquiétude. Elles entrèrent et trouvèrent l'impératrice étendue sur le parquet, les pieds contre la porte. On fit appeler le docteur Rogerson, son premier médecin, qui, jugeant que c'étoit une attaque d'apoplexie, la fit saigner deux fois. L'impératrice parut d'abord un peu soulagée; mais il lui fut impossible de prononcer une seule

[1] Des personnes instruites m'ont assuré que dans les articles secrets du traité de Varéla, Catherine II avoit promis à Gustave III de l'aider à conquérir la Norwège, à condition qu'il lui céderoit toute la Finlande.

[2] Le 6 novembre, suivant le calendrier grec, et 17 novembre, suivant le calendrier grégorien.

4.



A. Tardieu Direxit

parole, et à dix heures du soir elle expira. 1796.

Le Grand-Duc étoit à sa maison de plaisance de Gatschina. Dès qu'on l'avertit du danger de sa mère, il se rendit à Pétersbourg, et à l'instant où elle cessa de vivre, il fut proclamé empereur, sous le nom de Paul Ier.

Quand il eût pris en main les rênes du gouvernement, ce prince ne manqua pas de faire rendre à sa mère les honneurs funèbres qui lui étoient dûs; mais il ne voulut point qu'elle fût le seul objet de cette auguste et triste cérémonie.

Soit par un excès de piété filiale, soit pour montrer qu'il ne cessoit pas d'abhorrer le crime qui l'avoit privé d'un père, il rappela d'une manière terrible et solennelle le souvenir de ce crime. La dernière scène de la sanglante tragédie de 1762, fut exécutée au bout de trente-cinq ans.

Paul Ier ordonna d'ouvrir le tombeau de l'infortuné Pierre III, qui étoit dans l'église de Saint-Alexandre Newsky. Il fit mettre au-dessus du cercueil de ce prince, la couronne impériale, qu'il avoit envoyé chercher exprès à Moskow; ensuite ce cercueil fut placé sur un lit de parade à côté de celui de l'impératrice, avec un lacs d'amour qui

1796. s'étendoit de l'un à l'autre, et une inscription russe qui signifioit : — « Divisés pendant leur » vie, unis à leur mort. »

Alexis Orloff fut mandé à Pétersbourg, et désigné, avec le prince Baratinsky, pour mener le deuil et se tenir à côté du cercueil de Pierre III. Cette funeste préférence n'avoit sans doute d'autre motif que d'exciter les remords et la terreur des deux assassins. Pendant trois heures que dura la cérémonie de l'enterrement, les regards de tous les spectateurs restèrent attachés sur eux, et sembloient leur reprocher leur forfait. Alexis Orloff, possédant plus de force et d'insensibilité que Baratinsky, ne fut nullement ému; mais son complice parut rempli d'une profonde douleur, et il seroit vraisemblablement tombé en défaillance, sans le secours des sels qu'il ne cessa de respirer.

Tout Pétersbourg s'attendoit que cette première punition seroit suivie d'une plus grande sévérité : mais la vengeance de l'empereur se borna là. Alexis Orloff reçut, sans l'avoir demandée, la permission de voyager, et Baratinsky eut ordre de ne plus paroître à la cour, disgrace qu'il ne pouvoit regarder que comme une faveur.

Je

Je n'essayerai point de peindre par de nouveaux traits le caractère de Catherine II. 1796.
L'Histoire que je viens d'écrire suffit, j'ose le croire, pour la faire connoître[1]. Je dirai seulement quelques mots sur sa personne, dont je n'ai presque pas encore parlé.

Cette princesse avoit été jolie dans sa jeunesse, et elle conservoit, dans les derniers temps de sa vie, de la grâce et de la majesté. Elle étoit d'une taille médiocre, mais bien proportionnée, et comme elle portoit la tête fort élevée, elle paroissoit presque grande.

[1] Voici les titres que prenoit l'impératrice :

« Catherine II, impératrice et autocratrice de toutes » les Russies, de Moscowie, de Kiowie, Wlodo- » merie, Novogorod ; tzarine de Kasan, tzarine » d'Astrakan, tzarine de Sibérie, tzarine de la Kherso- » nèse Taurique ; dame de Plescaw et grande-duchesse » de Smolensko ; duchesse d'Estonie, Livonie, Karélie, » Twer, Ingrie, Permie, Wiatka, Bolgarie et autres » pays ; dame et grande-duchesse de Novogorod, de » l'intérieure Czernigowie, de Resan, Poloczk, Roston, » Jaroslaw, Bélo, Oserie, Udorie, Abdorie, Kon- » dinie, Wilespk, Mstislaw ; dominatrice de tout le » côté du Nord ; dame d'Iverie, et princesse hérédi- » taire et souveraine des tzars de la Cartalinie et » Georgie, comme aussi de la Cabardinie, des princes » de Circassie, de Gonsky et autres. »

Son front étoit ouvert, son nez un peu aqui-
1796. lin, sa bouche agréable et son menton un peu long, mais point difforme. Ses cheveux étoient châtain-brun; ses sourcils noirs et bien garnis. Ses yeux bleus[1] avoient une douceur souvent affectée, et plus souvent encore remplacée par de la fierté. Sa phisionomie ne manquoit pas d'expression, mais cette expression montroit peu ce qui se passoit dans l'ame de Catherine, ou plutôt elle ne lui servoit qu'à le mieux déguiser.

Catherine étoit ordinairement vêtue à la manière russe. Elle portoit une robe verte[2], assez courte, qui formoit par devant une espèce de veste, et dont les manches étroites descendoient jusqu'au poignet. Ses cheveux, légèrement poudrés, flottoient sur ses épaules et étoient surmontés d'un petit bonnet cou-

[1] Plusieurs personnes qui ont vécu à la cour de cette princesse, assurent que Catherine II avoit les yeux très-bleus, et non bruns, comme l'a dit Rhulières.

[2] Le verd et le rouge sont les couleurs favorites des Russes. Plusieurs de leurs uniformes sont verds, tels que ceux de l'infanterie, des dragons, des chasseurs. — L'uniforme de leur marine est blanc, contre l'usage de toutes les autres nations.

vert de diamants. Dans les dernières années 1796.
de sa vie, elle mettoit beaucoup de rouge, car elle avoit encore des prétentions à ne pas laisser paroître sur son visage les empreintes du temps, et ce n'étoit peut-être qu'à cause de ces prétentions qu'elle vivoit avec beaucoup de sobriété[1].

Les jours de cérémonie, cette princesse réunissoit, sur sa personne et dans sa cour, tout ce que l'élégance européenne peut ajouter d'éclat à la pompe asiatique. Alors ses cheveux et sa robe étoient couverts de pierreries, et sa tête étoit parée d'une couronne de diamants d'un prix inestimable. Elle portoit en sautoir les croix de Saint-Alexandre Newsky, de Saint-Wolodimir et de Sainte-Catherine; d'un côté elle avoit le cordon de Saint-André, et de l'autre celui de Saint-George, avec les brillantes plaques de ces deux ordres, qui sont les premiers de l'empire.

Les courtisans des deux sexes s'efforçoient

[1] Elle ne faisoit qu'un léger déjeûner, mangeoit modérément à dîner et ne soupoit jamais. Quand elle lisoit dans les gazettes qu'elle avoit une hydropisie ou une maladie squirreuse, et qu'elle ne pourroit pas vivre long-temps, elle affectoit beaucoup d'en rire, mais elle en étoit secrètement blessée.

1796. à l'envi d'imiter le faste de la souveraine, faste qui, malgré son excès, étoit sans doute moins difficile à égaler que les soins qu'elle se donnoit pour assurer sa gloire[1]. Vêtus des plus belles étoffes, et à la française, ils étaloient une quantité prodigieuse de diamants et d'autres pierres précieuses. Les boutons, les boucles, les poignées d'épée, les chaînes de montre, les épaulettes, les plaques et les croix des différens ordres de chevalerie que portent les hommes, étoient en brillants, ainsi que les boucles d'oreille, les colliers, les aigrettes, et beaucoup d'autres ornemens de femmes. Ce luxe rendoit la cour de Russie la plus brillante cour de l'Europe : mais ceux qui en étoient témoins ne pouvoient s'empêcher de réfléchir que tant de richesses étoient perdues pour la circulation, et que l'orgueil de quelques grands dévoroit sans cesse et inutilement, le fruit du travail et de l'industrie des malheureux serfs[2].

[1] Le prince de Ligne, qui a vécu long-temps à la cour de Catherine, rapporte que quand on la louoit sur l'ordre qu'elle mettoit dans l'emploi de son temps, elle répondoit souvent : — « Il faut bien arranger son » petit ménage. »

[2] Le goût des pierreries est d'autant plus funeste à

J'ai promis de donner l'état de ce que les 1796.
Favoris de Catherine ont reçu de cette princesse. Le voici tel qu'il m'a été fourni par des personnes très-bien informées :

		Roubles.
Les cinq frères ORLOFF ont reçu 45,000 paysans, et en terres, palais, bijoux, vaisselle et argent,		17,000,000
WISSOTSKY, officier des gardes, environ deux mois en faveur,		300,000
WASSILTSCHIKOFF, simple lieutenant des gardes, reçut en vingt-deux mois qu'il fut en faveur :		
Une terre avec 7,000 paysans, estimée,	600,000	
En argent,	100,000	
En bijoux,	60,000	
En vaisselle,	50,000	
Un palais meublé,	100,000	
Une pension de 20,000 roubles, ce qui fait à-peu-près	200,000,	1,110,000
		18,410,000

la Russie qu'il s'est étendu jusques chez les particuliers. Il y a des bourgeois qui ont autant de diamants que les gens de la cour ; et souvent des femmes de simples marchands obligent leurs maris de se ruiner pour acheter des diamants.

1796.		Roubles.
De l'autre part		18,410,000
L'ordre de Saint-Alexandre Newsky.		
POTEMKIN reçut dans les deux premières années, environ 9 millions.		
Il accumula ensuite des richesses immenses. Il avoit de grands biens en Pologne et dans toutes les provinces de la Russie *. Une de ses armoires étoit remplie d'or, de diamans et de billets des banques de Londres, d'Amsterdam, de Venise. Sa fortune étoit estimée		50,000,000
ZAWADOFFSKY reçut, en dix-huit mois, des terres en Pologne, avec 2000 paysans, en Ukraine avec 6000, et en Russie avec 1800. Ces terres étoient estimées	1,000,000	
Il reçut en argent,	150,000	
En vaisselle,	50,000	
En bijoux,	80,000	
En une pension du cabinet, de 10,000 roubles.	100,000	1,380,000
		69,790,000

* On a vu plus haut qu'il possédoit environ 200,000 paysans.

		Roubles. 1796.
De l'autre part		69,790,000
Le cordon de l'Aigle blanc de Pologne.		
ZORITZ reçut, en un an, le cordon de l'ordre de l'Epée de Suède et celui de l'Aigle blanc de Pologne.		
Une terre en Pologne de	500,000	
Une en Livonie de 50 haaks,	100,000	
Une commanderie en Pologne valant 12,000 roubles de rente, estimée,	120,000	
En argent,	500,000	
En bijoux,	200,000	1,420,000
KORZAKOFF reçut, en seize mois, le cordon de l'Aigle blanc de Pologne, le palais de Wassiltschikoff, qui avoit été racheté,	100,000	
Une terre avec 4000 paysans,	400,000	
En argent et en bijoux,	150,000	
L'acquittement de ses dettes,	100,000	
Pour s'équiper et pour voyager,	10,0000	
Gratification pendant son voyage,	70,000	920,000
LANSKOI reçut, en terres ou en argent,	7,000,000	
En diamants,	80,000	
Pour payer ses dettes,	80,000	
Un palais estimé	100,000	7,260,000
		79,390,000

De l'autre part		79,390,000

En outre sa sœur et sa cousine furent admises au nombre des demoiselles d'honneur de l'impératrice, et reçurent beaucoup de présens non évalués.

YERMOLOFF reçut, en seize mois, le cordon de l'Aigle blanc de Pologne.

Une terre estimée,	100,000	
Une autre avec 3000 paysans,	300,000	
En argent	150,000	550,000

MOMONOFF reçut, en vingt-six mois, en terres,

en terres,	600,000	
En argent,	200,000	
En bijoux,	80,000	880,000

PLATON ZOUBOFF fut décoré du titre de prince et de divers cordons, et nommé Grand-Maître de l'artillerie. Il reçut de grandes terres en Russie, en Pologne et en Courlande. Sa fortune, non compris le mobilier et les bijoux, s'élève à environ 100,000 roubles

	80,820,000

De l'autre part		80,820,000

de revenu, et conséquemment est estimée,

est estimée,	2,500,000	
Son mobilier et ses bijoux,	200,000	2,700,000

VALÉRIEN ZOUBOFF reçut beaucoup d'argent, des terres en Pologne et en Courlande, et une pension de 12,000 roubles, payable en or. Le tout peut être estimé 800,000

	84,320,000

Il faut ajouter à ces dons la dépense du favori, évaluée à 250,000 roubles par an, ce qui fait, pendant 34 ans qu'a duré le règne de Catherine II, 8,500,000

TOTAL,	92,820,000

Cette somme fait environ quatre cent soixante quatre millions cent mille livre tournois. L'on voit, par là, combien Catherine fut magnifique envers ses amans. Elle le fut aussi envers ses ministres, ses généraux et tous ceux qui l'approchoient; et pour excuser des dons qui sembloient quelquefois peu proportionnés à l'état de ses finances, elle disoit : — « Ma prétendue prodigalité est une

1796. » économie. Tout cela reste dans le pays, et » me revient un jour. »

J'ai si souvent parlé des guerres et des conquêtes de Catherine II, que je ne puis me dispenser de faire connoître les forces de son empire, et tous les moyens qu'elle avoit, indépendamment de sa politique et de son génie, pour affermir et étendre sa puissance. On en trouvera un état concis dans le Tableau de la Russie, à la suite de cette Histoire.

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER LIVRE.

APPENDICE.

TABLEAU DE LA RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DE LA RUSSIE.

LA Russie renferme, dans ses limites continentales, 168 degrés de longitude, puisqu'à compter du méridien de l'île de Fer, elle s'étend depuis le 39e degré ¼ jusqu'à 207° ¼[1], non compris les îles situées entre le continent d'Asie et celui d'Amérique; et si l'on y comprend ces îles qui vont jusqu'au 225° et ½, sa longueur se trouve de 186 degrés ¼.

La largeur de la Russie varie beaucoup. Tantôt elle s'étend du 50e au 78e degré de latitude; tantôt du 43e, 45e, 55e au 70e et au 73e[2].

[1] Depuis Riga jusqu'au cap Tchoukotskoï-Noss, qui est la partie la plus est de la Russie continentale, on compte 8500 werstes.

[2] Depuis le cap Taymour, situé au nord-est jusques à Kiachta, qui est à l'extrémité des frontières russes du côté de la Chine, il y a environ 3200 werstes.

Presque tous les géographes diffèrent dans l'estimation qu'ils font de la surface de la Russie : quelques-uns ne lui donnent que 305,000 milles d'Allemagne [1] carrés ; d'autres prétendent, avec plus de raison, qu'elle est de 474,687 milles et $\frac{1}{2}$ carrés.

Busching n'estime la surface de la Russie européenne qu'à 57,600 milles d'Allemagne carrés. Tempelmann la porte à 64,471 de ces milles et $\frac{7}{8}$; à quoi il faut en ajouter 1935 pour les provinces acquises par le démembrement de la Pologne, et 257 pour la Courlande.

La Russie est loin d'offrir une surface égale. Elle renferme de vastes plaines et de très-hautes montagnes, de grands fleuves, des rivières, des lacs et presque des mers entières.

MONTAGNES.

Voici quelles sont les principales montagnes de la Russie :

1°. Le grand Plateau, appelé jadis montagnes d'Alaounsk, et placé entre Moskow, Toropetz, Smolensk et Toula.

Le Dnièpre, le Don, le Wolga prennent

[1] Le mille d'Allemagne équivaut à peu près à deux lieues.

leur source d'un côté de ce plateau, tandis que du côté opposé sortent la Dwina occidentale, la Lowat et plusieurs autres rivières. Ses rameaux s'étendent jusqu'à la chaîne ouralique. Il est parsemé d'éminences peu exhaussées, parmi lesquelles les monts Waldaï occupent le premier rang.

2°. Les montagnes d'Olonetz, qui sont des branches de celles de Norwège et de Suède. Elles s'élèvent entre l'Océan septentrional, la mer Blanche, le golfe de Finlande et les lacs Ladoga et Onéga.

3°. Les montagnes de la Tauride [1].

4°. Le Caucase.

5°. Les monts Ourals, que les anciens appeloient les monts Riphées. Leur chaîne qui, à partir des sources des rivières Oural et Bielaya, se dirige au Nord, aboutit à l'Océan glacial et reparoît dans la nouvelle Zemble.

Les eaux qui en découlent à l'ouest, tombent dans la Petschora, la Dwina et la Kama. — Celles du côté de l'est forment non-seulement les rivières Icet, Toura et Tavda, qui se jettent dans le Tobol, mais encore la Solwa, dont le cours grossit l'Oby.

[1] La Krimée.

La chaîne la plus septentrionale des monts Ourals a été long-temps connue sous le nom de monts Yougoriens.

Les monts Ourals se prolongent plus vers l'occident que vers l'orient. Plusieurs de leurs rameaux s'étendent au midi jusqu'aux contrées habitées par les Kirghis.

6°. Les montagnes de la Sibérie s'étendent des sources de l'Irtisch à celles du Yenisseï, au midi de cette province, dont elles forment la limite. Leurs sommets les plus élevés sont du côté du sud, ainsi que leurs escarpemens les plus considérables. A l'est du Yenisseï, elles se ramifient et occupent plus de la moitié de la Sibérie orientale. La partie de ces montagnes renfermée entre l'Irtisch et l'Oby, se nomme l'Altaï.

On appelle montagnes de Sayansk les chaînes situées entre les rivières qui tombent dans le Yenisseï et la Sélenga, et qui entourent le lac Baïkal. — Les chaînes distinguées par le nom de Yablouski et Stanoffski-Khrebet, se prolongent le long du fleuve Amour, de la Lena, de la côte d'Okhotsk, de l'Anadyr et traversent le Kamtschatka. Probablement, les îles Aléoutes, les Kouriles et le Japon, ne sont que la continuation de ces montagnes.

MERS.

La Russie peut avoir une navigation libre sur diverses mers, qui bornent son territoire, et il en est même où elle domine exclusivement. Ces mers sont la Baltique, la mer Noire, qui communique avec la mer d'Azoff par le détroit de Kertsch, anciennement appelé le Bosphore Cimmérien; la mer Caspienne, l'Océan septentrional qui se divise en mer Blanche, mer de Kars, golfes de l'Oby, du Taz, du Yenisseï et de la Lena; et enfin l'Océan oriental, qu'on désigne sous les noms de mer d'Okhotsk, du Kamtschatka, des Kouriles et de Penjinsk.

LACS.

La Russie a un grand nombre de lacs qui servent à sa navigation intérieure; les principaux de ces lacs sont :

1°. Le Ladoga, dont la longueur est de 175 werstes, et la largeur de 105. — Il communique avec le lac Onéga par la Svir, avec le lac Ilmen par le Wolkoff, et avec le golfe de Finlande par la Newa. Il reçoit, en outre, plusieurs rivières navigables.

2°. L'Onéga qui, comme je viens de le

dire, communique avec le Ladoga, est long de 200 werstes et large de 80.

3°. Le Peïpous ou lac des Tschoudes, est placé entre les gouvernemens de Pétersbourg, de Pskoff, de Riga et de Reval. Il a 80 werstes de long et 60 de large. Il communique au midi avec le lac de Pskoff, long de 50 werstes et large de 40. Il reçoit la Velikaya Reka[1], et il donne naissance à la Narowa, qui va se jeter dans le golfe de Finlande, au-dessous de Narwa. La rivière d'Embach qui y prend aussi sa source, entre dans la Livonie, et après avoir formé le lac Virz, elle change son nom en celui de Fellin, et tombe dans la Pernau, qui a son embouchure dans la Baltique.

4°. L'Ilmen, situé dans le gouvernement de Novogorod, est long de 40 werstes et large de 30. Il reçoit la Msta, la Lovat et la Schélon, rivières qui sont toutes navigables; et il rend leurs eaux au lac Ladoga par le moyen du Wolkoff.

5°. Le Bieloyé-Ozéro[2] est aussi dans le gouvernement de Novogorod. Sa longueur est de 50 werstes et sa largeur de 30. La

[1] Ce nom signifie la Grande Rivière.

[2] Le Lac Blanc.

Scheskna,

Scheskna, qui en sort et se jette dans le Wolga, est renommée par l'excellence de ses sterlets.

6°. L'Altin, qu'on nomme aussi le lac d'Altaï ou lac des Téléoutes, est dans le gouvernement de Kolivan, sur les frontières de la Mongoulie. Il a 126 werstes de long et 84 de large. La Biya prend naissance dans la partie septentrionale de ce lac, et après s'être réunie au Katoun, elle forme l'Oby.

7°. Le Baïkal, assez généralement connu sous le nom de mer de Baïkal, est un lac de 600 werstes de long sur une largeur inégale. Il a, en quelques endroits, 70 werstes de large et en d'autres 30 werstes seulement. Il se trouve dans le gouvernement d'Irkoutsk, à peu de distance de la Mongoulie chinoise, et est très-poissonneux.

Rivières.

Peu de contrées de l'ancien continent sont arrosées par autant de rivières que la Russie. Voici le nom et le cours des plus remarquables.

La Baltique reçoit une partie des eaux qui proviennent du grand Plateau, qui est presqu'au centre de l'empire, et de celles des monts d'Olonetz. Les premières lui sont por-

tées par la Dwina occidentale, la Pernau, la Narowa et la Louga; et les autres, par la Newa et la Kymen.

La Dwina occidentale, qui prend sa source dans le gouvernement de Twer, servoit autrefois de limite du côté de la Pologne et de la Courlande. Elle reçoit les eaux de la Meja, de la Kasplia, de la Torapa et de l'Evest, au-dessous de laquelle se trouvent des cataractes très-rapides.

Le cours de la Narowa est de 72 werstes, et est interrompu par une cataracte un peu au-dessous de Narwa.

La Newa, dont le cours n'est que de 60 werstes, reçoit les eaux de la Tosna, de l'Ijora.

La Kymen sort de la Finlande suédoise, et sert de limite aux deux états.

Les rivières qui portent à la mer Noire une partie des eaux de la Russie, sortent du grand Plateau, du Caucase et de la Tauride. En voici les noms.

1°. Le Dnieper, que les Grecs appeloient le Boristhène, a un cours de 1500 werstes. Il reçoit la Soja, la Soula, la Psal, la Worskla, l'Orel, la Samara, la Konskié-Vodi[1], l'Ingouletz, le Drouyetz.

[1] Ce nom signifie les Eaux des chevaux.

2°. Le Bog qui, à partir de la Sinioucha, sépare des possessions russes le territoire ottoman.

3°. Le Don, ou le Tanaïs, dont le cours est de 1000 werstes. Il reçoit les eaux de la Voronèje, de la Choper, de la Medvéditza, de l'Ilavla, de la Sal, de la Manitsch, de la Sosna, et du Donietz; après quoi il se jette dans la mer d'Azoff, au-dessous de Tscherkask, chef-lieu de la horde connue sous le nom de Kosaques du Don.

4°. Les rivières de la Tauride sont: le Salguir, le grand et le petit Karassou, l'Alma et la Kabarta.

5°. Le fleuve Kuban, qui descend du mont Schach dans le Caucase, se jette dans la mer, par deux bras qui forment l'île de Taman ou de Tanagorie. Il sert aujourd'hui de limite à l'empire russe.

Les eaux que la Russie fournit à la mer Caspienne, sortent du grand Plateau, du Caucase et des monts Ourals. Elles lui sont portées par divers fleuves ou rivières, dont voici les noms:

1°. Le Terek, qui prend sa source dans le Caucase, et se jette dans la mer par plusieurs embouchures, toutes à l'est de Kislar.

Ce fleuve est d'une étonnante rapidité.

2°. La Kouma, qui sort aussi du Caucase, et se mêle au Wolga.

3°. Le Wolga, dont le cours est de 4000 werstes, prend sa source dans le gouvernement de Twer. Il traverse toute la Russie européenne, et reçoit les eaux d'un très-grand nombre de rivières navigables. C'est, sans contredit, le fleuve qui sert le plus au commerce de l'empire. Les rivières qui s'y jettent, à droite, sont: la Soura, la Swiega, la Sarpa, la Schoscha et l'Oka, à laquelle se joignent la Moskowa, l'Ougra, la Klesma et l'Oupa. Celles qui tombent dans le Wolga, du côté de la rive gauche, sont: la Twertza, la Mologa, la Scheksna, la Kostroma, l'Ounja, la Wetlouga, la Kama, le Tscheremschan, la Sok et la Samara.

La Kama parcourt plus de 1000 werstes avant de se joindre au Wolga, dans lequel elle se jette au-dessous de Kasan. Cette rivière sert de communication entre le midi de l'empire et les provinces septentrionales voisines des monts Ourals. Elle reçoit les eaux de la Waitka, de la Tschoussowaya, de l'Ik et de la Bielaya, qui reçoit elle-même celles de l'Oufa.

4°. L'Oural, qui avant la rébellion de Pugatscheff, se nommoit l'Iaïk, sort des monts Ouraliques, dans le gouvernement d'Oufa, reçoit la Sakmara, l'Or et l'Ilek, et parcourt 3000 werstes avant d'arriver à son embouchure.

L'Océan septentrional reçoit les eaux qui découlent, en partie, des monts d'Olonetz et des monts Ouraliques, et celles qui viennent de la Sibérie. Les rivières qui se jettent dans cette mer, sont:

1°. La rivière Onéga, qui prend sa source dans le gouvernement d'Olonetz, et se jette dans la mer Blanche.

2°. La Dwina septentrionale, formée dans le gouvernement de Wologda, par la réunion de la Souckona et du Youk. Grossie ensuite par les eaux de la Wouitschegda et de la Pinéga, elle se jette dans la mer Blanche.

3°. La grande Petschora sort de la partie occidentale des monts Ourals, reçoit les eaux de l'Outsch, et tombe dans la mer qui borde le gouvernement d'Arkhangel.

4°. L'Oby, dont le cours est de 3000 werstes. Au-dessous de sa réunion avec l'Irtisch et la Sosva, il se divise en plusieurs bras, dont les plus écartés sont à trente werstes.

l'un de l'autre. Ce grand fleuve reçoit, à droite, les eaux du Tom, du Tschoulim, de la Ket et du Wack. Du côté opposé, son cours est grossi par l'Irtisch, qui prend sa source dans le pays des Zongores ou Kalmouks, et qui réunit les eaux de l'Om, de la Tara, de l'Ischim, du Vagaï, de la Konda et du Tobol. Ce dernier a, lui-même, été joint par l'Icet, la Toura et la Javda.

5°. Le Taz, qui naît dans le gouvernement de Tobolsk, et se jette dans le golfe du même nom.

6°. Le Yenisséï, qui a sa source dans l'Altaï, parcourt 2500 werstes. Son embouchure, qui a au moins dix werstes de large, n'est débarassée des glaces qu'au milieu de juin, et se trouve de nouveau fermée à la fin d'août. Le Yenisséi reçoit, à gauche, les eaux de l'Abaklan, de l'Ichogoui et du Touroukhan. A droite, il a celles de la Tongouska supérieure, qui, sortie du Baïkal sous le nom d'Angara, est grossie par l'Oka et la Tschouna[1]; de la seconde Tongouska[2], et de la Tongouska inférieure, qui a un cours

[1] On l'appelle aussi l'Ouda.

[2] Podkamennaya Tongouska.

de 1500 werstes, et prend sa source à quinze werstes de la Léna.

7°. La Chatanga, qui après avoir reçu les eaux de l'Anabara et de l'Olenek, se jette dans le golfe de Chatanga, golfe très-peu connu.

8°. La Léna, dont la source est dans les montagnes qui s'élèvent autour du lac Baïkal. Cette rivière a un cours de 5000 werstes, et près de son embouchure elle se divise en cinq grands bras. — A gauche, elle reçoit les eaux du Wiloui, qui, par le moyen de la Tschona, s'approche beaucoup de la Tongouska inférieure. — A droite elle a celles de la Kirenga, de la Witim, de l'Olekma, de l'Aldan. Ce dernier est lui-même joint par l'Amga, l'Outschoura et la Maya, dans laquelle se jette la Youdoma.

9°. L'Yana qui a un cours de 800 werstes et qui prend sa source à peu de distance de la Lena.

10°. L'Indiguirka qui a un cours de 1200 werstes.

11°. La Kolima, qui en parcourt 1500 avant d'atteindre son embouchure.

Les fleuves et les rivières dont la source est dans les montagnes de la partie orien-

tale de la Sibérie, vont se jeter dans l'Océan oriental. On en compte plusieurs :

1°. Le fleuve Amour est formé dans la partie mériodionale [1] du gouvernement d'Irkoutsk, par la réunion de la Schilka et de l'Argoun. La Schilka est elle-même formée par l'Ingoda et l'Onon, dans le voisinage desquelles le fameux Genghis-Khan jeta les fondemens du puissant empire des Mongouls. — L'Argoun sort du *Dalaï-Nor*, ou grand lac qui sépare la Russie de la Mongoulie chinoise.

2°. L'Okhota, qui passe à Okhotsk.

3°. La Pinjina, qui tombe dans le golfe de Penjinsk.

4°. L'Anadyr, dont le cours est de 480 werstes, entre le pays des Tschouktchis et celui des Korèques.

5°. La Kamtschatka, qui se jette dans la mer qui porte son nom.

CANAUX.

Les grands fleuves de la Russie et la multitude de rivières qui sont navigables, ou pendant toute l'année ou durant la fonte des neiges, facilite beaucoup les communica-

[1] Ce pays se nomme la Daourie.

tions. Divers canaux en ont ouvert de nouvelles. Il en est un sur-tout, appelé le canal de Wischneï-Wolodzok [1], qui, commencé sous le règne de Pierre Ier par un kosaque nommé Zerdakoff, et achevé sous le règne de l'impératrice Anne, par le célèbre maréchal Munich, joint la rivière de Twertza à la Msta, et sert à faire communiquer la mer Caspienne à la Baltique : mais cette communication n'est pas exempte d'inconvénient. Les rochers qui forment les cataractes de la Msta sont jugés indestructibles, et rendent ce passage très-périlleux en descendant le canal.

Catherine II, jalouse de s'immortaliser par de grandes entreprises, résolut de faire exécuter trois projets, qui auroient été extrêmement utiles au commerce de la Russie. Le premier avoit pour objet la réunion de la mer Caspienne avec la mer Blanche, par un canal long de vingt werstes, qui auroit uni la rivière méridionale de Kiltma, sur les frontières de la Permie et d'Usting, à la rivière septentrionale du même nom. Le plan de cette communication fut tracé par M. Zuchtelen, alors lieutenant-colonel du corps du génie.

[1] Ce canal a trois werstes de longueur.

Pour s'en faire une idée claire, il faut suivre sur la carte de Russie, le Wolga depuis Astrakhan, jusqu'aux environs de Kasan, où la rivière de Kama se jette dans ce fleuve. On le remonte ensuite jusqu'à Tzerdin, dans la Permie. A 35 werstes de Tzerdin, il prend la rivière de Permskaïa, que M. Zuchtelen, appelle la Kiltma méridionale, et que l'on peut rendre navigable à dix werstes de sa source. — De cette même source est formée la Kiltma septentrionale, qui sur plusieurs cartes porte le nom de Siransca, et qu'on peut également rendre navigable à dix werstes de sa source. — En réunissant ces deux points par un canal de 20 werstes, qui n'auroit eu besoin que de deux écluses, on auroit descendu de la Kiltma septentrionale, dans la rivière de Wyczegda, qui tombe dans la Dwina. Celle-ci se jette dans la mer Blanche à Arkhangel. Ce canal auroit ouvert, en même temps, au port d'Arkhangel une communication avec la Sibérie, puisque les rivières Goustowaya et Belaya se jettent dans la Kama.

M. Zuchtelen, élève du général hollandais Dumoulin [1], leva lui-même sur les lieux, en 1787, les plans de cet important ouvrage. A son retour, il les présenta à l'impératrice, qui lui donna l'ordre de Wolodimir, et le chargea en même-temps de l'exécution des travaux. Selon M. Zuchtelen, ces travaux pouvoient coûter de 4 à 500 mille roubles. Le canal devoit être commencé l'année suivante, c'est-à-dire en 1788, et il devoit être fini dans six ans. M. Zuchtelen eut ordre de conduire cette année, sur les lieux, cinq cents ouvriers pour les employer à achever les premiers préparatifs, mais la guerre fit bientôt suspendre ces travaux.

Le second canal, de soixante werstes de long, devoit faire communiquer la Baltique à la mer Caspienne, par la réunion des rivières de Wytegra et de Koscha, qui communiquent au lac Onéga et au lac Blanc [1]. Le plan de ce canal fut levé sur les lieux par M. de Witt, hollandais, major au corps impérial du génie. — En remontant la Newa depuis Cronstadt on entre, près de Schlusselbourg, dans le canal de Ladoga. Lorsqu'on a passé ce canal et le lac de ce nom, on se rend, par la rivière de Swir, dans le lac Onéga, qui communique à la rivière de Wy-

[1] Fils d'un ministre protestant français, réfugié en Hollande.

[1] Bieloyé-Ozero.

tegra. C'est cette rivière qu'on projetoit d'unir à celle de Koscha par un canal. La dernière rivière conduit ensuite dans le lac Blanc ou le Bieloyé-Ozero, d'où l'on peut se rendre par la rivière de Szekma dans le Wolga qui conduit à la mer Caspienne.

Ce canal n'auroit point offert les dangers du canal de Wischneï-Wolodzok : mais il falloit pour l'établir plus de 40 écluses ; aussi, quoique Catherine II eût beaucoup à cœur l'exécution de cette entreprise, elle la trouva trop dispendieuse pour la commencer tout de suite.

Le troisième projet devoit joindre la Baltique à la mer Noire, par la construction d'un double canal dans la Russie blanche, lequel auroit ouvert une communication entre Kherson, Pétersbourg et Riga. Les plans de ce canal furent levés sous la direction de M. Frosson de Trèves, lieutenant-colonel du corps du génie. Si ce double canal étoit exécuté, on pourroit le regarder comme une des plus mémorables et des plus utiles entreprises. Il auroit environ 200 werstes de longueur, et coûteroit au-delà de 8 millions de roubles. On passeroit du lac Ilmen, situé dans le gouvernement de Novogorod, dans

la rivière de Lowat, qu'il faudroit rendre navigable jusqu'à Weliki-Luki. Delà on creuseroit un canal de la longueur de 108 werstes jusqu'à la Dwina occidentale. Sur cette rivière on descendroit jusqu'à Witepski. Là on creuseroit un second canal de la longueur de 80 werstes, pour ouvrir une communication avec la rivière d'Orseïca, qui conduit dans le Dnieper, lequel se jette dans la mer Noire. Par cette double jonction de rivières, les bâtimens venant de la mer Noire à Kherson, pourroient conduire les marchandises jusqu'à Pétersbourg et à Riga, puisque la Dwina occidentale conduit dans ce dernier port ; et l'on se rendroit sur le lac Ilmen, qui conduit dans la rivière de Wolkoff. Delà on passeroit dans le lac Ladoga, et ensuite dans le canal de Schlusselbourg.

CHAPITRE II.

Division politique de la Russie.

En 1785[1], la Russie étoit divisée en quarante-trois gouvernemens[2], et il y avoit environ cinq cent quarante villes, dont cent quatre-vingt-treize ont été bâties sous le règne de Catherine II.

Voici la liste des gouvernemens.

Dans la Russie européenne.

1°. Le gouvernement de Saint-Pétersbourg, autrefois l'Ingrie, province de Suède, est divisé en sept cercles, et comprend les villes de Pétersbourg[3], de Schlusselbourg, de Sophie, de Yambourg, d'Oranienbaum, de Narwa et de Cronstadt.

Ce gouvernement a une population de

[1] A cette époque Catherine II fit faire une nouvelle division de l'empire en vice-royautés, que Paul Ier a abolies peu après son avènement au trône.

[2] En russe *Namestnikschetwa*.

[3] Pétersbourg est par les 59 degrés 56 minutes 23 secondes de latitude nord.

trois cent soixante-sept mille deux cents personnes.

La ville de Pétersbourg, où l'on compte environ six mille maisons, contient deux cent mille habitans. — Cronstadt en a environ trente mille.

2°. Le gouvernement d'Arkhangel est divisé en sept cercles. Ses principales villes sont Arkhangel[1], Kolmogor, Schenkoursk, Pinega, Kola, et Novaya-Zemlia[2]. Ce gouvernement contient cent soixante-dix mille trois cents habitans.

3°. Le gouvernement d'Olonetz, divisé en huit districts, a diverses villes, dont les plus considérables sont: Petrozawodsk, Olonetz, Wytegra, Powienetz, Kargapol. On y compte deux cent six mille cent habitans.

4°. Le gouvernement de Wibourg, qui faisoit jadis partie de la Karélie suédoise, est

[1] Arkhangel est situé par les 64° 34' de latitude nord.

[2] Novaya-Zemlia est sur une île ou plutôt un rocher stérile de l'Océan septentrional, séparé du continent par le détroit de Wigat. Les Russes ne fréquentent cette île que pour y tuer des veaux marins, des renards de montagne et des ours blancs, ce qui leur donne beaucoup de profit.

divisé en six cercles. On y trouve les villes de Wibourg, de Kexholm et de Fridericks-ham. On y compte environ cent quatre-vingt-six mille cinq cents habitans.

5°. Le gouvernement de Riga, appelé autrefois le duché de Livonie, a été aussi conquis sur la Suède. On y compte sept villes, dont les principales sont Riga, Pernau, Dorpt, Arensbourg. Riga contient vingt-sept mille neuf cent trente-huit habitans, et la province en a cinq cent vingt-cinq mille trois cents.

6°. Le gouvernement de Reval, autrefois l'Esthonie, est divisé en cinq cercles et contient deux cent mille habitans. — Reval, qui est la capitale et à proprement parler la seule ville de ce gouvernement, a quinze cents maisons et une population de dix mille ames. Il n'y a de plus que quatre malheureux villages.

7°. Le gouvernement de Moskow, divisé en quatorze cercles, est un des plus considérables de l'empire Russe. Les principales villes sont Moskow, Kolomna, Klin, Rousa.

Moskow[1] a douze mille cinq cent cinquante maisons avec cent cinquante-trois mille habitans, suivant Busching, et deux cent soixante-dix-sept mille, suivant Coxe. — Kolomna contient soixante-trois mille habitans, et le gouvernement en a, suivant Pletscheïeff, huit cent quatre-vingt-trois mille quatre cents.

[1] Moskow est située par les 55 degrés 45 minutes 20 secondes de latitude nord.

8°. Le gouvernement de Wolodimir est divisé en quatorze cercles, et comprend les villes de Wolodimir, de Sousdal et de Melenky. Wolodimir, qui est la capitale, n'a que deux cent vingt-cinq maisons et environ mille habitans.

9°. Le gouvernement de Riazan, autrefois Pereslawl Riazanskoï, est divisé en douze cercles. Riazan en est la capitale. On y compte encore les villes de Saraïsk et de Michaïloff. Le nombre de ses habitans s'élève à huit cent soixante-neuf mille quatre cents.

10°. Le gouvernement de Toula, divisé en douze cercles, contient trois cent cinquante quatre mille trois cents habitans, suivant quelques personnes, et suivant d'autres, huit cent soixante-seize mille deux cents.

Les quatre principales villes de ce gouvernement sont Toula, Alexin, Kaschira et

Tschern. La ville de Toula a une population d'environ trente mille ames.

12°. Le gouvernement de Kalouga est divisé en douze cercles. Les trois principales villes sont de peu de conséquence : Kalouga, Taroussa et Kozelsk.

13°. Le gouvernement de Kostroma, divisé en quinze cercles, contient huit cent quinze mille quatre cents habitans. On compte dans ce gouvernement quatre villes : Kostroma, Galitsch, Louch et Wictlouga. Il contient huit cent quinze mille quatre cents habitans.

14°. Le gouvernement de Novogorod est divisé en quinze cercles, et comprend trois villes : Novogorod, Staraia russa et Olonetz. La ville de Novogorod a six mille habitans, et le gouvernement cinq cent soixante-dix-sept mille cinq cents.

15°. Le gouvernement de Twer est divisé en treize cercles. Il y a aussi trois villes : Twer, Stariza et Kaschin. La ville de Twer a une population de dix mille ames. Le gouvernement contient neuf cent trois mille six cents habitans.

16°. Le gouvernement de Wologda, divisé en dix-neuf cercles, contient cinq cent cinquante-six mille deux cents habitans. Les

principales villes de ce gouvernement sont Wologda, Totma, Oustioug-Weliki, et Onega. Wologda contient seize cents vingt-sept maisons et huit mille habitans, Oustioug-Weliki, douze cent soixante-deux maisons et dix-neuf cent cinquante-six habitans. Le gouvernement a une population de cinq cent cinquante-six mille deux cents habitans.

17°. Le gouvernement de Nishneï-Novogorod, divisé en quinze cercles, a diverses villes, qui sont : Nishneï-Novogorod, Arzamas, Gorbatoff, Makarieff, Ardatoff, Lukoyanoff, Perewoz, Kniaghinin, Balakna et Semeonof. Le nombre de ses habitans est de huit cent seize mille deux cents.

18°. Le gouvernement de Woronesh est divisé en quinze cercles ; les principales villes sont Woronesh, Semliansk et Bobroff. On y compte huit cent neuf mille six cents habitans.

19°. Le gouvernement de Tamboff, divisé en quatorze cercles, ne contient que deux villes remarquables, Tamboff et Schatsk. Il a huit cent quatre-vingt-sept mille habitans.

20°. Le gouvernement de Koursk, divisé en quinze cercles, a pour principales villes,

Koursk , Soudja , Bielgorod , Poutivlé , Dmitreff. Il contient neuf cent vingt mille habitans.

21°. Le gouvernement d'Orel [1], divisé en treize cercles , a pour principales villes , Orel et Karatscheff, Sieffsk , Bolkhoff. On y compte neuf cent soixante - huit mille trois cents habitans.

22°. Le gouvernement de Kharkoff, divisé en quinze cercles, compte trois principales villes : Kharkoff, Tschougouyeff et Izium. Il a sept cents quatre - vingt - deux mille sept cents habitans.

23°. Le gouvernement de Kiœff, divisé en onze cercles , a quatre villes principales : Kiœff [2], Pereïaslavl, Kozeletz et Loubni.

Ce gouvernement comprend l'Ukraine, faisant partie de la petite Russie [3]. Il a une superficie de huit mille lieues carrées , et sa population étoit autrefois évaluée à deux millions d'ames, c'est - à - dire, à deux cent

[1] Orel se trouve par les 52 degrés 56 minutes 40 secondes de latitude nord.

[2] Kiœff est située par les 50 degrés 30 minutes de latitude nord .

[3] En l'an 1320 , ce pays fut cédé à la Pologne , et, en 1654, rendu à la Russie.

cinquante par lieue carrée. Cette population est, dit-on, diminuée, et cependant les derniers recensemens portent le nombre des habitans mâles à neuf cent cinquante-cinq mille deux cent vingt-huit.

Le gouverneur de l'Ukraine prend le titre d'hetman des Kosaques.

24°. Le gouvernement de Tschernigoff, divisé en onze cercles , compte trois villes : Tschernigoff, Gorodnia et Neschin. Il fait aussi partie de la petite Russie.

25°. Le gouvernement de Novogorod-Sewerskoï se trouve également dans la petite Russie. Il est divisé en onze cercles et compte trois grandes villes : Novogorod - Sewerskoï, Staradoulb et Gloukoff.

26°. Le gouvernement de Smolensko, dans la Russie - Blanche, est divisé en treize cercles, et compte trois villes principales : Smolensko , Roslawl et Krasnoï. Il contient huit cent quatre-vingt-douze mille trois cents habitans.

27°. Le gouvernement de Pleskoff, divisé en dix cercles, comprend quatre grandes villes : Pleskoff, Oportshka , Porchoff et Kholm.

Ce gouvernement faisoit autrefois partie

de celui de Novogorod, dont il fut séparé en 1772. On l'agrandit en même temps par l'adjonction d'une partie de la Lithuanie, que la Russie venoit d'acquérir. On y compte cinq cent soixante dix-huit mille cent habitans.

28°. Le gouvernement de Polotsk est divisé en onze cercles. Cette province rentra par le premier partage de la Pologne, en 1772, sous le pouvoir des Russes, à qui elle avoit jadis été enlevée. On y compte trois villes principales, Polotsk, Virepsk, Ljuzin, et six cent vingt mille six cents habitans.

29°. Le gouvernement de Mohiloff, divisé en douze cercles, étoit, comme celui de Polotsk, un démembrement de la Russie, et lui a été rendu en 1772. Ces deux provinces formoient, sous la domination polonaise, ce qu'on appeloit la Lithuanie russe.

Le gouvernement de Mohiloff comprend quatre grandes villes : Mohiloff, Tschaussy, Orscha et Mstislass. Le nombre de ses habitans est de six cent soixante-deux mille cinq cents.

Le partage de la Pologne, en 1772, valut à la Russie, à ce que prétend Crome, un pays de dix-neuf cent soixante-quinze milles d'Allemagne, carrés, et une popula-

tion d'un million huit cents mille habitans, c'est-à-dire, neuf cent onze habitans par mille carré. Schleutzer va encore plus loin; il porte cette population à deux millions d'hommes.

30°. Le gouvernement d'Ekatarinoslaff fut formé en 1783, d'une partie de la nouvelle Russie[1] et du gouvernement d'Azoff, et il comprend aujourd'hui jusqu'à vingt cercles.

On compte dans la partie de la nouvelle Russie six villes principales : Krementschouck, Poltawa, Ste-Elisabeth, Kroukoff, Kherson et Killburn, qui se trouve par le quarante-sixième degré trente quatre minutes de latitude.

Dans la partie qui a été démembrée du gouvernement d'Azoff, il y a trois grandes villes : Ekatarinoslaff, Natalinsk et Tscherkask.

Et enfin dans le pays des Kosaques du Don est la ville de Taganrok, que nous nommons aussi Azoff.

31°. Le gouvernement de la Tauride, ou l'ancienne Khersonèse-Taurique, a été, en 1784, divisé en sept cercles.

[1] La Krimée ou la Tauride.

Ce gouvernement s'étend sur environ dix-neuf cents milles d'Allemagne carrés, savoir :

Dans la Krimée	350
Dans la partie occidentale du pays des Nogaïs	934
Dans la partie orientale du même pays	396
Dans le Budjak	220
Total	1900 milles.

On y compte treize cent quatre-vingt-dix-neuf villages et dix villes principales, qui sont : Sympheropol[1] Kaffa[2] ou Theodosia, où se tient le gouverneur ; Baktschiserai[3], Kertsch, Jenkol, Pérékop, Jenitschi, Balta[4] Karassoubazar et Kanschan.

Le Budjak contient environ deux cent quarante mille habitans ; et la Tauride, qui en contenoit quatre cent mille, n'en a plus guère que deux cent mille. Un journal polonais, du mois de mars 1785, n'en portoit même

[1] Autrefois Achmetsched.

[2] Il y a à Kaffa quatre mille habitans.

[3] A Baktschiserai, trois mille.

[4] A Balta, mille neuf cents.

le nombre qu'à soixante mille ; mais cette évaluation étoit sans doute dictée par l'esprit de parti.

Observons que Crome ne donne à la Tauride que quinze cent vingt-trois milles d'Allemagne[1] carrés de superficie.

32°. Le gouvernement de Vjatka faisoit autrefois partie de celui de Kasan, et est divisé en dix cercles. On y compte quatre principales villes : Vjatka, Orloff, Urshüm et Yaransk. Il y a huit cent dix-sept mille cent habitans.

Outre les gouvernemens dont on vient de faire mention, il y a dans la Russie européenne un grand territoire occupé par les Kosaques du Don, qui n'obéissent qu'à leur ataman ou chef, et à un conseil dont les membres sont inamovibles. Les atamans subalternes, c'est-à-dire, ceux qui commandent dans les différens stanitzi ou districts, dépendent de ce conseil. Mais le gouvernement suprême de toute la horde est soumis au général en chef des troupes irrégulières de la Russie. Les troupes des Kosaques du Don se divisent en 112 stanitzi. — Tscher-

[1] J'ai déjà remarqué que le mille d'Allemagne fait à peu près deux lieues de 25 au degré.

kask[1], capitale de ces Kosaques, et 51 autres stanitzi sont situés sur les rives du Don; il y en 9 sur les bords du Donietz, 20 sur le Khoper, et le reste sur le Bouzoulouk. L'ataman général réside à Tscherskask, où sont déposées l'artillerie et la caisse militaire. Le nombre de ces Kosaques est d'environ deux cent mille.

Dans la Russie Asiatique.

33°. Le gouvernement du Caucase fut formé en 1784, après la conquête du Kuban. Les principales villes de la province du Caucase sont Ekatarinogrod, Kisliar, Motzok. Il y a quarante-huit mille trois cent cinquante habitans et quatre cents familles de Kalmouks.

34°. Le gouvernement de Kasan, divisé en treize cercles, comprend trois principales villes : Kasan[2], Spask et Jadrin. On y compte sept cent soixante-trois mille trois cents habitans.

35°. Le gouvernement de la Permie est di-

[1] Tscherkask est par les 57 degrés 30 minutes de longitude, et par les 47 degrés 13 minutes 30 secondes de latitude nord.

[2] Kasan, situé par les 55 degrés 47 minutes, a cinquante églises. On y compte de huit à dix mille habitans, dont environ deux mille cinq cents font le commerce.

visé en seize cercles : les sept premiers dépendoient autrefois de la partie occidentale des montagnes d'Oural, et les neuf autres de la province de Tobolsk. Il y a six principales villes, qui sont Perm[1], Koungour, Solikamsk, Ekatarinenbourg[2], Irbit, Dalmatoff. Le nombre des habitans est de sept cent quatre-vingt-dix-huit mille neuf cent cinquante.

36°. Le gouvernement de Pensa, divisé en sept cercles, étoit autrefois une province du royaume de Kasan. Les deux villes les plus considérables de ce gouvernement sont Pensa et Saransk. Il contient six cent quarante mille sept cents habitans.

37°. Le gouvernement de Sinbirsk étoit également une province du royaume de Kasan. Les trois principales villes sont Sinbirsk, Samara et Senghileyeff. On y compte sept cent trente-un mille habitans.

[1] Perm a douze cents maisons et neuf cents habitans.

[2] Ekatarinenbourg a quatre cent cinquante maisons et environ trois mille cinq cents habitans. C'est par cette province que passoient autrefois les marchandises qu'on tiroit des Indes par la mer Caspienne, le Wolga et la Petschora, et qu'on transportoit ensuite dans la mer du Nord à travers la Norwège.

38°. Le gouvernement de Saratoff, qui faisoit jadis partie du royaume d'Astrakhan, est divisé en neuf cercles. Les trois principales villes sont Saratoff, Petroffsk et Tzaritzin. Catherine II y a fondé jusqu'à cent quatre chef-lieux de colonie. Le nombre des habitans est de six cent vingt - quatre mille.

39°. Le gouvernement d'Astrakhan comprend plusieurs villes, dont les plus grandes sont Astrakhan [1], Alexandroffsk, Georgiewsk et Krasneyarskaja. On ignore encore le nombre de cercles qui composent ce gouvernement.

40°. Le gouvernement d'Oufa est divisé en deux provinces, celle d'Oufa et celle d'Orenbourg. Il y a cinq villes principales, qui sont Orenbourg [2], Gurjeff, Oural, Oufa [3] et Tabinsk. On y compte trois cent cinquante-cinq mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit habitans.

41°. Le gouvernement de Kolywan, divisé

[1] Astrakhan se trouve par les 46 degrés 21 minutes douze secondes de latitude. On y compte deux mille trois cent quarante maisons, et environ soixante-dix mille habitans.

[2] Orenbourg est par les 51 degrés 46 minutes 5 secondes de latitude.

[3] Oufa a six cent cinquante maisons.

en cinq cercles, comprend trois principales villes : Koliwan, Semipalatniyé, Kounetzkoï [1]. Il y a cent-soixante-dix mille habitans.

42°. Le gouvernement de Tobolsk réunit la province dont il tire son nom et celle de Tomsk. Les trois villes les plus considérables de ce gouvernement sont Tobolsk, située par les 58e degré 12 minutes 30 secondes de latitude nord, et comptant environ deux mille maisons; Tourinsk comptant quatre cent cinquante maisons et deux mille six cent quarante habitans, et Yeniseïsk, située par les 58e degré 35 minutes et comptant sept cents maisons. Le nombre des habitans de ce gouvernement est de cinq cent quatorze mille sept cents.

43°. Enfin, le gouvernement d'Irkoutsk est divisé en dix-sept cercles et comprend quatre provinces, celle d'Irkoutsk, celle de Nertschinsk, celle de Jakouzk, et celle d'Okhotsk où se trouve le Kamtschatka.

On comprend dans ce gouvernement plusieurs villes, dont les plus considèrables sont Irkoutsk [2], Kirenskoï, Nertschinsk [3], Ud-

[1] Kounetzkoï contient cinq cents maisons.

[2] Irkoutsk contient onze cent treize maisons.

[3] Nertschinsk, cent cinquante maisons.

jousk [1], Yakoutsk [2], Okhotzk, Avatscha ou St.-Pierre et St.-Paul [3] et Nischneikamtschatskoï. — Ce gouvernement compte trois cent soixante-quinze mille cent cinquante habitans.

Archipel du Nord.

Indépendamment des quarante-trois gouvernemens dont on vient de faire mention, la Russie possède plusieurs îles depuis le Kamtschatka jusques vers les côtes du Japon.

Les îles Kouriles, situées dans l'océan oriental, s'étendent à treize cents werstes de la pointe méridionale du Kamtschatka, dans une direction sud-ouest. Après la conquête du Kamtschatka, les Russes en firent la découverte, et les soumirent peu à peu. On en compte jusqu'à vingt-une, qui sont en partie habitées par un peuple semblable, à quelques égards, aux Kamtschadales, mais différent d'eux et de tous les autres Sibériens, en ce

[1] Udjousk a cent seize maisons.

[2] Yakoutsk a six cents maisons. Yakoutsk est située par les 62 degré une minute trente secondes de latitude. C'est dans les environs de Yakoutsk que fut exilé le célèbre Menzikoff.

[3] C'est à Saint-Pierre et Saint-Paul que relâcha le capitaine Cook.

qu'il a la barbe noire et touffue, un caractère plus doux et des mœurs plus polies.

Les habitans des Kouriles font depuis longtemps le commerce avec le Japon. Ils se nourrissent de poisson, ainsi que de la chair et de la graisse des animaux marins, dont les peaux leur servent de vêtement.

Tous les deux ou trois ans, les Russes envoient des vaisseaux dans ces îles pour recevoir un tribut qui consiste en peaux de castor, de renard et d'autres animaux. Plusieurs de ces îles sont couvertes de cendres volcaniques, stériles, inhabitables et totalement dépourvues d'eau et de bois. Mais celles qui sont habitées ont des animaux de beaucoup d'espèces, et des rivières qui abondent en poisson et en gibier marin.

Les îles Aléoutes sont semées dans l'océan oriental à l'est du Kamtschatka. Les plus rapprochées de la Russie s'appellent les îles Bering, les îles du Commodore ou les îles de Cuivre. Elles ne sont qu'à deux cents werstes de l'embouchure de la rivière du Kamtschatka.

Celles qu'on trouve au-delà des premières sont désignées sous le nom d'Aléoutes du centre, ou d'îles d'Andréas, et s'étendent jus-

qu'au 210e degré de longitude, à partir du méridien de l'ile de Fer.

Celles qui sont encore plus loin s'appellent les îles du Renard. Elles sont plus grandes, mieux peuplées et d'un plus grand avantage pour la Russie que toutes les autres.

Toutes les Aléoutes gissent entre le 51e et le 37e degrés de latitude nord. Toutes sont dépourvues de bois, remplies de montagnes et ont des côtes très-escarpées. On voit dans quelques-unes des volcans, des sources chaudes, des lacs et des rivières rapides. Par leurs traits, leur langage, leurs mœurs, leurs coutumes, les habitans de ces îles ressemblent beaucoup aux Esquimaux de l'Amérique et aux Groenlandois ; et il y a apparence qu'ils sont de la même race. Le nombre de ces habitans n'est pas bien connu, mais leurs îles paroissent en général bien peuplées. Presque tous payent tribut à la Russie ; et plusieurs d'entr'eux entendent la langue russe, parce qu'ils l'apprennent des chasseurs de cette nation, qui résident ordinairement quatre ans de suite dans leurs îles.

CHAPITRE III.

POPULATION.

D'APRÈS les renseignemens et les conjectures les plus probables, la population de la Russie s'élève à trente-deux millions d'ames. Les derniers recensemens n'ont été portés qu'à vingt-six millions ; mais il faut observer que la noblesse, le clergé, les troupes de terre et de mer, les personnes au service de la cour, tous ceux qui remplissent quelqu'emploi civil ; les étudians des universités, des séminaires et des autres écoles ; ceux qui sont attachés aux académies, aux hôpitaux ; les colons, les étrangers de toutes les nations, et les diverses tribus de chasseurs et de nomades, ne sont point compris dans ce dénombrement.

L'on estime que leur nombre, avec celui des habitans des pays envahis depuis quelques années, s'élève au moins à six millions; conséquemment la Russie doit avoir trente-deux millions d'habitans.

Suivant les dénombremens faits à différentes époques, les progrès de la popu-

lation ont été très-rapides en Russie.

En 1722 il y avoit	14,000,000 d'habitans.
En 1742	16,000,000.
En 1762	20,000,000.
En 1782	28,000,000.
En 1796	32,000,000.

De sorte que sous le règne de Catherine II, le nombre des habitans de la Russie a augmenté de douze millions, soit par l'excédent des naissances sur les mortalités, soit par l'invasion de la Krimée, le partage de la Pologne et la réunion de la Courlande, soit enfin par les immigrations.

Le nombre de trente-deux millions d'habitans paroît, sans doute, bien peu considérable en raison de la vaste étendue de la Russie, puisqu'il ne donne que trente-trois habitans par lieue carrée [1]; mais on se tromperoit beaucoup si ce n'étoit que d'après cette proportion qu'on jugeât des forces de l'empire. La majeure partie des gouvernemens septentrionaux, tels que ceux de Wibourg, d'Olonetz, d'Arkhangel, de Wologda et de la Permie, ainsi que les gouvernemens méridionaux de Saratoff, du Caucase, d'Ekatarinoslaff, de la Tauride, et le

[1] En comptant 949,375 lieues carrées.

pays des Kosaques du Don, ont une population si rare, qu'on ne doit peut-être les considérer que comme des établissemens coloniaux. La Sibérie peut être rangée dans la même classe; et les forces de la Russie ne seroient pas essentiellement diminuées quand ces provinces lui manqueroient [1]. Alors on trouvera dans les provinces du centre une population passable. Il en est même quelques-unes, telles que celles de Yaroslaff, de Moskow, de Toula, de Kalouga, d'Orel, de Tamboff, qui ne sont pas moins peuplées que les bonnes provinces d'Allemagne.

Mais pour faire sentir la différence qui se trouve entre les provinces de la Russie, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails. On peut assurer que l'étendue du vaste pays qui est au nord et au nord-est du fleuve Yenisséï, n'est presque point connue. On n'y voit quelques habitans que le long des rivières, parce que la pêche ou la navigation peuvent leur fournir le moyen de s'y nourrir. Ceux qui sont disposés à faire le commerce, y trouvent à trafiquer de diverses choses; et ce trafic est cause qu'il s'y forme

[1] Les provinces russes d'Asie ne contiennent que 27 habitans par lieue carrée.

de petites villes ; mais dans le vaste espace qui sépare ces villes , on ne rencontre pas un seul village et souvent pas une seule cabane.

La Russie peut croire qu'en multipliant le nombre de ses villes , elle acquiert une considération imposante aux yeux des autres nations : mais il est bon d'observer que dans presque tous les autres pays civilisés, il n'y a pas de village aussi misérable que la plupart des petites villes russes. Il seroit certainement bien plus utile à cet empire, même avec le peu de population qu'il a proportionnément à son territoire, de posséder plus de cultivateurs que de marchands , qui regardent follement comme au - dessous d'eux , de s'occuper des travaux de l'agriculture.

Le gouvernement d'Irkoutsk , qui est considéré comme le plus étendu de la Russie, contient près de deux cent quarante mille lieues carrées. Il s'étend de la mer Glaciale jusqu'à l'Océan oriental et aux frontières de la Chine ; et selon Plescheyeff, le nombre de ses habitans ne s'élève qu'à trois cent soixante-quinze mille cent cinquante. L'on peut donc se faire une idée de la manière dont ce

nombre de personnes peuple un pays neuf fois plus grand que ne le sont tous ensemble les états qui composent l'empire d'Allemagne. Aussi les villes et les villages y sont à quatre ou cinq cents lieues de distance les uns des autres ; et il y a beaucoup de districts où il est presqu'impossible de pénétrer. — Les gouvernemens de Tobolsk , de Kolywan , et quelques autres , sont à peu près comme celui d'Irkoutsk.

Si ensuite l'on considère les provinces qui sont à l'autre extrémité de l'empire, on trouve qu'elles sont en tout l'opposé des premières. Le gouvernement de Riga est un des plus petits. On ne lui donne pas plus de deux cent cinquante lieues de circonférence , et il y a cinq cent trente mille cent trente six habitans. La situation en est très - avantageuse pour l'exportation des productions de son territoire, et pour celles des pays limitrophes : aussi le port de Riga reçoit tous les ans huit cents vaisseaux qui en repartent avec de riches cargaisons.

Il est certain que quand le gouvernement russe pèse les avantages dont est pour lui un si petit pays , en comparaison des vastes contrées dont j'ai parlé plus haut, il doit se

féliciter d'avoir nouvellement acquis la Courlande, et vivement désirer d'y joindre Dantzick, Memel et Kœnigsberg !

La population de la Russie est composée de plusieurs nations. Je vais donner un abrégé de l'état qu'en ont fourni les recherches de l'académie des sciences de Pétersbourg [1].

D'après cet état, les Russes sont divisés en quinze races ou nations principales.

I. La nation Slave ou Esclavonne.

1°. Les *Russes*, répandus dans toute l'étendue de l'empire.

2°. Les *Polonais*, qui habitent les gouvernemens de Polosk et de Mohiloff.

II. La nation Allemande.

1°. Les *Allemands*, en Livonie et dans l'Esthonie.

2°. Les *Suédois*, dans la Finlande russe.

III. La nation Lettonienne.

1°. Les *Lettoniens*, en Livonie.

[1] Histoire de l'Académie de Saint-Pétersbourg, année 1778.

2°. Les *Lithuaniens*, dans les gouvernemens de Polosk et de Mohiloff.

IV. La nation Finnoise ou Finlandaise.

1°. Les *Finlandais*, dans les gouvernemens de Wibourg et de Saint-Pétersbourg.

2°. Les *Esthoniens*, dans le gouvernement de Reval et dans une partie de celui de la Livonie.

3°. Les *Lives*, dans le cercle de Riga, près de Salis.

4°. Les *Lapons* [1], dans le cercle de Kola.

5°. Les *Permiens*, dans la province de Permie, et dans les régions septentrionales qu'arrose le fleuve Oby.

6°. Les *Zirianes*, dans le cercle d'Iaransk.

7°. Les *Wotiaks*, dans les gouvernemens de Kasan, d'Oufa et d'Orenbourg.

8°. Les *Tscheremisses*, dans les gouvernemens de Kasan, de Nijegorod et d'Oufa.

9°. Les *Terptiaïreïs*, dans la Baskhirie. Ils sont mêlés de Tschouwesches, de Tscheremisses et de Wotiaks.

10°. Les *Mordouans*, dans les gouverne-

[1] Les Lapons et les neuf nations qui suivent, sont, à en juger par leur langage, d'origine finnoise ou finlandaise.

mens de Nijegorod, de Kasan et d'Oufa.

11°. Les *Tschouwasches*, dans la Baskhirie et dans les gouvernemens voisins.

12°. Les *Wagouls*, aux deux côtés des Monts Ouralks.

13° Les *Ostiaks*, sur les bords de l'Oby, jusqu'à Narim et Sourgoutsch, dans le cercle de Bérézoff.

V. La nation Tartare.

1°. Les *Tartares* de Kasan, dans le cercle du même nom. De ceux-ci descendent les Tartares du cercle de Woronèje, de la ville de Kazimoff et de son territoire; les Tartares du gouvernement d'Oufa, près de la Sakmara; les Tartares de Kargal; les *Itschiens*, près de la rivière d'Itsch, dans la province d'Icetsk; les *Tschatzki*, à Tomsk et aux environs.

2°. Les *Tartares* de Tobolsk, aux deux rives du Tobol, depuis la frontière desKirghis, jusqu'à l'embouchure du Tobol.

3°. Les *Tartares* de Tomsk, sur les deux bords du Tom, depuis la montagne de Kouznetzk, jusqu'à l'embouchure du Tom.

4°. Les *Melesses*, dans le cercle de Tomsk.

5°. Les *Tuliburniens*, sur la rive droite du Tom, au-dessus de Kouznetzk.

6°. Les *Abintzi*, en remontant le Tom dans les montagnes, et sur les bords des rivières de Kondoma et de Mrasa.

7°. Les *Tartares* de l'Oby, sur les rives du fleuve Oby, et depuis l'embouchure du Tom jusqu'au-dessus de Narim.

8°. Les *Barabintzi*, entre l'Irtisch et l'Oby, dans le désert qui porte ce dernier nom.

9°. Les *Tourinsks*, aux bords de la Toura, depuis l'embouchure de cette rivière jusqu'aux frontières des Wogouls.

10°. Les *Aïals*, à l'embouchure de la Tara.

11°. Les *Katschintzi*, sur la rive occidentale de l'Yenisséï, entre les rivières d'Iousset et d'Abakan.

12°. Les *Tschoulims*, sur les bords de la Tschoulima. Les Tschoulims sont partagés en trois branches.

13°. Les *Oudinsky*, entre les montagnes, près du fort Grenskoï.

14°. Les *Kaschiens*, sur les mêmes montagnes.

15°. Les *Iarensks* et leurs différentes hordes, sur l'Abakan, le Kisir, le Tess et l'Iourba.

16°. Les *Biriousses*, et leurs trois branches, autour du Taschtip.

17°. Les *Tobintzi*, sur le Taschtip, le Taïa et l'Abakan.

18°. Les *Baltires*, sur l'Abakan.

19°. Les *Sagaïs*, le long de l'Aschkisch, de Basa, de Sour, et dans le désert sur l'Abakan.

Les autres peuples, d'origine tartare, sont :

1°. Les *Mankats* ou *Nogaïs*, sur les bords de l'Atkouba, depuis Tschighit jusqu'à la mer Caspienne.

2°. Les *Metschéraïks*, dans le gouvernement d'Oufa.

3°. Les *Baskhirs*, dans les gouvernemens d'Oufa et de Perm.

4°. Les *Kirghis*, de la horde moyenne et de la petite, dans le désert des Kirghis.

5°. Les *Iakoutzki*, sur la Léna, et au bord oriental de ce fleuve.

6°. Les *Teléoutes*, sur le Tom, depuis les hautes montagnes jusqu'à Kouznetzk.

7°. Les *Telesses*, aux bords du lac d'Oltan.

8°. Les habitans du Caucase, une partie desquels est d'origine tartare. Les autres ne portent que le nom de Tartares ou Tatars, et se divisent de la manière suivante :

1°. Les *Troukmènes*, à l'embouchure du fleuve Kouma.

2°. Les *Ossetes*, vers le milieu du Caucase,

3°. Les *Tschigengs*, dans la partie orientale de la grande Kabarda.

4°. Les *Koustengues* ou *Kistènes*, en Kistésie, sur la Sounsha.

5°. Les *Koumouks*, sur la Sounsha inférieure et le Terek.

VI. La nation Samoyède.

Les *Samoyèdes* habitent les bords de la Léna, dans la partie la plus septentrionale de l'empire russe. De ces Samoyèdes sont sortis :

1°. Les Samoyèdes européens, dans les cercles de Mézen, de Kanan et d'Yougorie.

2°. Les Samoyèdes sibériens, qui se divisent en deux peuplades, savoir :

En *Taziens*, sur le Taz et l'Yenisséï.

En *Mangazéïens*, sur le Touroukan et autour de la ville de Mangazéïa.

Plusieurs autres hordes descendent aussi des Samoyèdes.

1°. Les *Morases* ou *Ostiaks* de Narim, qu'on trouve en remontant le Sourgout, sur

les bords de l'Oby jusqu'à Narim, et à l'embouchure des rivières Ketta et Tom.

2°. Les *Kaïmasches*, dans le district de Krasnoïarsk, à la source des rivières Kama [1] et Mana.

3°. Les *Ostiaks* de l'Yenisséï, dans le district de Krasnoïarsk.

4°. Les *Koustimes*, sur la rive gauche du Tom.

5°. Les *Iourales*, entre l'Oby et l'Yenisséï, sur le bord de ce dernier fleuve et dans l'intérieur du pays.

6°. Les *Kotowes*, sur les rives de la Kama.

7°. Les *Kaïbals*, aux bords de l'Yenisséï.

8°. Les *Karagasses*, dans le territoire d'Oudinsk.

9°. Les *Montores*, le long de l'Yenisséï, de l'Oby et du Touba.

10°. Les *Ozanes*, dans le district de l'Yenisséï, sur l'Oussolka.

11°. Les *Saïotes*, au pied des monts Saïanks, et sur la rive orientale de l'Yenisséï, au-delà de l'Oussa.

VII. La nation Mongoule.

1°. Les *Mongouls*, dans le cercle de Salanguinsk.

[1] La Kama n'est qu'une branche du Wolga.

2°. Les *Darbets*,
3°. Les *Tourgths* [1].
4°. Les *Soongars*,
5°. Les *Bouriaks*.
ou les *Braskis*.
} sur les bords du Wolga.

VIII. La nation Tongouse [2].

Les *Tongouses* et les différentes hordes qui en descendent, occupent depuis l'Yenisséï jusqu'à l'Océan oriental, et depuis le golfe de Penjinsk jusqu'aux frontières de la Chine.

IX. La nation Kamtschadale.

Les *Kamtschadales* occupent la partie méridionale du Kamtschatka.

X. La nation Koriake.

Les *Koriaks* habitent la partie septentrionale du Kamtschatka, aux environs du golfe de Penjinsk, sur l'Océan oriental, presque jusqu'aux bords du fleuve Anadyr.

XI. La nation Kurile.

Les *Kurils* ou *Kourils*, habitent le Kamts-

[1] Ou les Kalmouks qui se sont retirés sur les frontières de la Chine en 1772.

[2] Le nom de Toungous signifie porc, dans la langue tartare.

chatka méridional, et les îles Kouriles, entre le Kamtsch atka et le Japon.

XII. La nation Aléoute.

Les *Aléutes* ou *Aléoutes* peuplent les îles nouvellement découvertes dans le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique.

XIII. La nation Arince.

Les *Arinces* occupent une partie du district de Krasnoïarsk.

XIV. La nation Youkaguire.

Les *Youkaguirs* habitent les bords de la mer Glaciale, jusqu'aux sources de l'Anadyr.

XV. La nation Tchoktchique.

Les *Tchoktchis* habitent la partie nord-est de la Sibérie.

Indépendamment de ces quinze nations, on trouve encore en Russie diverses colonies de peuples voisins.

1°. Des *Tartares* ou *Tatars*, qui se divisent en quatre hordes.

Les *Boukhares*[1], dans les provinces d'Oufa et de Tobolsk.

[1] Le nom de Boukhare signifie, un savant ou un lettré; et comme autrefois quelques-uns de ces tartares savoient lire et écrire l'arabe et le persan, toute la nation s'est appelée Boukhare ou savante.

Les *Schivintzas*.

Les *Tourkestaniens*, } Dans les gouvernemens d'Oufa, de Kasan, de Saratoff et du Caucase.
Les *Taschkenautiens*, }

2°. Des *Persans*, dans le gouvernement du Caucase.

3°. Des *Indiens*, à Astrakhan.

4°. Des *Finnois* ou *Finlandais*, près Waldaï.

5°. Des *Polonais*, sur les bords de l'Irtisch et dans le district de Sélenguensk.

6°. Des *Allemands*, dans les gouvernemens de Pétersbourg et de Saratoff.

7°. Des *Grecs*, à Néjin.

8°. Des *Serviens*, dans la nouvelle Russie.

9°. Des *Moldaves*, } dans la forteresse de
10°. Des *Walaques*, } Saint-Demitri.

Il faut encore joindre à ces peuples toutes les nations qui habitent les vastes contrées dont la Russie s'est emparée dans les derniers temps.

Les premières nations qui touchent à la Russie du côté du couchant, sont les Lapons, peuples nomades et non guerriers, dont elle n'a rien à appréhender. Mais elle trouve ensuite des voisins plus redoutables : les Suédois l'ont souvent mise plus d'une fois en péril, et lui pardonnent difficilement la perte des belles provinces qu'elle leur a enlevées.

En s'emparant de la Pologne et de la Courlande, elle s'est rapprochée de la Prusse et de l'Allemagne, qui pourront lui faire sentir tôt ou tard le danger de trop s'agrandir.

Les Turcs et les petites nations voisines de la mer Noire ne l'inquiètent guère à présent : mais si le gouvernement des Osmanlis, jadis si terribles, reprenoit quelqu'énergie, ne pourroit-il pas chasser les Russes loin du Kuban et de la Krimée, et les forcer de rentrer dans leurs anciennes limites ?

Les Circassiens, qui ont un fleuve à l'occident de la Russie, sont foibles et timides. Les hordes indépendantes qui vivent dans le Kuban, ne peuvent se mesurer contre des troupes disciplinées.

Les Persans, occupés de leurs guerres intestines, songent peu à envahir les frontières de la Russie, et se croient trop heureux quand cette puissance ne fomente pas leurs troubles. Ce n'est plus le temps où le fameux Nadir [1] fesoit trembler la cour d'Elisabeth. Malgré sa valeur et sa politique, l'eunuque Aga-Mahmed a vu une poignée de

[1] Plus connu en Europe sous le nom de Thamas-Kouli-Khan.

Russes

Russes [1] achever la conquête de Derbent; et il vient, dit on, de périr victime d'une trahison.

Si la Russie avoit à craindre du côté du midi, ce ne seroit que de la part des Tartares Kara-Kalpaks [2], de ceux de la Kazatska-Orda [3], des Boukhares et des Mougouls, qui pourroient tenter d'exercer leurs brigandages dans quelques-unes de ses provinces. Quant aux Chinois, ils sont séparés des Russes par de trop vastes déserts, pour que jamais les armées de ces deux nations marchent les unes contre les autres.

Une très-grande partie de la Russie est entourée de mers, dont les côtes sont presqu'à l'abri de toute invasion. Elle a des forteresses et des barrières destinées à arrêter les hordes des Tartares errans, soit vers le Kuban, soit autour des gouvernemens de Tobolsk et d'Irkoutsk, et dans la Grande-Tartarie.

Enfin, ses traités de paix ou d'alliance, et surtout ses flottes, ses armées, lui garantissent aujourd'hui la sureté de ses frontières du côté de la Suède, de l'Allemagne et de la Turquie.

[1] Commandés par Valérien Zouboff, frère du dernier favori.

[2] Les tartares à bonnets noirs.

[3] Les tartares de la Horde d'Or.

CHAPITRE IV.

CLIMAT.

La température et l'état de l'atmosphère ne peuvent être que très-variés dans un aussi vaste empire que la Russie[1]. Dans quelques-unes de ses provinces, le ciel est pur et l'air très-doux : mais il en est davantage où le froid est excessif. Il y en a aussi où la terre produit des exhalaison insalubres. L'empire, relativement à sa température et aux productions qui dépendent immédiatement du climat, peut d'abord être divisé en trois grands districts. — 1°. Le territoire qui s'étend du 60e au 78e degré de latitude nord. — 2°. Celui qui est situé entre le 50e et le 60e degré aussi de latitude nord. — 3°. Celui qui se trouve plus au sud du 50e degré de la même latitude.

Le premier est le plus froid. Il renferme la plus grande partie des gouvernemens d'Irkoutsk, de Tobolsk, de Wologda, la totalité de ceux d'Arkhangel, d'Olonetz, de Wibourg, et une portion des provinces de la Permie, de Novogorod et de Pétersbourg. Toutes ces contrées sont situées dans un climat très-froid, et l'hiver y est, sur-tout en Sibérie, excessivement rigoureux.

[1] Cet article est tiré en grande partie des écrits d'un observateur anglais, qui a résidé long-temps en Russie, et auquel je dois plusieurs autres remarques.

A Ostioug-Weliki[1], situé par le 61e degré de latitude nord, et 15 degrés plus au nord que Pétersbourg, le mercure gela en plein air le 4 novembre 1786. Le thermomètre de Réaumur indiquoit alors 31 degrés et ½ de froid; le premier décembre au matin il en marquoit 40 ; le même jour il fut à 51°, et le 7 décembre à 60°. Le mercure gelé formoit une masse solide, sur laquelle il fallut frapper plusieurs coups de marteau pour en détacher quelque partie[2].

A Krasnoyarsk, le thermomètre étoit à 235 et à 254 degrés[3]. A Solikonisk il tomba en 1761 jusqu'à 280 degrés.

Le second district est, par rapport à sa fertilité, appelé le district tempéré. Quoique le froid soit très-âpre dans la moitié de ce district, c'est-à-dire du 55e au 60e degré de

[1] Dans le gouvernement de Wologda.

[2] Voyage de Pallas, tome III, page 419.

[3] Dans le gouvernement de la Permie.

latitude, on y trouve tous les légumes et beaucoup de fruits. Dans l'autre moitié qui s'étend du 50e au 55e degré, le climat est bien plus doux, et il y croit beaucoup de plantes qui ne réussissent pas au-delà de cette latitude. Toute cette belle et importante partie du territoire russe comprend les gouvernemens de Pétersbourg, de Reval, de Riga, de Polotzk, de Mohiloff, de Smolensko, de Pleskoff, de Novogorod, de Twer, de Yaroslaff, de Kostroma, de Wiœtka, de Kolywan, une partie de ceux de la Permie, d'Irkoutsk et d'Oufa, les gouvernemens de Moskow, de Wolodimir, de Nischneï-Novogorod, de Kazan, de Kalouga, de Toula, de Riazan, de Woronetz, de Tamboff, de Pensa, de Simbirsk, de Koursk, d'Orel, de Novogorod-Siwerskoï, de Tschernigoff, et une grande partie de ceux de Kiœff, de Karkoff et de Saratoff.

Le troisième district est celui du climat chaud. Parmi les productions de ce district on a communément du vin et de la soie, qu'on ne peut pas avoir dans les autres. Là, se trouvent les gouvernemens de la Tauride, d'Ekatarinoslaff, plus de la moitié de celui du Caucase, et une partie de ceux de Kiœff,

de Karkoff, de Woronetz, de Saratoff, de Kolywan et d'Irkoutsk.

Le climat de la Tauride est très-agréable. Pendant les trois quarts de l'année, les habitans y jouissent d'un beau temps et d'une douce chaleur; et la nature n'a besoin que de trois mois de repos pour y renouveler sa fécondité. Le printemps y commence ordinairement au mois de mars. Les plus grandes chaleurs s'y font sentir du 15 de mai au 15 d'août; et comme elles sont très-fortes, le vent, qui souffle régulièrement depuis dix heures du matin jusqu'à six heures du soir, les rend presque insupportables. Heureusement que la pluie y rafraîchit souvent l'air, mais elle est quelquefois précédée par de violens coups de tonnerre. Les mois de septembre et d'octobre y sont communément les plus beaux de l'année. Le mauvais temps de l'automne n'y commence que vers la mi-novembre; le froid s'y fait sentir en décembre et en janvier, mais il est très-modéré, et rarement il dure plus de deux ou trois jours de suite. On doit pourtant remarquer qu'il y a à cet égard une grande différence entre les plaines et les montagnes de la Tauride. Le froid et le chaud ont plus d'intensité dans

les plaines, et la pluie et la neige y tombent moins fréquemment. Le climat de la Tauride est très-sain, excepté dans quelques endroits qui se trouvent le long du Sibasch.

Dans les environs de Koursk[1], les melons, les pommes et toutes sortes de fruits sont mûrs au mois d'août, et le bled est déjà dans les granges. Les rivières y gèlent à la fin de novembre ou au commencement de décembre. En mai, il n'y a plus de glace. C'est un district à ajouter aux trois dont je viens de parler, mais bien moins étendu qu'eux.

Toutes les fois qu'il est question du climat de la Russie, il faudroit se rappeler ces quatre districts si différens entr'eux. Nous voyons qu'il y a des gouvernemens qui participent au climat de deux districts; d'autres, comme par exemple le gouvernement de Kolywan, à celui de trois; le gouvernement d'Irkoutsk réunit celui de tous les quatre.

La Russie possède, ou du moins peut posséder tout ce que la nature produit dans ces parallèles, avantage dont ne se vante aucun autre état de l'Europe.

La haute latitude septentrionale de Péters-

[1] En Ukraine.

bourg et sa situation dans un terrein bas, marécageux, couvert de bois et traversé par de grandes rivières, rendent le climat de cette ville froid, âpre, et, à plusieurs égards, très-singulier. L'académie des sciences y a tenu un journal météorologique, depuis l'année 1725, époque de sa fondation, et la gelée de la Newa y a été régulièrement marquée depuis 1718. Voici ce qui résulte de ces observations.

Pendant le printemps, il y a ordinairement beaucoup de glace, de neige et de pluie. Le mois de mars y est un mois très-froid, mais qui a de beaux jours. D'après une comparaison de dix années[1], ce mois a dix jours clairs, huit nébuleux, deux pluvieux, et onze neigeux.

Le mois d'avril en a huit clairs, onze nébuleux, quatre où il tombe de la neige, et sept de la pluie. Dans ce mois là les hirondelles reparoissent, les arbres bourgeonnent et les fleurs printannières éclosent. C'est aussi le temps où la Newa se débarrasse de ses glaces.

En suivant toujours une comparaison de dix ans, on trouve que le mois de mai a treize jours clairs, cinq nébuleux, treize pluvieux,

[1] Faite par le professeur Kraft.

et n'est pas tout-à-fait exempt de neige. Assez souvent, durant la seconde moitié de ce mois, il y a des jours où le temps est très-orageux, ce qui arrête les progrès de la végétation et racourcit l'été. Il y a aussi des jours très-froids. D'un autre côté, en 1729, 1749, 1759, 1766 et 1767, les jours les plus chauds furent en mai.

L'été est communément très-beau à Pétersbourg. Les plus longs jours y sont de 18 heures ½, et alors les nuits sont si claires, qu'il est aisé de lire et d'écrire à onze heures du soir. Il y a un petit nombre de jours où la chaleur est excessive; mais on en est dédommagé par la fraîcheur de la soirée, de la nuit et du matin. Quelquefois aussi l'été de Pétersbourg est humide et froid, et il gèle un peu dans la campagne des environs.

D'après l'estimation de dix années, citée plus haut, le mois de juin, dont les neuf premiers jours y appartiennent au printemps, a neuf jours clairs, huit nébuleux, et treize pendant lesquels il tombe de la pluie.

Juillet a treize jours clairs, quatre nébuleux et quatorze pluvieux.

Août huit jours clairs, quatre nébuleux et seize pluvieux.

L'automne n'est pas beau à Pétersbourg; au contraire, il est sombre, humide et orageux. On y voit rarement cette saison, et même toute l'année, aussi belles qu'elles le furent en 1789.

Le mois de septembre, dont les neuf premiers jours sont de l'été, a cinq jours clairs, huit nébuleux, seize pluvieux, un où il tombe de la neige.

Octobre a quatre jours clairs, neuf nébuleux, treize pluvieux et neigeux.

Novembre est ordinairement un mois où l'hiver se fait sentir dès les premiers jours. D'après l'estimation du professeur Kraft, ce mois a cinq jours clairs, dix jours nébuleux, quatre pluvieux, et onze où il tombe de la neige. C'est ordinairement dans le cours de ce mois que la Newa se couvre de glace.

L'hiver de Pétersbourg est toujours très-rigoureux : mais comme l'atmosphère y est ordinairement sèche, même lorsqu'il tombe de la neige, c'est la saison où il y a le moins de maladies et de mortalités. On observe même qu'un froid sec, quand il n'est pas à un trop grand degré d'intensité, donne plus de force et d'activité aux hommes et aux animaux. — Le jour le plus court de Pétersbourg

est de 5 heures ½ ; et si, à cette époque, le temps est nébuleux, on est obligé d'avoir presque toute la journée de la bougie ou de la chandelle allumée, malgré la clarté que répand la neige. Pendant tout l'hiver, la Newa, le lac Ladoga, le Peïpous, le golfe de Cronstadt, et même celui de Finlande, sont couverts d'une glace d'environ vingt pouces d'épaisseur.

Suivant l'estimation de l'académicien Kraft, faite, comme je l'ai déjà dit, d'après dix années d'observations :

Le mois de décembre, dont les neuf premiers jours appartiennent à l'automne, a neuf jours nébuleux, seize neigeux, et trois pluvieux ;

Janvier, huit jours clairs, onze nébuleux, onze neigeux, et un pluvieux ;

Le mois de février, huit jours clairs, six nébuleux, douze neigeux et deux pluvieux.

Ainsi il résulte de ce que je viens de rapporter, qu'il y a quatre-vingt-dix-sept jours clairs dans l'année.

Les aurores boréales sont très-fréquentes à Pétersbourg, et ont souvent un très-grand éclat. Il y en paroît ordinairement de vingt à trente par an, quelquefois même quarante ; mais en 1726, il n'y en eut que deux, et en 1731 que quatre.

Le tonnerre ne s'y fait entendre ni fréquemment, ni avec violence. En 1732, il n'y gronda que deux fois, et en 1750 que trois. Ordinairement on l'y entend dans le cours de l'année de six à dix-huit fois. Le sommet de la tour de l'église de S.-Pierre a été abattu par la foudre ; et depuis, on y a placé un paratonnerre, ainsi que sur le palais de Gatschina et sur celui de Pétershoff.

On ne peut considérer aucun air de vent comme prédominant à Pétersbourg. Ils y règnent les uns et les autres, tantôt plus souvent, tantôt moins. D'après les observations faites depuis 1725, il y a par an de douze jusqu'à soixante-sept tempêtes. Celles qui viennent de l'est interrompent la navigation, parce qu'elles font baisser les eaux du golfe de Cronstadt ; et celles de l'ouest sont dangereuses pour la ville, parce qu'elles font gonfler la Newa, et causent souvent de fortes inondations.

A Pétersbourg, et dans les environs, les gelées blanches sont très-communes, et elles couvrent les branches d'arbres de très-brillantes crystallisations. Il n'y tombe pas or-

dinairement plus de six fois par an de la grêle, et elle est toujours très-petite. D'après le calcul fait sur dix ans de comparaison, il y pleut, chaque année, cent quatre jours, et il y neige soixante-douze jours.

Suivant les observations que l'académie des sciences a faites pendant vingt et quelques années, l'eau de la pluie et de la neige fondue, sans compter celle qui provenoit de la rosée, des brouillards, des gelées blanches et de la grêle, a été à Pétersbourg de 12 pouces et $\frac{1}{2}$ à 26 pouces $\frac{3}{4}$; de sorte qu'elle auroit couvert entièrement la surface de la terre, si elle n'avoit pas été diminuée par évaporation, ou par absorption. Le professeur Kraft estime qu'il en tombe, année commune, 20 pouces et $\frac{1}{2}$, dont la neige fondue fait à-peu-près le tiers. — L'eau qui tombe annuellement à Londres est portée à 18 pouces et $\frac{1}{2}$; à Paris à 17 pouces; à Berlin à 19 pouces $\frac{3}{4}$; à Abo, en Finlande, à 23 pouces $\frac{3}{4}$. — A Pétersbourg, le mois de septembre est le plus humide, et celui de mars le plus sec.

Les effets de la gelée y sont très-remarquables. Le nombre de jours où il gèle, est annuellement de 150 à 190; et chaque

hiver la terre gèle jusqu'à deux ou trois pieds de profondeur. La glace de la Newa a de 24 à 36 pouces d'épais, mais communément elle en a 28. — Quoique cette masse soit composée de feuilles de glace qui se forment horisontalement les unes sur les autres, on voit au dégel que les blocs qui en sont détachés, tombent par pièces perpendiculaires d'un doigt d'épais. Lorsqu'au printems la glace est encore assez forte pour qu'on se promène sur la rivière, on y enfonce aisément un bâton, qui en même tems fait descendre une de ces pièces perpendiculaires dont je viens de parler.

La manière dont la Newa commence à se couvrir de glace, et sa débacle sont des phénomènes très-remarquables. — Quand elle doit prendre, on voit d'abord flotter quelques glaçons qui croissent rapidement, et l'on se hâte d'ôter les ponts qui la traversent, de peur qu'ils ne soient entraînés. Pendant un jour ou deux, les glaçons suivent le courant, et on passe la rivière en bateau jusqu'à ce qu'ils soient adhérens, et que de nouvelles feuilles de glace se forment. Aussitôt on traverse la rivière à pied. Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir, deux

heures après que les bateaux ont cessé de naviguer, la rivière couverte de piétons.

La débacle de la Newa se fait presque toujours soudainement. Au printems l'eau de la neige fondue couvre la glace, qui devient alors spongieuse, et à mesure que l'eau pénètre dans ses interstices, elle prend une couleur noirâtre. Ensuite, on voit des intervalles sans glace; mais les chemins battus se soutiennent, et il y a des gens qui y passent encore, tandis que des bateaux vont à la rame entre ces chemins et les glaçons flottans. Lorsqu'enfin les chemins se brisent, les glaçons continuent pendant quelques jours à flotter vers le golfe; après quoi la rivière reparoît dans toute sa beauté. Au bout de huit à quinze jours, la Newa charrie les glaces du lac Ladoga, ce qui dure deux ou trois jours de suite, et rend l'atmosphère extrêmement froide.

Le froid et la glace ne sont pas sans avantage. Ils abrègent les distances. Les gens de pied, les cavaliers, même les voitures chargées des plus pesans fardeaux, peuvent en hiver traverser la Newa, ainsi que les autres rivières, les lacs, les canaux, dans toutes les directions; et pendant qu'on ne

peut naviguer dans le golfe de Cronstadt, on s'en dédommage en y transportant en traîneau toute sorte de marchandises.

Le froid sert aussi à conserver les viandes et le poisson pendant six mois de suite. Quand on veut les faire dégeler pour la consommation journalière, on les fait tremper dans l'eau froide pendant une heure ou deux, selon la grosseur du morceau de viande ou de l'animal. Une poule, par exemple, est dégelée en moins d'une heure. Si le dégel s'opère trop lentement, on change l'eau de temps en temps. On connoît que la viande est entièrement dégelée, lorsque des bulles d'air montent à la superficie de l'eau. Alors on prend la viande, on l'essuie bien, on l'a fait cuire, et on trouve qu'elle n'a rien perdu ni de son goût, ni de sa tendreté. Le poisson qu'on fait également dégeler est aussi bon que s'il venoit d'être pêché. Mais si l'on employoit de l'eau chaude pour cette opération, la viande et le poisson seroient gâtés.

Dans plusieurs provinces de la Russie, et sur-tout en Sibérie, on fait de la glace un usage dont on n'a point d'idée ailleurs; on s'en sert pour empêcher le froid de péné-

trer dans les maisons. Si les fenêtres ne sont pas hermétiquement fermées, elles ne peuvent garantir les appartemens du froid extérieur : ainsi on taille des morceaux de glace de la grandeur des fenêtres, et on les pose en-dehors comme un double châssis de verre. Pour les faire tenir, on n'a qu'à y verser de l'eau qui se gèle aussitôt et les attache fortement. Ces vîtraux de glace ont le double avantage d'arrêter absolument le passage de l'air et de ne point intercepter la lumière.

Comme les glacières sont nécessaires à Pétersbourg, pour conserver les provisions pendant l'été, chaque maison a la sienne, et on y transporte tous les ans de grands quartiers de glace qu'on prend dans la rivière. Cette opération se fait ordinairement au commencement de février.

Le froid sert aussi aux plaisirs des habitans, en leur fournissant l'occasion de faire des courses de traîneaux, et de construire des montagnes de glace, du haut desquelles ils glissent; exercice singulièrement admiré du peuple de Pétersbourg. La hauteur de ces montagnes sur lesquelles on voit les jours de dimanche et de fête, de cinq à six mille

mille personnes, donne aux étrangers une étonnante idée de la force et de la solidité de la glace.

Le Palais de Glace que l'impératrice Anne fit élever en 1740, sur les bords de la Newa, montre tout ce qu'on peut faire en ce genre. Il fut construit de grands quartiers de glace, préparés comme des pierres de taille. Cet édifice avoit cinquante-deux pieds de long, seize de large, et vingt de haut. Les murs étoient de trois pieds d'épais. On voyoit dans les divers appartemens, des tables, des chaises, des lits et toute sorte de meubles en glace. Devant le palais étoient des pyramides, des statues, deux mortiers et six canons de six livres de balle, le tout aussi de glace. On essaya un de ces canons, dans lequel on ne mit que quatre onces de poudre; le boulet traversa une planche de deux pouces d'épais, à soixante pas de distance; et ni le canon de glace, ni son affût, qui étoit de la même matière, ne furent nullement gâtés [1]. — Durant la nuit, l'illumination du Palais de Glace faisoit le plus brillant effet. L'impératrice Anne y donna plusieurs fêtes. La plus bizarre de ces fêtes fut la noce d'un

[1] En 1770, Grégoire Orloff renouvela cette expérience et eut le même succès.

prince Gallitzin, qu'Anne fit son bouffon, et força d'épouser une fille du peuple, parce qu'il avoit embrassé la religion catholique. Les époux furent conduits au Palais de Glace, dans une cage portée par un éléphant, et accompagnés de quatre cents personnes montées sur des chameaux ou sur des traîneaux attelés de cochons, de boucs, de chiens, de rennes. Ensuite on leur donna pour lit nuptial, un lit de glace, où ils furent obligés de passer la nuit.

Mais si le froid a des avantages, il a aussi de grands inconvéniens. Un des plus terribles, est celui d'exposer l'homme à geler entièrement ou en partie; c'est-à-dire, à périr ou à rester mutilé. Aussi, on voit souvent en Russie des personnes à qui il manque, soit le nez, soit une oreille, ou bien les doigts des pieds ou des mains.

Un membre qui vient d'être gelé est absolument insensible, et paroît plus blanc qu'aucune autre partie du corps. Pour le dégeler, on commence par le frotter bien fort avec de la neige. Dès qu'on s'apperçoit que quelque sentiment y revient, on continue le frottement, mais au lieu de neige on se sert d'eau froide. Si la congélation ne fait que de commencer, il suffit de frotter la partie gelée avec un morceau de laine; mais si la congé-

lation a duré un peu de temps, le frottement avec de la laine, avec de la neige ou avec de l'eau froide ne la fait point disparoître. Il faut plonger d'abord le membre gelé dans la neige, ensuite dans l'eau froide, et l'y tenir long-temps; puis, on en vient au frottement.

Les habitans d'Yakoutsk couvrent ensuite les membres gelés avec de la bouse de vache, ou de la terre glaise, ou même avec un mélange de l'une et de l'autre. Ils prétendent que ce topique dissipe peu à peu l'inflammation des membres gelés, et leur rend la vie. Ils le regardent en outre comme un puissant préservatif; et, lorsqu'ils se mettent en voyage pendant le froid, ils en enduisent toutes les parties de leur corps dont ils craignent la congélation.

A Moskow, la rivière gèle vers le milieu ou la fin de novembre, et les glaces disparoissent dans le mois de mars, ou au commencement d'avril. Les bouleaux y verdissent en mai, et s'y dépouillent de leurs feuilles en septembre. Près de Gourieff, le fleuve Oural n'a plus de glace dès les premiers jours du mois de mars.

Depuis la fondation de Pétersbourg, le plus grand froid qu'on y ait senti a eu lieu le

5 janvier 1760. Le thermomètre de Réaumur y descendit à 32 degrés et ½.

Le plus grand chaud y a fait monter le thermomètre à l'ombre, à 28 degrés ⅔; et cela n'a eu lieu que deux fois, le 23 juillet 1757, et le 5 du même mois 1758.

D'après toutes les observations thermométriques, recueillies par l'académie impériale des sciences, on trouve que le plus grand froid se fait sentir au mois de janvier, et que son intensité peut être estimée, année commune, à 22 degrés. — Des mêmes observations, il résulte aussi que le plus grand chaud est ordinairement de 23 degrés, et a lieu en juillet.

Voici le tableau de la température, d'après une comparaison de plusieurs années :

Mois.	Intensité.		Froid.		Chaud.	
	Du plus gr. froi.	Du plus gr. cha.	Des nuit	Des jou.	Des nuit	Des jo.
Janv.	22°.	½	11 ½	8.	......	.....
Fév.	19 ½	2 ½	9 ½	5.	......	.....
Mars	14	7.	7.	1.	......	.....
Avril	6 ½	13.	1 ½	......	......	4 ½
Mai.	1.	19.	......	......	5.	10.
Juin.	6.	21 ½	......	......	9 ½	14 ½
Juill	9.	23	......	......	12.	17 ½
Août	5 ½	21. ½	......	......	10 ½	16.
Sept.	1 ½	15 ½	......	......	6.	11.
Oct.	3 ½	10	......	......	2.	5 ½
Nov.	11.	4. ½	3 ½	½	......	.....
Déc.	18.	2.	7 ½	4 ½	......	.....

Quand on lit ce que les anciens historiens ont dit du climat de l'Allemagne, on ne peut s'empêcher d'être étonné. Suivant eux, les contrées qui, des bords du Danube et du Rhin, descendent vers le nord, étoient désolées par un hiver presque continuel, et il y tomboit une si grande quantité de neige, qu'il étoit impossible de les habiter.

Virgile et Ovide n'auroient pas avancé que sur les rives du Danube et dans la Thrace le vin geloit si fort, qu'on étoit dans l'usage de le séparer par morceaux, si le climat de ces pays n'avoit pas été excessivement froid. Pline le naturaliste se plaint que l'abondance de neige qui tomboit de son temps dans la Scythie européenne, ne permettoit pas de voir les objets les moins éloignés. Pomponius-Mela observe que les raisins n'y mûrissoient jamais. Enfin, tous les auteurs romains parlent du nord de la Germanie, comme d'un pays rempli de forêts, de lacs, de marais, et éternellement couvert de neige et de glace, et ils disent que les vents perçans qui soufflоient de cette partie apportoient toujours des tempêtes, de la neige et de la gelée.

On sait qu'à présent le climat de l'Allemagne est bien différent de ce qu'il étoit du

temps de Pline et de Pomponius. Mais c'est ce qui sert à nous expliquer pourquoi une partie de l'empire russe, placée sous la même latitude que Milan, Bordeaux et d'autres villes qui jouissent du climat le plus agréable, a une température très-froide. Par exemple, Moskow gît sous le parallèle de l'Angleterre, et, cependant, une année où l'hiver fut très-doux et le printemps très-précoce, les environs de Moskow étoient encore couverts de neige le 14 d'avril. Plusieurs grandes rivières n'avoient plus de glaces, tandis que le Wolga étoit encore pris. A Moskow le froid, non moins fort qu'à Pétersbourg, va ordinairement jusqu'à 22 degrés, et passe de beaucoup celui d'Angleterre ; par conséquent, il faut que des causes majeures occasionnent une si grande différence entre deux lieux qui se trouvent sous la même latitude.

Pour ce qui a rapport au climat, Pétersbourg et Moskow sont à l'Angleterre et au nord de la France, ce que l'Allemagne et les pays situés au-delà du 50e et du 55e degrés étoient à l'Italie avant d'être cultivés. Nous devons donc croire que la température de la Russie n'est plus froide que celle des autres contrées de l'Europe situées sous la même

latitude, que par rapport au grand nombre de lacs, de marais et de vastes forêts que la Russie renferme ; d'autant plus que ses montagnes ne sont pas extraordinairement élevées, et que la plus grande partie de l'empire consiste en plaines.

L'on sait que l'eau absorbe une grande partie de la chaleur qui en même temps s'évapore avec elle ; conséquemment, dans les pays où il y a beaucoup d'eau, la chaleur, en s'unissant à cet élément, doit devenir bien moins sensible. L'on sait aussi, et on l'a observé de nos jours, que le dessèchement des marais et la diminution des forêts, occasionnent un grand changement dans la température.

Quant aux régions septentrionales, il n'est pas difficile de comprendre que le froid doit y augmenter très-rapidement par rapport à l'applatissement du globe, et que dans la même proportion elles sont privées de la lumière du soleil, à cause de la déclinaison méridionale de cet astre. De sorte qu'à Arkhangel, par exemple, dans le mois de décembre, où les jours sont les plus courts, le soleil ne paroît au-dessus de l'horison que 3 heures 12 minutes, et dans le mois de juin il

y est visible 20 heures 48 minutes. Dans les pays plus septentrionaux on ne le voit pas pendant toute la durée de l'hiver.

Dans cette saison, les vents qui viennent de ces contrées sont extraordinairement secs, parce qu'il ne circule point de chaleur dans l'air, et que ni la neige ni la glace n'ont point d'évaporation. Pendant l'été, la chaleur circulante se mêle à une grande quantité de pluie, de glace, de neige, et d'eau qui s'évapore, et par conséquent l'activité de ses parties est considérablement diminuée.

Les observations que le comte Sternberg a faites pendant sept mois à Pétersbourg, montrent combien le froid y dure long-temps. La neige commença à y tomber le 20 septembre, et la terre en fut couverte jusqu'au 25 avril. D'après l'hygromètre, la sécheresse de l'air étoit à 95 degrés. L'ascension du mercure dans le baromètre, montroit combien le pays étoit enfoncé, et combien étoit forte la pression de l'atmosphère. Suivant l'état moyen du baromètre, Pétersbourg est de 137 pouces 12 lignes plus bas que Prague.

En 1791, le froid se fit sentir à Pétersbourg dès le 14 septembre, et ne cessa que le 3 mai 1792; de sorte qu'il dura deux cent

trente-deux jours. On compta cent dix-neuf jours où il gela consécutivement, vingt-cinq où il ne gela pas du tout, et cent soixante-treize où le thermomètre fut au-dessous du point de la congélation. Pendant cent soixante-neuf jours le temps fut à demi-nébuleux, et pendant cent vingt-trois entièrement sombre. Il y eut quarante-un jours d'épais brouillards, soixante-neuf où il tomba de la neige, cent douze, de la pluie, et deux, de la grêle.

L'on peut aisément conclure de ces observations, que dans un climat tel que celui de Pétersbourg, il ne reste pas beaucoup de jours à employer aux travaux de l'agriculture; et il y a si peu de bras et de si mauvais instrumens aratoires, que la terre n'y peut pas être bien cultivée. Dans les contrées plus septentrionales, et dans celles qui sont plus éloignées de la mer, on a encore moins de temps; par conséquent, l'agriculture doit y être plus négligée, à moins qu'il n'y ait plus de laboureurs, de meilleurs instrumens, et tout ce qui peut faciliter le travail. Quand cela arrive, la température est adoucie par les changemens graduels qu'éprouve la surface du sol, et surtout par l'essartement des grandes forêts, et le dessèchement des marais.

Avant de considérer les autres causes du froid qu'on ressent en Russie, il est nécessaire de faire une remarque sur la position géographique de cet empire. Tous les pays qui gissent par le 60ᵉ degré de latitude et au-dessous, depuis le 50ᵉ degré de longitude jusqu'au 120ᵉ, reçoivent, dans une direction nord et sud, le vent qui a traversé un espace de 2400 milles anglais en-deçà du pôle arctique, et de 3150 au-delà, espace éternellement chargé de neige et de glace. Les contrées qui gissent plus bas n'ont pas des glaces éternelles, mais elles sont couvertes de marais, de lacs et de forêts. Les vents d'est traversent un espace non moins inculte, non moins désert, et de 9000 milles anglais d'étendue; et la seule baie qu'ils rencontrent est remplie de glace. Le changement que ce passage occasionne dans la température peut être estimé d'après les diverses expériences qui ont été faites sur l'air sec et humide, et sur l'absorption de la chaleur par la vapeur de l'eau. Ce changement est aussi parfaitement analogue à la force singulière de l'électricité atmosphérique pendant que les vents de nord et de nord-est soufflent en hiver, et que le froid est si perçant que l'air atteint,

suivant l'hygromètre, jusqu'au 95ᵉ degré de sécheresse.

La déclinaison du soleil et son absence totale en quelques endroits, sont cause qu'on y voit cesser l'expansion ordinaire de la chaleur. La pression de l'atmosphère étant considérablement accrue par l'air condensé, empêche également toute évaporation. Par conséquent, le fluide électrique reste concentré. Là, pendant plusieurs jours de suite on a vu le vent de nord et de nord-est si fort, que le plus petit mouvement du verre au-dessus de l'aiguille aimantée d'une théodolite, l'attiroit vers ce même verre; et il ne falloit qu'essuyer légèrement la poussière de ce verre avec une plume, pour donner à l'aiguille une fausse direction.

Dans ces contrées, des bouteilles électriques sont aisément chargées avec un tube de verre qu'on tient à la main, et qu'on frotte avec un morceau de cuir; mais on voit encore mieux la grande quantité de matière électrique qu'il y a, par l'électromètre de Bennet.

Dans la saison où différentes causes contribuent à produire l'évaporation à la surface de la terre, le degré d'électricité n'est plus

le même. Les causes produisent une chaleur sensible dans les régions où les rayons du soleil ne trouvent aucun obstacle à leur activité : mais elles sont presque nulles dans les contrées qui, sous le même parallèle, sont marécageuses et couvertes de bois. La chaleur y est absorbée et le froid vivement senti.

Les différences de la température sont souvent très-remarquables à de petites distances, là où l'évaporation a lieu. On sent un froid assez vif en été, quand on s'approche d'un endroit boisé ou marécageux, parce que l'air condensé s'élève, et fait baisser tout à coup le thermomètre de quelques degrés.

De ce que je viens de rapporter, on peut inférer qu'il y a une saison où, dans une grande partie de la Russie, les causes productives de la chaleur manquent, et une autre où la qualité de la terre et la quantité de vapeur qu'elle exhale, s'opposent à ces causes.

Il est donc vraisemblable que la situation et l'état inculte de ces contrées influent également sur leur climat. La quantité extraordinaire d'électricité qui s'y trouve doit être, en partie, attribuée à la sécheresse de l'atmosphère dans une saison où le sol n'a, pour

ainsi-dire, d'autres rapports avec l'air qu'un simple contact, et où il ne tire rien de ce qui l'environne, ni ne lui communique rien.

On doit croire que dans ces climats l'air n'est pas aussi pur qu'il le seroit s'il n'étoit pas mêlé avec autre chose, puisqu'on y a vu que tandis que l'hygromètre marquoit 95 degrés de sec, le degré d'électricité étoit déjà si fort, que des étincelles partoient du poil d'un chien. L'électromètre de Bennet, dit l'observateur qui m'a communiqué ces remarques, nous faisoit toujours juger de l'électricité, quand sa pointe se trouvant en connection avec l'air, exhaloit de la vapeur. La pression de l'atmosphère étoit considérable. Le froid étoit de cinq degrés au-dessous de la congélation, et le vent souffloit de l'est. Quels phénomènes électriques n'auroit pas pu produire un plus grand degré de sécheresse et de pureté dans l'air! Et quelles admirables expériences pourroient faire des personnes qui résideroient long-temps dans ces contrées !

Quant à la grande quantité d'électricité qui peut être produite par le frottement, lorsque le vent souffle du nord-nord-est et que l'air est sec et brillant, il faut en con-

clure que l'air qui traverse alors un si vaste espace, ne rencontre rien qui lui ôte une partie de son fluide électrique; et, en effet, la neige y couvre les arbres et tous les autres objets qui pourroient servir de conducteurs.

Toutes les inégalités du sol sont applanies. Les sommets des arbres sont arrondis, et leurs branches affaissées par la neige sous laquelle ils sont presqu'entièrement ensevelis.

Dans les provinces septentrionales de la Russie, on voit beaucoup d'arbres dont le bout des branches est incliné sous le poids de la neige, qui, en gelant, les incruste dans une masse de glace. Quelquefois la neige qui continue à tomber est si considérable, que ces branches cassent ou s'affaissent sur celles qui sont au-dessous, et qui bientôt disparoissent dans la neige.

Ce que l'on vient de lire sur le climat de la Russie, doit donner une idée de l'immense quantité de neige qui s'accumule pendant 72 jours et 72 nuits qu'il ne cesse d'en tomber. Si, en outre, nous songeons à ces contrées, qui, pendant l'hiver, sont entièrement privées du soleil, où le moindre degré de chaleur ne raréfie pas l'atmosphère, et où

aucune substance terrestre n'est échauffée de manière à pouvoir attirer l'électricité, nous voyons aisément que ce fluide doit considérablement charger l'air, et que les contrées où cet air se répand, ne peuvent qu'avoir aussi beaucoup d'électricité.

CHAPITRE V.

PRODUCTIONS.

Il est impossible que dans un empire qui réunit tant de climats différens, les productions ne soient pas très-variées. Nulle part le sol n'est plus fécond que dans quelques parties de la Russie, et la nature s'y montre libérale, même dans les provinces dont elle a rendu le séjour le plus difficile à l'homme.

L'Ukraine est de toutes les provinces de la Russie celle où la température est la plus douce et la terre la plus fertile. Elle produit non-seulement une immense quantité de bled et d'autres grains, mais du chanvre, du lin, du tabac, du miel, de la cire; et il n'est guère de culture à laquelle son sol ne soit propre. Catherine II a voulu y faire planter des mûriers pour élever des vers à soie: mais, si cette entreprise n'a pas réussi, c'est uniquement la faute de ceux qui en ont été chargés; le climat de l'Ukraine semble garantir qu'un nouvel essai en ce genre seroit suivi du succès. Ils est probable que la vigne et

et l'olivier y croîtroient également bien. Les pâturages de l'Ukraine sont excellens. Cette province vend tous les ans à l'étranger environ dix mille bœufs, dont une partie vient quelquefois jusqu'à Paris.

La Livonie et l'Estonie ne sont guère moins fertiles que l'Ukraine. Elles produisent des bleds, du lin, et le plus beau chanvre de l'empire.

Le gouvernement de Smolensko a les mêmes avantages et fournit en outre des gruaux.

Les provinces de Biélogorod, de Simbirsk, de Penza sont aussi abondantes en grains. On y recueille sur-tout beaucoup de froment.

La Finlande, dont une partie est encore suédoise, fournit des planches, des bois de construction, du brai et du goudron.

Le gouvernement d'Astrakhan nourrit beaucoup de moutons, qui sont fameux par leur grosseur et par la beauté de leurs fourrures. C'est aux touloupes, faites avec ces fourrures, que les habitans du nord doivent en partie l'avantage de se garantir du froid. Les raisins et les melons d'Astrakhan sont délicieux. L'on en consomme beaucoup à Pétersbourg. J'ai vu des raisins et même

des pastèques d'Astrakhan qu'on avoit transportés jusqu'à Copenhague, et qui étoient encore très-bons, quoiqu'ils eussent probablement perdu une partie de leur saveur, parce qu'on avoit été obligé de les prématurer pour leur faire faire un si long trajet.

L'on fait à Astrakhan et dans les environs de Kislar, du vin qui ne peut pas se garder; ce qu'on attribue à la qualité du sol, mais qui ne provient sans doute que de l'ignorance des vignerons.

Le gouvernement d'Astrakhan fournit aussi beaucoup de salpêtre; mais la cour de Russie ne permet guère qu'on en vende à l'étranger. Ce n'est que quand ses magasins en sont bien pleins, qu'elle fait faire un encan de celui qu'elle a de trop.

La province de Kasan produit une grande quantité de grains et de fruits. Elle a de vastes forêts d'où l'on tire beaucoup de mâts et de bois de construction. Le chêne de Kasan dure long-temps, et est préférable à celui du reste de l'empire.

La province de Kasan fournit aussi du kaviar, article devenu d'une grande importance dans le commerce de la Russie. Le kaviar [1] se fait avec les œufs de cinq espèces

[1] Les Russes appellent le kaviar *Ikra*.

de poissons, le sterlet, le séwriouga, l'osséтrina, le schipa et le biélouga. Ce dernier poisson donne assez souvent jusqu'à cinq pouds [1] d'œufs, mais comme ces œufs sont mêlés à beaucoup de matière visqueuse, ils ne sont pas très-estimés. Le sterlet, qui est proprement l'esturgeon, a tout au plus 30 livres d'œufs, et le séwriouga seulement 10 à 12 livres.

On fait du kaviar de différente espèce. Le premier est celui qu'on appelle pressé. Pour le faire, on se contente de nettoyer assez grossièrement les œufs du poisson, on y met deux livres de sel par poud et on les étend à l'air. Lorsque le temps est beau, il ne faut que six heures pour cette préparation, et avec un temps sombre, une journée tout au plus. Ensuite on met le kaviar dans de grands vases. On fait cette sorte de kaviar avec les œufs de la plus médiocre qualité, même souvent avec ceux des poissons qu'on trouve morts sur la plage, et on le vend à Astrakhan environ un demi-rouble le poud.

Le kaviar assaisonné ou graineux se fait

[1] Environ 160 livres poids de marc. Cinq œufs de biélouga pèsent un grain; ainsi chacun de ces gros poissons a six ou sept millions d'œufs.

avec plus de soin. Quand les œufs du poisson ont été nettoyés, on les bat long-temps dans des cuves, et on y mêle huit à dix livres de sel par poud. Après quoi on les passe dans un tamis clair, afin d'en ôter les fibres qui pourroient y être restées. Ce kaviar coûte un ou deux roubles le poud; et c'est ce que le peuple russe mange pendant le carême et les jours maigres ordonnés par sa religion.

La troisième espèce de kaviar se fait avec encore plus d'attention. Il faut que les œufs du poisson soient très-frais et bien dégagés de tout corps étranger. On les fait tremper dans de la saumure jusqu'à ce qu'ils soient ramollis ; ensuite, on les suspend dans des sacs pointus qui en contiennent environ un demi-poud chacun, et on verse encore de la saumure par dessus. Quand on a bien tordu le sac pour en faire sortir l'eau, on le laisse sécher à l'air une demi-journée. Puis, on met le kaviar dans une cuve, et un homme qui a une chaussure de cuir la foule bien sous ses pieds. Ce kaviar, qui est très-délicat, coûte au moins deux roubles le poud.

En hiver, les Russes mangent sans sel les œufs de poisson qui servent à faire du kaviar, et ils les trouvent délicieux. Le kaviar le

moins salé est, sans contredit, d'un goût plus agréable, mais il ne se conserve pas long-temps.

Le meilleur kaviar et la meilleure colle de poisson viennent de l'Oural, parce que les Kosaques des bords de ce fleuve les préparent mieux que les autres.

Autrefois le gouvernement russe se réservoit le commerce exclusif du kaviar, ou plutôt en vendoit le privilége. Sous le règne de Pierre Ier, ce privilége fut cédé pour 80,000 roubles par an. Vers le milieu de ce siècle, on le vendit cent mille roubles. A présent, ce commerce est libre.

En 1764 la Russie fournit à l'étranger pour 48,000 roubles de kaviar, et dans les dernières années l'exportation en a beaucoup varié. En 1778 elle s'est élevée à 2,758 pouds; en 1783, à 10,706 pouds; en 1786, à 2,476 pouds, et en 1788, à 15,441 pouds. Ce kaviar passe en grande partie en Italie, où les gens riches en mangent dans le temps du carême. L'Allemagne en consomme aussi beaucoup : mais il n'y a que trente ans qu'en parlant du kaviar, un écrivain allemand l'appeloit une friandise presqu'inconnue.

Kasan, Toula, et sur-tout Orenbourg, fournissent beaucoup de suif. Orenbourg a

dans son voisinage plusieurs tribus nomades qui nourrissent de grands troupeaux de moutons, dont ils n'estiment que les peaux, les queues et la graisse ; et on voit autour de cette ville beaucoup de halles où l'on fait fondre cette graisse.

Le suif qui en provient est de deux sortes, qu'on distingue sous les noms de suif à chandelle et de suif à savon. Le premier est plus ferme et plus pur que le second ; aussi se vend-il un rouble le poud, tandis que l'autre ne coûte qu'un demi-rouble.

Quand le suif à chandelle est fondu, la manière dont on le verse dans les tonneaux constitue sa blancheur ou sa bonté. Celui qu'on verse à plusieurs reprises est le plus blanc : mais celui qu'on verse tout d'un coup, et qui conserve une couleur jaunâtre, est bien meilleur, parce qu'il a moins perdu de sa substance ; et, lorsqu'on le fait refondre dans les pays étrangers, il produit des chandelles plus blanches que le premier. Les Anglais et les Hollandais, qui ont remarqué cette différence, achètent toujours le suif jaunâtre préférablement au blanc. D'autres nations se laissent encore tromper par l'apparence.

Les suifs qu'on exporte de la Russie s'achètent à Arkhangel et à Pétersbourg. Leur valeur s'élève à environ un million de roubles. Les droits de sortie sont de 2 roubles 85 kopecks, et $\frac{3}{4}$ de kopeck les dix pouds [1].

Le gouvernement d'Arkhangel produit des bois, du goudron, de la colle de poisson, des pelleteries et des bestiaux. Ses bœufs sont d'une très-grande race, et ses veaux sont renommés pour la délicatesse de leur chair comme pour leur grosseur. Un de ces veaux pèse quelquefois jusqu'à cinq quintaux. Les moutons d'Arkhangel sont aussi très-estimés.

La Sibérie, dont le seul nom présente en Europe l'idée d'un désert toujours couvert de neige et de glace, est une riche contrée. Elle produit du bled, des bois, du sel, des métaux, des pelleteries, de la rhubarbe, d'excellent musc [2], de l'ivoire fossile et même des pierres précieuses, telles que des améthistes, des topazes et du lapis lazuli. A la vérité, le froid excessif est cause qu'une partie de ce vaste pays reste inculte ; mais il y en a d'autres, telles que celles de Nertschink,

[1] Trois cent trente livres poids de marc. Conséquemment les droits sont d'environ 10 deniers par livre.

[2] On sait que le musc vient d'une espèce de Daim.

d'Oufa et des environs du Tobol et de l'Irtisch, qui sont fertiles et même bien cultivées.

Le sel qu'on tire de la Sibérie provient de ses sources, de ses lacs, de ses marais salans, et d'une montagne de sel végétal. Tout ce sel est très-blanc, très-bien crystalisé et le dispute pour la blancheur à celui d'Astrakhan, et pour la qualité à celui de Solikamskoï.

L'exportation du sel est défendue. La consommation qu'on en fait dans tout l'empire s'élève chaque année à 10 millions de pouds, dont la vente produit au gouvernement 2,777,646 roubles [1].

Les mines de la Sibérie sont des mines d'argent, de cuivre et de fer. Les principales sont dans le gouvernement d'Ekatari-

[1] En 1558, la famille Stroganoff * obtint le privilége exclusif de vendre le sel en Russie. Elle jouit de ce privilége jusqu'au règne de Pierre Ier, qui le réunit au domaine de la couronne, mais en laissa l'administration à la famille Stroganoff. Jusqu'alors le sel n'avoit coûté que de 5 à 10 kopeks le poud; à présent il vaut de 35 à 40 kopeks, c'est-à-dire, un peu plus d'un sou la livre.

* Cette famille descend d'un mirza tartare, qui vint s'établir en Russie et y apporta la manière de compter avec de petits globes enfilés, manière dont se servent encore les Tartares et et les Chinois.

nenbourg, près de la Boukharie et dans les environs d'Argoun. Les mines d'argent qui sont à Nertsching et les mines de cuivre du Kolywan contiennent de l'or. Une partie de ces mines appartient à la couronne; mais plusieurs particuliers en possèdent dans les territoire d'Ekatarinenbourg et d'Orenbourg [1].

Le cuivre de Sibérie est d'une excellente qualité; et son fer égale celui de Suède. Ce dernier métal est en si grande abondance, qu'indépendamment de ce qui s'en consomme dans l'intérieur de l'empire, on en exporte chaque année de Pétersbourg, trois à quatre millions de pouds.

En Russie, les particuliers qui découvrent des mines dans leurs terres, en restent propriétaires; mais ils sont obligés de payer à la couronne la dîme du produit des mines de fer; et pour les mines de cuivre, ils payent non-seulement la dîme, mais il faut aussi qu'ils livrent tous les ans les trois quarts du cuivre en nature. Le gouvernement le leur paye six roubles le poud, tandis qu'il vaut couramment à Pétersbourg dix roubles.

L'exportation du cuivre est prohibée en

[1] Il y a vingt-sept mines de fer appartenant à la couronne, et cent quarante-sept à des particuliers.

Russie : aussi ce métal y est en très-grande abondance. Le gouvernement en a entassé une immense quantité dans ses magasins de Pétersbourg, de Schlusselbourg, de Sisterbeck et d'Ekatarinenbourg.

Ce que rendent les mines de la couronne en or et en argent est très-variable. En 1772, elles produisirent 59 pouds d'or fin et 1,888 d'argent pur. On en frappa pour 2,500,000 roubles d'espèces, qui entrèrent dans la cassette de Catherine II ; mais ordinairement ce produit est moins considérable.

Quoi qu'en ait dit Buffon, il y a en Sibérie du fer végétal, et ce fer est très-maléable. On y en a trouvé un morceau qu'on a porté à Pétersbourg, et qui pesoit trente pouds[1].

Après les métaux, les fourrures sont la principale richesse de la Sibérie. Elles consistent en peaux de castors, de renards, de plusieurs couleurs, de petit-gris, et surtout en zibelines. Mais peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver ici un apperçu des diverses pelleteries que fournissent non-seulement les forêts de la Sibérie, mais les îles russes de l'Archipel du Nord et quelques autres parties de l'empire.

[1] Neuf cent quatre-vingt-dix livres poids de marc.

Les principaux marchés de pelleteries se tiennent à Orenbourg et à Arkhangel. — De ces villes on les exporte pour la Chine, à Kiachta et à Zourou-Khaitau ; pour la Turquie, à Taganrok et à Kherson ; pour la Perse, à Astrakhan ; pour l'Europe, à Pétersbourg et à Moskow.

Les Bulgares apportent à Orenbourg des castors et des loutres ; les Kirghis des loups, des renards, des chats sauvages, des agneaux morts-nés ; les caravanes d'Asie, la pelleterie grise, des agneaux gris et noirs, des tigres et des chats tigrés. Après Orenbourg, le meilleur entrepôt de ce côté là est la ville d'Irbit. Le commerce d'Irbit a beaucoup gagné depuis 1753, époque de la supression des droits de douane inférieure. Des endroits les plus éloignés de la Sibérie, on y apporte des martres, des zibelines, des hermines, de la pelleterie grise, des renards, des loups, des loutres, des castors, des gloutons, des elans et des rennes.

Voici la nomenclature des diverses espèces de pelleteries de Russie, avec leurs prix.

1°. *Ours*. — Les ours noirs viennent du nord de Berezoff, et les ours blancs des caps

le plus septentrionaux de l'océan. Les plus gros viennent du côté d'Yenisseïsk. En 1786, on en a exporté d'Arkhangel 150 peaux, et en 1792 de Pétersbourg. Une peau d'ours noir ou brun vaut à Orenbourg depuis 3 [1] jusqu'à 8 roubles ; et une peau d'ours gris, depuis 1 rouble jusqu'à 3. A Kiachta, depuis 2 roubles jusqu'à 4.

2°. *Castors*. — Les noirs sont les meilleurs et les plus beaux. On les trouve dans les rivières septentrionales du gouvernement d'Irkoutsk. A Orenbourg, les grands se vendent un rouble et 50 kopecks pièce, et les petits un rouble.

3°. Les *rats civettes* ou *musqués*. — On les trouve dans les lacs le long du Wolga. Cette pelleterie sert à faire des bordures. On l'employe aussi pour feutre. Le prix en est à Orenbourg à 20 kopecks la pièce, et à Kiachta, depuis 28 jusqu'à 34 kopecks.

4°. *Ecureuils gris*. — Les plus beaux viennent des environs de Samar et de Stawropold. — En 1786, on en a exporté d'Arkhangel 66,990 peaux, et 116,766 de Pétersbourg.

[1] Le rouble vaut 5 liv. tournois et quelques sous, suivant le change. Il faut 100 kopeks pour faire un rouble.

A Arkhangel, 1000 peaux d'écureuil coûtent de 95 à 100 roubles ; à Pétersbourg, les meilleurs, le paquet de 100 peaux vaut 2 roubles.

5°. *Loutres*. — Les plus belles et les plus précieuses sont celles du Kamtschatka et des îles Aléoutes. A Pétersbourg, la peau de 2 archines [1], première qualité, vaut 150 roubles; seconde qualité, 50 roubles; troisième qualité, 25 roubles. Les loutres de rivière sont moins chères : on les paye à Kiachta depuis 2 jusqu'à 11 roubles la pièce.

6°. *Renards*. — Les noirs de Sibérie se trouvent entre les rivières de Léna, Indigirsk et Kowyma; les meilleurs dans le gouvernement d'Irkoutsk. Tous ces renards sont achetés pour compte de la cour de Pétersbourg, et il est défendu aux marchands d'en faire le commerce. Ceux qui passent dans le commerce viennent des îles des Renards, et sont apportés par les Kirghis à Orenbourg, d'où les négocians russes les envoyent en Pologne et en Turquie.

7°. *Renards blancs* et *bleus*. — On les trouve dans le gouvernement d'Arkhangel. Les plus beaux sont du côté d'Yenisseïsk.

8°. *Renards des Landes gris* et *roux*. —

[1] Demi-aune de long sur demi-aune de large.

En 1786, on en a exporté d'Arkhangel 2,219 blancs, et de Pétersbourg 5,868 roux. A Arkhangel, un renard blanc vaut 180 kopecks ; à Pétersbourg, 1 noir de seconde qualité, 80 roubles ; de troisième qualité, 15 roubles ; un bleu, 3 roubles ; un rouge, 60 roubles.

9°. *Hamsters*[1]. — On les prend dans les Landes méridionales. Il y en a de noirs et de diverses couleurs.

10°. *Lièvres gris* et *blancs*. — En 1786, on en a exporté d'Arkhangel 37,713 peaux, et de Pétersbourg 279,822. A Arkhangel 1000 peaux de blancs coûtent de 140 à 150 roubles, et 1000 peaux de gris, 38 roubles. — A Pétersbourg, mille peaux de blancs de de Sibérie, 110 roubles, et mille peaux de gris d'Ukraine de la meilleure qualité, 150 roubles.

11°. *Hermines*. — Les meilleures se trouvent dans le gouvernement de Kasan. En 1786, on a exporté d'Arkhangel 2,800 peaux et de Pétersbourg, 1,480. — A Pétersbourg, une hermine préparée, de la meilleure espèce, coûte 13 roubles, et non préparée, 8 roubles. — Les autres valent 6 roubles.

[1] Ce sont des espèces de gros rats.

12°. *Putois*. — Les plus beaux sont de la Sibérie. La pièce se paye à Kiachta 11 à 15 kopecks ; la queue 2 à 3 kopecks.

13°. *Lapins gris*, *blancs* et *noirs*. — A Pétersbourg, les noirs de la première qualité valent 8 roubles le paquet de 100 pièces, les gris, 5 roubles, et les blancs 6.

14°. *Peaux d'agneaux*. — La plupart de ces peaux viennent de Semara dans le gouvernement d'Oufa, où les Tartares les apportent pendant l'hiver. Voici la classification de ces peaux, savoir : 1°. de Russie, noires ou blanches ; 2°. de Circassie, noires ; 3°. d'Ukraine, du plus beau noir ; 4°. des Kalmoukes, blanches, mélangées, brunes ; 5°. des Boukhares, grises et noires frisées ; 6°. de Perse, grises. — Les Kirghis apportent à Orenbourg un grand nombre de peaux d'agneaux non-nés. A Pétersbourg, les peaux noires de Russie valent 10 roubles les 100 pièces ; et les plus fines 7 roubles la fourrure, pour un surtout ou une touloupe.

15°. *Lynx*. — Il s'en trouve beaucoup dans le gouvernement de Berezoff. A Orenbourg, ceux de la première qualité coûtent 4 roubles la pièce ; et à Pétersbourg, 12 roubles.

16°. *Chats cerviers.* — On en trouve beaucoup aux environs du lac Aral et de la rivière Syr Daria. Il y en a de blancs, de noirs, de gris, de jaunes et de tigrés. Les peaux noires de la première qualité se vendent, à Pétersbourg, 85 roubles le paquet de mille pièces, et 35 roubles les grises, jaunes ou tigrées.

17°. *Martres.* — Les martres de Russie ne se trouvent que dans les montagnes qui la séparent de la Sibérie. Les plus belles viennent du district habité par les Tartares baschkirs, dans le gouvernement de Kasan. A Orenbourg, elles coûtent 40 à 50 kopecks la pièce; A Kiachta, de 90 kopecks à 3 roubles. La queue coûte 20 kopecks.

18°. *Tigres.* — Les marchands persans les apportent à Orenbourg. La peau se vend à Kiachta 7 roubles.

19°. *Belettes.* — Ce sont des espèces de petites hermines. On les prend aux environs des grandes rivières. La belette rougeâtre se trouve dans les forêts de la Sibérie. A Pétersbourg, 100 peaux de belettes préparées se vendent 15 à 18 roubles.

20°. *Loups.* — Les plus beaux viennent de la Baschkirie, dans le gouvernement de

Kasan

Kasan. Les plus beaux blancs sont pris aux environs du fleuve Yenisséï. La plupart de ces peaux sont portées à Orenbourg. Le prix de la première qualité va à 600 roubles la fourrure, et de la seconde à 200.

21°. Les *zibelines* [1]. — Les plus belles viennent du gouvernement d'Irkoutsk. — La plus grande partie de ces peaux passe en Turquie, en Chine, en Perse et à Pétersbourg; les noires de la première qualité se vendent 150 roubles; les queues valent 90 roubles les deux mille pièces.

Indépendamment des animaux qui fournissent les fourrures dont on fait le commerce, les bêtes fauves et le gibier de toute espèce abondent dans les forêts et dans les plaines de la Russie. Cet empire nourrit une immense quantité de bétail et beaucoup de chevaux; ces chevaux sont en général petits, mais vigoureux, et les haras qu'on a établis pour croiser les races, et dans lesquels on emploie des étalons turcs, arabes, anglais, andalous, danois, en produisent de très-beaux.

Les mers de la Russie, ainsi que ses lacs, ses fleuves, ses rivières, ont beaucoup

[1] Espèce de martre, particulière à la Sibérie.

d'excellens poissons, parmi lesquels on distingue le Sterlet [1], le Soudak [2], et le Kossa [3].

Il est des poissons dont on ne mange pas, mais qui sont pour le commerce un article avantageux. Les Russes pêchent dans les mers du nord, des baleines et des veaux marins, pour faire de l'huile. Ils prennent dans la mer Caspienne des chiens de mer, dont ils vendent les peaux aux Anglais et aux Hollandais, et dont la graisse leur sert à faire du savon.

L'on voit d'après cet apperçu que les productions de la Russie sont considérables; mais elles pourroient l'être bien davantage si la population de cet empire n'étoit pas trop peu proportionnée à son étendue, et si l'agriculture n'y étoit pas abandonnée uniquement à des serfs, qui ne pouvant conserver pour eux ou pour leurs enfans le fruit de leurs travaux, craignent toujours d'enrichir un maître injuste. Le mougik, ou paysan

[1] Le Sterlet est, comme je l'ai dit, tome II, page 362, une espèce d'esturgeon.

[2] Le Soudak, que les Allemands appellent *sander*, est le *perca lucio-perca* de Linné.

[3] Le Kossa est le rouget de la mer Caspienne.

russe, ne cherche à retirer strictement de la terre, que ce qu'il lui faut pour se nourrir et pour nourrir sa famille, ainsi que pour payer la capitation qu'il doit au gouvernement et la taxe qu'exige son seigneur [1].

[1] Les Mougiks payent de capitation 70 kopeks. La taxe qu'ils payent à leur seigneur est ordinairement de 5 roubles; mais s'ils ont des talens ou de l'industrie, cette taxe est portée bien plus haut. — L'on verra, dans le chapitre suivant, page 314, qu'il y a des mougiks qui donnent à leur maître plus de mille roubles par an.

CHAPITRE VI.

Commerce et arts mécaniques.

La Russie est une des contrées qui, tout-à-la-fois, sont le plus heureusement situées pour le commerce, et ont le plus de moyens de le faire. Voisine du Japon, de la côte nord-ouest de l'Amérique, de la Chine, de la Perse, de la Turquie, des possessions de la maison d'Autriche, de la Prusse, de la Suède et du Danemarck, elle peut trafiquer avec tous ces états, sans traverser d'autres pays que les siens; et les ports qu'elle possède dans le golfe de Finlande, sur la Baltique, sur la mer Noire, sur la mer de Zabache, sur la mer Caspienne, sur le mer glaciale, dans le golfe du Kamtschatka et sur la mer d'Okhotsk, lui donnent la facilité d'avoir des relations avec les nations les plus éloignées.

Elle fait, en outre, un commerce intérieur qui peut acquérir un très-grand accroissement, puisque quelques-unes de ses provinces manquent de ce que les autres ont en

abondance, et que ses grands fleuves, ses rivières, ses lacs, ses canaux, et même les glaces qui la couvrent une partie de l'année, favorisent singulièrement les transports de ses productions.

Le commerce que la Russie fait avec les nations étrangères doit se diviser en commerce d'exportation, commerce d'importation et commerce d'échange.

Les Russes ont long-temps fait le commerce avec les Chinois par des caravannes qu'ils envoyoient jusqu'à Peking. Ce commerce souvent interrompu et repris, ainsi qu'on l'a vu plus haut, a été enfin transporté à Kiachta. Là, on a construit deux vastes magasins ou caravanserais, l'un pour les Russes, l'autre pour les Chinois.

Les Russes portent à ce marché des fourrures de renards, de loutres, de castors du Kamtschatka et des îles de l'Archipel du nord; des camelots, des draps, du corail, des montres, des pendules et de la clincaillerie.

Les Chinois leur donnent en échange des pierres très-précieuses, du thé, de la rhubarbe, de la soie, des soieries, du coton, du nanking, du musc, de l'anis étoilé, et

de l'or en lingots, objet que les Russes sont ensuite obligés de livrer à la couronne, qui le leur remplace en argent monnoyé.

La couronne exige, en outre, un droit de 25 pour cent sur la valeur de toutes les marchandises; et comme le produit de la douane de Kiachta monte quelquefois jusqu'à 400 mille roubles, il en résulte que le commerce de la Russie avec la Chine, s'élève au moins à 1600 mille roubles.

Voici la route que suivent les marchandises qu'on transporte de Pétersbourg à Kiachta.

De Pétersbourg on remonte la Newa.

On entre de la Newa dans le canal du Ladoga.

De celui-ci on entre dans le Wolkoff qu'on remonte jusqu'au lac Ilmen.

On cotoye le lac Ilmen jusqu'à l'embouchure de la Msta.

On remonte la Msta jusqu'à l'embouchure du canal de Vischneï-Volodzok.

On suit ce canal jusqu'à son embouchure dans Tvertza.

On descend la Tvertza jusqu'à son embouchure dans le Wolga.

On remonte le Wolga jusqu'à l'embou-

chure de la Kama au-dessous de Kazan.

On remonte la Kama jusqu'à l'embouchure de deux ou trois rivières qui descendent des monts Ourals.

On remonte ces petites rivières, selon les différens points où l'on veut se rendre; communément on remonte la Tschoussovaya.

Les marchandises sont déchargées au pied des monts Ourals; on les passe du côté opposé, soit sur des charrettes, soit sur des traîneaux. Ce portage varie depuis 50 à 70 werstes.

Les marchandises sont rechargées au pied de la chaîne ouralique orientale, sur des rivières qui en descendent pour se jeter dans le Tobol. Ces rivières sont la Tavda, l'Isset, etc.

On arrive dans le Tobol qu'on descend jusqu'à Tobolsk.

N. B. Par le Tobol on peut remonter jusques tout près d'Orenbourg.

On entre dans l'Irtisch jusqu'à son embouchure dans l'Oby.

On remonte l'Oby jusqu'à la Kett.

On remonte la Kett jusqu'à 60 werstes de la ville de Yenisseisk. Là on décharge

les marchandises qui sont transportées par terre jusques dans cette ville, où elles sont rembarquées sur l'Yénisseï.

On descend l'Yénisseï jusqu'à l'embouchure de la Tongouska.

On remonte la Tongouska qui prend, en approchant d'Irkoutsk, le nom d'Angara. Cette rivière traverse la grande ville d'Irhoutsk et sort du lac Baïkal.

On remonte l'Angara jusqu'au Baïkal, lac très-orageux et fécond en naufrages. — On entre dans la Sélenga.

On remonte la Sélenga qui vient de la Mongoulie, et de celle-ci par une autre petite rivière jusques tout près de Kiachta.

Les Sibiriaques de Tobolsk, Tomsk, Yenisseisk, Irkoutsk, Yakoutsk et Okhotsk, font le commerce par terre avec les tribus de chasseurs et de nomades qui errent dans leurs contrées. Ils trafiquent également depuis Okhotsk avec le Kamtschatka et avec les habitans des îles Aléoutes, des Kouriles, et de la côte nord-ouest de l'Amérique.

Les Trouchmenes, les Kirghis, et d'autres tribus nomades font leurs échanges de marchandises à Orenbourg ; et à Kaménogorskaïa sur l'Irtisch, au midi du gouvernement de Kolywan.

Plusieurs caravanes Boukhares se rendent à Tobolsk.

Les Russes ont des relations de commerce avec les Persans par la mer Caspienne ; et j'ai dit, dans le dixième Livre de cet Ouvrage, en quoi consistent ces relations. J'ajouterai seulement que les Tartares d'Astrakhan et les Arméniens établis dans cette ville et à Tzoulfa, tirent de la Perse des cotons filés et non filés, des épiceries, des drogues médicinales, de riches étoffes, des tapis, des perles, des pierreries, des lingots d'or et d'argent et de la poudre d'or.

Le commerce que les Russes font sur la mer Noire et la mer d'Azoff, a des entrepôts à Kherson, à Sevastopol, dans les autres ports de la Tauride, et à Taganrok. Ils trafiquent avec les peuples du Caucase, avec les Turcs et avec les autres nations auxquelles les Turcs permettent de pénétrer dans la mer Noire, dont ils ont la clef. Mais les derniers traités ont rendu les Russes maîtres de naviguer dans toutes les mers ottomanes, et à l'abri de leur pavillon, ils peuvent appeler dans ces mers les nations étrangères qu'ils voudront favoriser.

Catherine II avoit senti tout l'avantage de

pouvoir r'ouvrir au commerce une route qui servît dorénavant aux grands échanges du Nord et du Midi, et qui peut considérablement accroître l'industrie et les richesses de la Russie ; mais ce commerce est encore loin d'être ce qu'il doit probablement devenir. Il se borne à quelques échanges de vins grecs, de fruits secs, d'huile d'olive, de riz et d'un peu d'étoffes et verreries, contre du kaviar, du suif, des cuirs roussis, du fer, ect.

Le commerce de la Russie, par la Turquie et par la Pologne, donne lieu à une forte contrebande qu'il est bien difficile d'empêcher.

Il n'en est pas de même du commerce bien plus important que cet empire fait sur la Baltique, sur la mer du nord et sur la mer Blanche. Ce commerce attire les vaisseaux de toutes les nations de l'Europe dans les ports russes. Ils se rendent par la Baltique, à Riga, à Arensbourg, à Habsal, à Pernau, à Reval, à Narwa, à Pétersbourg, à Cronstadt, à Wibourg, à Fridériksham. Ils vont dans la mer du nord à Kola, et dans la mer Blanche à Arkhangel.

Il seroit difficile de connoître l'état exact

de la valeur, de la qualité et de la nature des marchandises exportées, sans les registres des douanes : mais le gouvernement russe leur donne une assez grande publicité pour que les curieux puissent en prendre des extraits. Dans l'espace de dix ans, c'est-à-dire depuis 1780 jusqu'à 1790, il a été annuellement exporté de Pétersbourg :

2,655,038	pouds [1]	de fer.
19,528		de salpêtre.
2,498,950		de chanvre.
792,932		de lin.
2,907,876	archines	de linge de table et de toile blanche.
214,704	pièces	de toile à voile et de pavillon.
106,763	pouds	de cordage.
167,432		d'huile de chenevis et de graine de lin.
192,328		de graine de lin pour semence.
52,645		de tabac.
129		de rhubarbe.
105,136		de froment.

[1] Le poud pèse 40 livres de Russie et 33 livres poids de marc. — Voyez le chapitre VII de cet Appendice pour les Poids et Mesures russes.

271,976	pouds de seigle.
35,864	d'orge.
200,000	d'avoine.
1,456	mâts.
1,193,125	planches ordinaires.
85,647	grandes planches pour le bordage des vaisseaux.
7,487	pouds de raisine.
9,720	de poix.
37,336	de goudron.
81,386	d'huile de baleine.
10,467	de cire.
943,618	de suif et de chandelle.
31,712	de potasse.
5,516	de colle de poisson.
8,958	de kaviar.
5,635	de crin.
69,722	queues de cheval.
29,110	pouds de soies de cochon.
106,045	nattes.
292,016	peaux de chèvre.
144,876	pouds de semelles de souliers et et d'autres cuirs.
621,327	fourrures.
9,982	langues de bœuf.
73,350	os de bœuf.

Cette liste dans laquelle on n'a omis qu'un

petit nombre d'articles de très-peu de conséquence, ne contient d'autres marchandises manufacturées que le linge de table, la toile blanche, la toile à voile, le cordage, la chandelle, la potasse, la colle de poisson, le kaviar, les pelleteries et les cuirs; encore quelques-uns de ces objets n'ont-ils reçu que la préparation nécessaire pour qu'on puisse les transporter et les conserver.

Quoique depuis le règne de Pierre Ier, la nation russe soit devenue bien plus nombreuse qu'elle n'étoit, elle s'occupe plus de multiplier les productions de son sol que de leur fabrique. Telle est la marche naturelle de toute société qui s'avance vers sa civilisation. La Russie continuera à trafiquer de ses marchandises brutes jusqu'à ce qu'elle ait assez de population et d'industrie pour les manufacturer, époque qui probablement est encore éloignée.

L'achat des marchandises dont on vient de voir la liste, et leur transport jusqu'au lieu où elles sortent de l'empire, forment une importante branche du commerce intérieur. La plus grande partie de ces objets viennent des fertiles bords du Wolga. Ce fleuve précieux qui, dans son cours, sert de commu-

nication entre les provinces les plus éloignées, favorise en même temps beaucoup le travail et l'industrie. Par-tout où ses ondes baignent de riches et fertiles plaines, on voit plus d'activité. Son cours marque les progrès de la civilisation russe.

Pétersbourg remplit tous les ans ses grands magasins de marchandises, dont une partie vient de cinq à mille werstes, c'est-à-dire, du centre de la Sibérie, province riche en métaux. La plupart de ces marchandises, ou du moins les clincailleries sortent des districts les plus septentrionaux de la Sibérie, et sont charriées presqu'entièrement par eau jusqu'à Pétersbourg. Du Selenga elles passent dans le lac Baïkal, d'où l'Angara les conduit dans l'Yénisseï. Du Yénisseï on les fait passer sur l'Oby, et de l'Oby sur le Tobol. Ensuite on leur fait faire par terre un trajet de quatre cents werstes pour les conduire à Tschoussowaya. De-là on les embarque sur la Kama; puis sur le Wolga, puis sur le canal de Wischnéï-Wolodzok, sur le Wolkoff, sur le lac Ladoga, et sur la Newa, qui les conduit à Pétersbourg. Enfin elles font, en partie, l'inverse de la route que suivent les marchandises qu'on transporte de Pétersbourg à Kiachta.

Un si long transport paroît d'autant plus surprenant que ces productions qui viennent du voisinage de l'océan septentrional, ne restent que quelques semaines à Pétersbourg, après quoi on leur fait faire un second voyage, plus long que le premier, et souvent elles repartent des pays étrangers pour revenir à Pétersbourg sous une autre forme, et être reconduites, par une pénible navigation, jusques dans les contrées qui les ont produites. Combien de faucilles ont fait cette route avant d'armer la main des moissonneurs Sibériens!

D'après un estimation faite depuis 1774 à 1784, il se rend annuellement à Pétersbourg, par le canal de Ladoga:

2,861 grandes barques.
797 demi-barques.
508 vaisseaux à un mât.
1,113 chaloupes.
6,739 radeaux de bois de charpente.

Quelque considérable que soit la valeur des marchandises que Pétersbourg vend aux étrangers, le besoin qu'a la Russie d'objets manufacturés, et son luxe toujours croissant, font que la balance ne s'élève en sa faveur qu'à très-peu de chose. L'état des articles de commerce, que Pétersbourg fournit

annuellement à une partie de l'empire, doit intéresser ceux qui aiment à s'occuper d'économie politique. D'après une estimation de dix années, c'est-à-dire, depuis 1780 à 1790, on importe annuellement à Pétersbourg :

2,500,000	roubles de soieries.
2,000,000	de drap.
2,000,000	d'autres étoffes de laine.
534,000	d'étoffes de coton.
700,000	de colifichets.
10,000	douzaines de paires de bas soie ou de coton.
2,000	montres.
50,000	roubles de clincailleries.
50,000	de miroirs.
43,800	de faïence anglaise.
250	chevaux anglais.
26,300	pouds de café.
372,000	de sucre.
5,000	de tabac.
101,500	roubles d'oranges et de citrons.
65,000	de fruit frais.
14,250	tonneaux de harengs.
20,000	roubles d'huile d'olive.
262,000	de porter et d'autre bière anglaise.

50,000	ancres d'eau-de-vie de France.
4,000	pipes de vin de Champagne et de Bourgogne.
250,000	barriques d'autres vins.
12,000	roubles d'eaux minérales.
42,750	de papier de différentes sortes.
50,150	de livres.
60,200	de gravures.
25,500	pouds d'alun.
3,830	d'indigo.
1,335	de cochenille.
64,000	roubles de verreries.
325,000	faucilles.

Une grande partie de ces objets est consommée à Pétersbourg ; le reste passe dans les différentes parties de l'empire, où on le transporte presque toujours par terre, parce qu'il est très-long et très-coûteux de remonter les rivières. Les charriots ou les traîneaux dont on se sert pour ce transport sont ordinairement attelés d'un seul cheval, conduit par un mougik. Ils forment des caravanes, depuis vingt-cinq jusqu'à cent voitures ; et dans les longs voyages, il n'y a quelquefois qu'un homme pour trois voitures.

J'ai déjà dit qu'on avoit tiré des registres

de la douane, les états des marchandises exportées et importées. Pour juger de l'exactitude de ces états, il est nécessaire de savoir que tous les vaisseaux étrangers qui arrivent à Cronstadt et à Pétersbourg sont rigoureusement visités, et ensuite obligés de décharger à la douane. Les employés examinent les marchandises portées sur la facture, et les négocians sont obligés de spécifier non-seulement la nature de ces marchandises, mais aussi le prix de celles dont les droits doivent être payés proportionnément à leur valeur. Si d'après cet examen, il paroît que quelques articles sont portés au-dessous de ce qu'ils valent, les employés des douanes ont le droit de les retenir en payant le prix mentionné sur la facture, avec vingt pour cent d'augmentation.

Cette manière, qu'on appelle *souscrire*, engage les négocians à porter le prix de leurs marchandises plutôt trop haut que trop bas, et c'est ce qui donne de l'authenticité aux états fournis par la douane. Il est encore possible qu'il y ait de la supercherie dans les factures; mais il paroît certain qu'il y en a le moins possible. En outre, on pense généralement que Pétersbourg est de toutes les villes de

l'empire celle où l'on prend le plus de précautions dans les douanes, et conséquemment celle où il est le plus difficile de frauder. Les autres douanes sont bien moins rigoureuses, car il n'y a que peu d'années qu'on fut obligé de changer tous les employés des frontières de la Pologne.

Il faut observer que les diamants, les livres, les instrumens et quelques autres objets entrent en Russie sans payer des droits, et que bien que la valeur en soit très-considérable, on ne peut statuer rien de certain à cet égard.

D'après ce qu'on a vu plus haut on appréciera la valeur des marchandises exportées et de celles qui sont importées, pour établir la balance du commerce de Pétersbourg. Le calcul le plus probable, en examinant les états d'entrée et de sortie depuis 1780 à 1790, donne, pour chaque année, le résultat suivant :

Exportation.	13,261,942 roubles.
Importation.	12,238,319
Profit. .	1,023,623 roubles.

Dans les trois dernières années, il est en-

trè annuellement, en or et en argent monnoyé,	337,064 roubles.
Ce qui porte la balance, en faveur de la Russie, à	1,360,687 roubles.

Le montant du commerce de Pétersbourg, depuis 1780 jusqu'à 1790, s'élève donc annuellement à 25,837,325 roubles.

La progression de ce commerce est étonnante. En voici l'apperçu :

	Importation.	Exportation.
En 1780	— 8,600,000 roub.	— 10,900,000 r.
1785	— 10,000,000	13,400,000
1789	— 15,300,000	18,700,000

Si, d'après une estimation qui paroît assez juste, nous admettons que tout le commerce de l'empire s'élève à 50,000,000 de roubles, il s'ensuivra que Pétersbourg en fait plus de la moitié. La ville la plus commerçante de la Russie, après la résidence [1], est Riga. Le commerce de Riga doit être estimé à environ 6,000,000 de roubles ; et l'on peut croire

[1] Pétersbourg est désigné sous ce nom, parce que, depuis que Pierre Ier l'a bâti, les souverains russes y résident ; mais Moskow est toujours regardé comme la capitale de l'empire.

que si ce commerce est si inférieur au commerce de Pétersbourg, celui des autres villes l'est bien davantage.

Le commerce de Pétersbourg se fait par commission. Les facteurs qui en sont chargés sont presque tous étrangers, et composent la classe la plus nombreuse et la plus estimable des négocians de cette ville. En 1790, on y comptoit 28 maisons de commerce anglaises, 7 allemandes, 2 suisses, 4 danoises, plusieurs prussiennes, 6 hollandaises, 4 françaises, 2 portugaises, une espagnole et une italienne. Il y avoit en outre 12 négocians, désignés sous le nom de bourgeois, 106 membres du premier corps de métier, 46 marchands étrangers, et 17 appartenant à d'autres villes, dont plusieurs se font comprendre dans les corps de métier qui ne sont pas proprement marchands.

Je vais donner une idée de la manière dont le commerce se fait à Pétersbourg. A une certaine époque, les marchands de l'intérieur de l'empire se rendent dans cette ville, où ils traitent avec les négocians commissionnaires pour les objets qu'ils ont à vendre ; en même temps ils reçoivent d'avance la moitié du prix de ces objets, et ils

passent un contrat par lequel ils s'engagent à les délivrer le printemps ou l'été suivant, temps où les barques viennent à Pétersbourg par le canal de Ladoga. A l'arrivée des marchandises, leur qualité est examinée par des courtiers jurés, qui doivent attester qu'elle est conforme à ce qui est spécifié dans le contrat.

Les négocians vendent les articles d'importation à des marchands russes, ou bien ils les envoyent vendre dans d'autres villes. Dans l'un et l'autre cas, le Russe qui s'en charge ne s'oblige à les payer que dans six ou douze mois, et souvent plus tard.

Par conséquent le marchand russe est payé d'avance de ce qu'on exporte de chez lui, et il achète à crédit ce qui y est importé. A l'abri des dangers de la mer, il reste aussi exempt des difficultés des douanes, et du soin de charger et de décharger les vaisseaux.

La visite des vaisseaux, le transport des marchandises dans les magasins du gouvernement, leur emballage, leur désemballage, leur déchargement, leur expédition, en un mot tous les embarras qui accompagnent le commerce dans une ville maritime, ont lieu principale-

ment à Cronstadt et dans le quartier de Pétersbourg qu'on appelle Wassili-Ostroff[1]. Là, sont la bourse et la douane; et sur une petite île située entre Wassili-Ostroff et l'île de Saint-Pétersbourg, on voit les grands magasins pour le chanvre, et ceux où l'on dépose les richesses de plusieurs pays.

Il y a si peu de mouvement dans les autres quartiers de Pétersbourg, qu'un étranger qu'on y transporteroit tout-à-coup, ne pourroit jamais s'imaginer qu'il est dans la principale ville de commerce de l'empire russe.

Les riches négocians de Pétersbourg ont leur demeure et leurs comptoirs dans le plus beau quartier. Leurs maisons, leurs portes d'entrée, leurs cours ne sont pas, comme à Hambourg et à Riga, encombrées par des balles de marchandises et des monceaux de bois. Là, excepté le comptoir, rien n'offre la moindre trace d'affaires mercantiles. Cha-

[1] L'île de Pétersbourg s'appeloit autrefois Beresovoi-Ostroff. Lorsque l'Ingrie appartenoit aux Suédois, Wassili-Ostroff étoit connu sous le nom de Givi-Saari; l'île des Apothicaires s'appeloit Korpo-Saari; celle de Kammenoi-Ostroff, Kitzi-Saari, et la paroisse où est Pétershoff, s'appeloit Tirief.

que négociant a un de ses commis qui est particulièrement chargé des affaires de la douane, et ce commis est aidé par des hommes qu'on appelle des expéditeurs. Le travail se fait par des artelschiki, ou porte-faix, qui appartiennent à un certain corps d'artisans.

Le négociant livre les marchandises importées au marchand russe, qui les fait passer, comme je l'ai déjà dit, dans l'intérieur de l'empire, ou les vend sur les lieux dans les magasins et dans les boutiques de détail.

Peut-être seroit-on fondé à affirmer qu'il n'est point de nation qui ait plus l'esprit de commerce et de trafic que les Russes. C'est l'occupation qu'ils préfèrent. Le plus simple particulier, qui peut ramasser un peu d'argent, ce qui est aisé, parce qu'ils vivent tous avec très-peu de choses, essaye de devenir marchand. Il commence par se mettre colporteur[1]. Les petits profits qu'il fait en vendant des bagatelles dans les rues, et son extrême économie, le mettent bientôt en état de louer une boutique[2]; puis, en prêtant de petites sommes à gros intérêt, en profitant

[1] Rasnoschik.

[2] Laffka.

avec adresse des variations du change et en détaillant de petits articles, il ne tarde pas à devenir un homme de conséquence. Alors il achète et bâtit des maisons et des boutiques, qu'il loue à d'autres, ou bien il les garnit de marchandises, qu'il fait vendre par des gens à ses gages. Une fois lancé dans un grand commerce, il entreprend des fournitures pour le gouvernement, et fait de grandes affaires.

Les nombreux exemples de ces fortunes rapides sont presqu'incroyables. Il n'y a pas long-temps qu'il est mort à Pétersbourg un de ces marchands, nommé Yakowleff, qui avoit commencé par vendre du poisson dans les rues et étoit devenu possesseur de plusieurs millions de roubles.

Plusieurs hommes qui s'enrichissent sont des mougiks ou serfs, à qui leurs maîtres donnent la permission de prendre un état plus avantageux que celui de mener la charrue. Ils travaillent dans les villes, et souvent ils apprennent quelque métier. Il y en a qui, après avoir acquis beaucoup de bien, restent encore esclaves, et payent à leur maître une rétribution[1] annuelle, proportionnée à leurs

[1] Cette rétribution s'appelle : *obrok*.

moyens. Le comte Scheremetoff, qui est le plus riche propriétaire de la Russie, a dans Pétersbourg beaucoup de ces mougiks qui lui payent chacun tous les ans mille roubles et plus.

Souvent ces marchands, quoique devenus très-opulens, portent l'habit national et la longue barbe, et on les voit, ainsi costumés, se promener dans des voitures élégantes.

Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que malgré ce que je viens de dire des négocians russes, il en est fort peu qui soient parvenus à avoir des commissions de l'étranger; preuve certaine que pour obtenir de la confiance dans le commerce, il faut, indépendamment de l'activité et de l'économie, quelque chose dont les Russes manquent.

Le moyens dont gagnent leur vie, les Russes qui composent la classe travaillante, ont beaucoup d'affinité. Le soin de recueillir les productions du sol, celui de les manufacturer et celui de les vendre, sont également le capital de la nation, et la source de sa prospérité et de ses richesses.

Parmi les manufactures, les établissemens impériaux se distinguent par leur grandeur et par la richesse et la perfection des ouvrages

qu'on y fait. Aussi peuvent-elles être comparées à tout ce que les autres pays offrent de plus beau dans le même genre. La manufacture de Pétersbourg, dans laquelle on fabrique à la fois des tapisseries et des tapis, égale les fameuses manufactures des Gobelins et de la Savonerie de Paris; et comme à présent on n'y employe d'autres ouvriers que ceux qui sont nés en Russie, elle est encore plus remarquable. C'est véritablement dans les vastes atteliers de cet établissement, qu'on peut le mieux juger des progrès que la nation russe a fait dans les arts.

La manufacture de porcelaine occupe 400 ouvriers, et, excepté ceux qui ont le secret de la composition et les modélateurs, tous les autres sont également Russes. On y fait des ouvrages qui, pour le goût et la finesse, approchent de ceux qui sortent des manufactures étrangères. On tiroit d'abord l'argile de l'Oural; à présent, on la fait venir de l'Ukraine, et on prend le quartz dans les montagnes d'Olonetz.

Cette manufacture est entièrement aux frais du gouvernement, auquel elle coûte annuellement quinze mille roubles de gages d'ouvriers. Mais le prix de la porcelaine est

très-haut, et en général on la croit fort cassante.

La manufacture de faïence de Pétersbourg n'a pas pu jusqu'à présent faire renoncer à la faïence anglaise [1] : mais les poëles qu'on y fait sont très-élégans et rendent cet établissement d'une grande utilité. Presque toutes les maisons nouvellement bâties ont de ces poëles, et il y a beaucoup de demandes pour les provinces.

Une manufacture d'ouvrages en bronze qui fut établie lorsqu'on voulut construire l'église d'Isaac, travaille aujourd'hui pour la cour et pour les particuliers, et mérite beaucoup d'éloges par rapport au goût et à la propreté des ouvrages qu'elle fournit.

Ce qui est encore plus digne d'attention, c'est la belle machine établie à Pétershof pour tailler les pierres. Les scies, les polissoirs, et tout ce qui sert à donner aux pierres la forme qu'on désire, est mû par l'eau, et le mécanisme est au-dessous du plancher. Cinquante ouvriers sont employés dans cet établissement. On y travaille des pierres étrangères, mais principalement toutes les espèces

[1] Celle que les Anglais appellent, faïence de la reine.

de pierre et de marbre qu'on trouve en Russie, et on en fait des tables, des vases, des urnes, des colonnes, et d'autres ornemens de toute sorte et de toute grandeur.

Il y a dans diverses provinces de la Russie beaucoup d'autres manufactures impériales, mais il seroit trop long de les décrire ici.

Les manufactures particulières établies à Pétersbourg, sont au nombre d'une centaine. On y prépare des cuirs et du tabac; on y fait du papier, de la bougie, des étoffes de soie, de laine, de coton, et des ouvrages d'or et d'argent; on y raffine du sucre, on y distille de l'eau-de-vie.

Le cuir de Russie est un des principaux objets d'exportation : aussi y a-t-il à Pétersbourg jusqu'à seize tanneries. Les manufactures de papier blanc ou de papier peint y sont également au nombre de seize. Il y a douze fabriques de fils d'or et d'argent, de broderies, de galons, de franges, d'épaulettes, etc.; huit raffineries, sept fabriques de soieries, de gazes, de draps, de bas et d'autres étoffes.

Il ne faut pas oublier la grande manufacture de verreries et de glaces, établie par le prince Potemkin. On y trouve tout ce qui

peut servir, en ce genre, à l'utilité ou à l'agrément; mais sur-tout des glaces d'une grandeur et d'une beauté supérieures à celles des célèbres manufactures de Paris et de Venise. Une chose également digne de remarque, c'est que Pétersborrg a cinq fonderies de caractères d'imprimerie, et une fabrique de montres et de pendules.

L'on peut aisément imaginer que, dans une cité aussi vaste, aussi opulente que Pétersbourg, où réside une cour superbe, les métiers utiles ne manquent pas d'emploi: mais peut-être ne sait-on pas aussi bien que, dans cette ville si nouvelle, l'on trouve aussi des ouvriers et des marchands des choses les plus curieuses et même les plus frivoles. Excités par la consommation qui se fait dans une grande ville, et par la magnificence de la cour, beaucoup d'étrangers industrieux se sont établis à Pétersbourg; et grâce à leur influence et à la communication de leurs talens, cette résidence est devenue le séjour des arts et la source d'une industrie qui se répand avec avantage dans les provinces voisines.

L'Allemagne est le pays qui a le plus contribué à un changement si favorable.

Presque tous les métiers utiles et une grande partie de ceux qui servent au luxe, sont exercés à Pétersbourg par des Allemands et par des Russes. Il y a aussi plusieurs ouvriers suédois, quelques français et quelques anglais. Ces derniers ont établi deux ou trois brasseries.

Des Allemands sont dispersés dans toute la Russie. Il y en a plus de vingt mille familles en Krimée et sur les bords du Wolga. On en voit aussi beaucoup à Moskow, à Arkhangel, et dans les autres provinces de l'intérieur; et quelques-unes de ces familles s'y sont établies depuis le commencement de ce siècle et même plutôt.

Les Russes exercent presqu'exclusivement les métiers de maçon et de charpentier. Indépendament des maçons et des tailleurs de pierre, qui demeurent constamment à Pétersbourg, il y en vient tous les ans plus de six mille, qui, lorsque les travaux de l'été sont finis, s'en retournent dans leurs provinces. Les grands édifices sont ordinairement construits d'après les plans d'un architecte, et sous la conduite d'un inspecteur; mais tous les ouvriers sont russes. La plupart de ces ouvriers et sur-tout les maçons, sont serfs.

Il est impossible de ne pas admirer le talent d'imitation qui forme le trait le plus caractéristique de la nation russe. Le paysan le plus grossier et le plus étranger à toute espèce d'art, parvient rapidement à exécuter des ouvrages de maçonnerie, extrêmement délicats. Les charpentiers [1] sont aussi très-adroits. Ils se servent d'une simple hache, et elle leur tient lieu de marteau, de scie, de rabot et de ciseau. Avec ce seul outil, ils construisent des maisons, font des tables, des chaises, des charriots, et en un mot toutes les choses les plus nécessaires qu'on peut faire avec du bois. Comme ils sont habiles et à bon marché, ce sont eux qui sont ordinairement chargés des gros ouvrages de menuiserie, dont on a besoin dans la construction des maisons de pierre ou de brique.

Les Russes sont aussi les seuls potiers, tuiliers, bouchers et jardiniers de leur pays. Ils ont, en jardinage, tout ce que le sol et le climat permettent de cultiver. Comme le plus grand avantage des jardiniers est d'avoir des primeurs et des choses extraordinaires pour la saison, ils ne négligent rien pour y parvenir. Aussi, peut-être n'est-il

[1] Les Plotniki.

point

point de lieu sous la même latitude, où l'on ait les légumes aussi précoces qu'à Pétersbourg.

La plupart de ceux qui font ce genre de commerce à Pétersbourg, sont des paysans de Rostoff et des environs, qui, après avoir gagné beaucoup d'argent, retournent dans leur pays et y rapportent le fruit de leur industrie. Un seul exemple suffit pour prouver combien le luxe de la table donne à ces paysans la facilité de s'enrichir. Pendant le dernier séjour que le prince Potemkin a fait dans la résidence, il dînoit une fois chez le comte Ivan Tchernischeff, lorsqu'un *selentschik* [1] y apporta cinq beaux concombres, chose qui, dans cette saison, étoit très-rare, et qu'on savoit que le prince aimoit beaucoup. Le maître d'hôtel prit les concombres et les présenta à son maître, qui étoit déjà à table. Les concombres furent avalés à l'instant, et le comte Tchernischeff ordonna au maître d'hôtel de faire présent de cent roubles à celui qui venoit de le surprendre si agréablement. Mais le selentschik, qui savoit que ses concombres étoient déjà mangés, refusa les cent roubles, et dit qu'il en vouloit cinq

[1] Marchand de légumes.

cents. Ce ne fut pas sans peine qu'on l'engagea à se contenter d'une somme un peu moindre

Excepté le petit nombre de métiers dont je viens de faire mention, tous les autres sont exercés à Pétersbourg par autant d'allemands que de russes, et quelquefois les premiers sont plus nombreux que les autres. C'est sur-tout ce qui a lieu pour les métiers qui dépendent de la mode, parce que le préjugé est en faveur des étrangers. Par exemple, il y a bien plus de tailleurs et de cordonniers allemands que de russes. Aussi, plusieurs d'entr'eux sont fort riches; ils entretiennent maison en ville et à la campagne; ils ont équipage, et leurs femmes portent beaucoup de diamans. Ils ont même chez eux des concerts et des fêtes chaque semaine, et quand ils donnent à dîner, ils dépensent aisément cent à cent cinquante roubles en bonne chère.

Ces sortes de gens s'élèvent au-dessus de leur état. Ils se regardent, non comme des ouvriers, mais des artistes, et ils se font moins payer leur travail que la mode qui les met en réputation. Un de ces tailleurs, que la fortune a favorisés, ne fait plus que

couper les habits et les donne à coudre à d'autres. La seule coupe d'un habit lui vaut vingt-cinq roubles.

Beaucoup de ces ouvriers sont ce qu'on appelle en France des marchands tailleurs. Leur plus grand profit est sur les marchandises qu'ils fournissent. Ils font des avances à des hommes de la cour, qui leur doivent souvent plusieurs milliers de roubles.

A Pétersbourg, le métier de forgeron est un des plus lucratifs, parce que ceux qui l'exercent emploient, aux gros ouvrages, des paysans, qui, en sortant de leurs provinces, ne gagnent que très-peu de gages. La plupart des forgerons allemands, réussissent bien dans leur pays, achètent des maisons, et laissent à leurs enfans de quoi commencer à faire, comme on dit, leur chemin dans le monde. Mais en général les ouvriers de cette nation ne sont nulle part aussi bien qu'à Pétersbourg, parce que c'est la ville où ils gagnent le plus, et où ils se fatiguent le moins. Le travail du maître consiste à surveiller ses ouvriers, à régler ce qu'ils doivent faire dans la journée, à prendre les ordres de ceux qui l'emploient et à recevoir son paiement. A midi il a une table bien fournie, et le soir il passe agréa-

blement son temps dans quelqu'un des nombreux clubs répandus dans la ville.

L'artisan russe n'a pas un sort si doux; il gagne bien moins. A la vérité son ouvrage ne vaut pas toujours celui de l'allemand; mais il est des cas où il l'égale, puisque les maîtres-ouvriers allemands n'ont souvent que des Russes pour ouvriers et pour apprentis. Dans beaucoup d'arts mécaniques, les Russes exécutent tout ce qu'on peut raisonnablement demander : aussi acquièrent-ils tous les jours plus de confiance, et à cause de leur zèle et à cause de l'insolence des Allemands.

La plupart des articles de luxe se font à Pétersbourg en si grande quantité et avec tant de perfection, qu'il est inutile d'en exporter de l'étranger, du moins pour la consommation de la ville même. Les principaux de ces articles sont ceux qu'on fait en métaux précieux. On compte dans la résidence cent quatre-vingt-trois orfévres, dont quarante-quatre sont Russes, et cent trente-neuf étrangers; en outre, il y a plusieurs doreurs et argenteurs. Or, quand on compare le nombre de ces ouvriers avec ceux qui exercent des métiers utiles et indispensables, on trouve qu'il y a entr'eux une énorme disproportion.

Le faste de la cour et le luxe des grands et des riches ont rendu si commun à Pétersbourg le goût de superfluités, qu'on y trouve les choses les plus rares.

Plusieurs de ces choses se font dans une espèce de manufacture, où l'on voit les boutiques des divers ouvriers qui tirent, des lingots, les ustensiles utiles et les bijoux les plus élégans. Quoique les brodeuses en or et en argent, ne forment pas un corps particulier à Pétersbourg, elles y sont en assez grand nombre. Les ouvrages de ces brodeuses sont si bien travaillés et d'un goût si parfait, que les marchands les vendent souvent comme s'ils les tiroient de France ou d'Angleterre. Ce genre de travail devient d'une grande ressource pour beaucoup de veuves et de filles pauvres; et c'est ce qu'on objecte à ceux qui déclament contre le luxe.

Peut-être n'est-il pas inutile de remarquer qu'à Pétersbourg on ne peut porter ni faux galons ni fausse broderie, même sur le théâtre.

Après les brodeuses, on peut placer les marchandes de modes qui, pour la plupart, sont étrangères, et qui, à Pétersbourg comme à Londres et à Paris, ont souvent plus d'un

talent agréable et lucratif. Leur nombre s'accroît chaque jour; et chose surprenante ! plus elles se multiplient, plus elles semblent prospérer. Ce qu'elles font est d'un très-bon goût, mais elles le vendent excessivement cher. Aussi celles qui savent travailler sont sûres de faire fortune. Lorsqu'elles ont rempli leur but, elles retournent ordinairement dans leur pays natal.

L'état de carrossier est aussi un très-bon métier à Pétersbourg. On y fait avec beaucoup de soin depuis le moindre écrou jusqu'au vernis qu'on met sur les voitures. Ces voitures sont à-la-fois solides et élégantes ; et comme il y a beaucoup de gens qui s'en servent, leur achat fait circuler parmi les carrossiers des sommes considérables qui, sans cela, passeroient dans l'étranger.

D'après l'opinion des connoisseurs et d'après l'expérience, les voitures qu'on fait à Pétersbourg ne le cèdent point à celles de Paris et de Londres. Les Russes l'emportent même sur les Anglais dans la manière de faire le vernis. Mais il paroît aussi que leurs voitures durent un peu moins que celles qu'on fait en Angleterre; et on en attribue la cause au bois moins sec qu'ils y emploient. Malgré

ces avantages et la grande différence que les droits d'entrée mettent entre le prix des carrosses du pays et les voitures étrangères, on en importe une grande quantité, ce que les Russes imputent au goût que les négocians anglais ont pour les carrosses de Londres, car à beaucoup d'égards ces négocians donnent le ton à Pétersbourg.

Les Russes ont, comme je viens de le dire, réussi à faire eux-mêmes la plus grande partie des choses qu'il faut pour une voiture. Ils font supérieurement le vernis; leurs carrosses sont d'une forme très-à la mode et très-élégante ; mais encore une fois ils passent pour durer moins que les carrosses anglais, et même moins que ceux que font les ouvriers allemands. Ceci peut s'appliquer à tous les ouvrages des Russes; ils paroissent sans défaut, mais ils sont moins bons que ceux qu'on fait ailleurs. On peut dire, pour l'excuse des Russes, qu'ils ont à combattre un obstacle qui les empêche d'employer le tems, le travail et la dépense nécessaires pour perfectionner leurs ouvrages, et qui, tant qu'il existera, ne peut qu'arrêter les progrès de l'industrie nationale. Cet obstacle est le

préjugé qu'on a en faveur des manufactures anglaises, préjugé qui, dans les autres pays, règne plus ou moins, mais nulle part aussi exclusivement qu'à Pétersbourg. Aussi le manufacturier russe cherche à faire passer ses marchandises pour étrangères, et à tromper ses chalans par de faux noms. Mais cela n'est praticable ni pour les voitures, ni pour quelques autres articles, et alors il est forcé de sacrifier la solidité à l'élégance, parce que ce n'est que l'élégance qu'on lui paye. Les carrosses faits par un ouvrier allemand ne se vendent pas moins de six à sept cents roubles; et ceux que font les ouvriers russes ne coûtent pas la moitié de ce prix, encore durent-ils quelquefois plus long-temps que les premiers.

A Pétersbourg les Allemands et les Russes exercent concurremment la menuiserie : mais quant à l'ébénisterie, dans laquelle on paye bien plus le talent de l'ouvrier que les matières qu'il emploie, elle n'est pratiquée que par des étrangers, parmi lesquels les Allemands se distinguent par leur habileté. Les ouvriers de cette nation font souvent des chef-d'œuvres dans lesquels brillent le génie et le goût, et qu'ils vendent aisément dans la résidence

d'une cour où l'on aime beaucoup le luxe et la magnificence. Il n'y pas long-temps qu'un de ces ouvriers fit un bureau, qui pour l'invention, le goût et la délicatesse du travail, surpassoit tout ce qu'on avoit vu en ce genre. Le prix de ce meuble étoit de sept mille roubles, et l'ouvrier déclara que cette somme ne l'indemnisoit pas du temps et des soins qu'il avoit employés à son ouvrage.

L'on conserve à l'académie des sciences de Pétersbourg, un autre monument de l'industrie allemande. C'est le modèle d'un pont, d'après le plan du conseiller d'état Gerhard. Ce pont qui, s'il étoit possible de l'exécuter en grand, seroit de la plus imposante magnificence, consiste en onze arches, un pont levis pour laisser passer les vaisseaux, des trotoirs élevés et des endroits pour débarquer. La beauté du modèle et la manière dont il est exécuté sont admirables. Celui qui le fit, reçut de Catherine II une récompense de quatre mille roubles, et ne travailla plus que pour la cour.

Parmi les principaux artisans de Pétersbourg, il y en a qui ont des magasins de meubles toujours prets à vendre. Un entr'autres a chez lui un assortiment de parquets de

divers bois et de différentes façons, et lorsqu'on en achète, ils sont mis très-promptement en place. Un autre tient un magasin de cercueils ; il en a de toute espèce, de toute grandeur et à tout prix. Plusieurs de ces entrepreneurs en gros n'ont ni boutique ni attelier. Mais quand ils se chargent de quelque entreprise, comme par exemple de fournir la charpente ou la menuiserie d'une maison, ils prennent des ouvriers et surveillent leur travail.

Avant de quitter ce sujet, il faut que je parle d'un artiste allemand qui s'est singulièrement distingué par ses industrieux ouvrages. Cet homme, nommé Rœntgen, est né à Neuwied et est de la secte des Moraves.

Les palais de l'impératrice et ceux de plusieurs grands sont ornés de différens chef-d'œuvres sortis de ses mains. On voit surtout à l'Hermitage beaucoup de meubles et même de pendules de son invention. Ces ouvrages sont faits de divers bois que l'artiste, par une préparation particulière, a extrêmement durcis et rendus propres à durer long-temps. Il les a en même temps polis si extraordinairement, qu'on n'a pas besoin de les frotter pour les conserver.

La manière dont ces ouvrages sont exécutés est non moins admirable que leur invention. On n'y distingue pas le moindre assemblage, et on croiroit qu'ils ont été fondus d'un seul jet. Quelques-uns sont garnis en bronze d'un travail élégant et supérieurement dorés ; d'autres ont des bas reliefs et sont ornés de pierres précieuses et d'antiques. Le plus parfait, peut-être, de ces chef-d'œuvres, est un pupitre, dont Catherine II a fait présent au Muséum de l'académie des sciences de Pétersbourg. Le génie de l'artiste a déployé dans cet ouvrage toute son invention et sa fécondité. En l'ouvrant, on voit sur le devant un groupe en bronze superbement doré, qui, dès qu'on presse légèrement un ressort, disparoît et est remplacé par une superbe écritoire, dans laquelle sont incrustées des pierres précieuses. L'espace qui se trouve au-dessus de l'écritoire est destiné à renfermer des papiers de conséquence ou de l'argent. La main téméraire qui voudroit se porter en cet endroit se trahiroit bientôt elle-même ; car il suffit d'y toucher pour faire entendre la musique douce et plaintive d'une orgue cachée au-dessous du pupitre. Il y a plusieurs petits tiroirs à secret pour serrer

les diverses choses dont on a besoin pour écrire. Si l'on veut changer la table à écrire en pupitre pour lire, il y a en haut une planche qui sort, et à l'instant ce pupitre s'arrange de la manière la plus commode. Mais il faut voir ce bureau pour avoir une juste idée de son mécanisme et de ses ornemens extérieurs, car il est trop difficile de les décrire. L'artiste ne demandoit de ce bureau que 20,000 roubles : mais Catherine II crut que ce prix suffisoit à peine pour en payer le travail, et elle y ajouta généreusement un présent de 5,000 roubles.

CHAPITRE VII.

MESURES ET POIDS.

LES mesures, ainsi que les poids, sont uniformes dans presque toute l'étendue de l'empire.

MESURES DE LONGUEUR.

Le pied russe est le même que le pied anglais que Pierre Ier adopta dans le temps qu'il créa sa marine. Il est divisé en 12 pouces, chaque pouce en 10 lignes, et chaque ligne en 10 points ou scrupules.

L'aune russe s'appelle *archine*. Elle a 28 pouces anglais, 26 pouces $\frac{3}{4}$ de France. On la divise en 16 verschoks, chacun desquels est par conséquent d'un pouce $\frac{5}{8}$ d'Angleterre.

La sajène ou toise russe est de 7 pieds, ou 3 archines. Elle a un pied de plus que la toise anglaise et la toise hollandaise, qui sont de 6.

La werste a 500 sajènes, ou 3,500 pieds anglais. Il faut, pour un mille géographique, 6 werstes 475 sajènes 1 archine $\frac{1}{4}$.

Pour un degré géographique, 104 werstes 131 sajènes $\frac{1}{3}$ et 7 verschoks $\frac{1}{10}$.

Pour un mille terrestre anglais, 2 werstes 86 sajènes.

Pour un mille marin anglais, un werste 368 sajènes 2 archines et $\frac{1}{2}$.

Pour une lieue de France, 4 werstes 84 sajènes.

MESURES DE SUPERFICIE.

La désétina rectangle a un côté de 80 sajènes, et l'autre de 30. Sa surface contient 2,400 sajènes carrées, ou 117,600 pieds anglais carrés. — Dans quelques provinces, la désétina a l'un de ses côtés de 60 sajènes, et l'autre de 40, ce qui produit toujours le même résultat.

Le tschetwert est la demi-désétina.

Dans les gouvernemens de Wibourg, de Riga, de Reval, et dans le district de Pétersbourg, on se sert encore de la tonne [1] suédoise, qui contient 46,772 pieds de France carrés.

MESURES DES GRAINS.

Le garnitza ou l'osmouka est la plus petite

[1] Tonne-land.

mesure pour les grains. Elle contient la huitième partie d'un tschetwerik, et pèse 5 livres russes de seigle sec. — On s'en sert ordinairement pour l'avoine.

Le polt-schetwerik, ou demi tschetwerik contient 614 et $\frac{1}{2}$ pouces cubes de France. Son poids est d'un demi-poud [1] de seigle sec.

Le tschetwerik est le huitième d'un tschetwert. Il contient 1,229 pouces cubes de France et pèse un poud d'orge sec.

Le paï, ou payok est un quart de tschetwert. Il pèse deux pouds.

Le polosmina est un demi-tschetwert. Il pèse quatre pouds, et contient 4,916 pouces cubes de France.

Le meschok ou sac, pèse 5 pouds. On s'en sert ordinairement pour mesurer la farine.

Le tschetwert, ou osmina, est le quart d'un okau. Ils pèse 8 pouds.

Le koul contient 10 tschetweriks. Il pèse 9 pouds.

L'okau contient 4 tschetwerts. Il pèse 32 pouds de seigle sec.

La tonne de grain contient :

[1] On verra plus bas que le poud pèse 40 livres russes et 33 livres poids de marc.

A Reval,	5.964 pouces cubes de France.
A Riga,	6.570
A Narwa,	8,172
En Suède,	8,310

Le lof contient à Riga 3,285 pouces cubes de France, conséquemment un peu plus de $\frac{3}{4}$ de tschetwert, à quoi on le compare ordinairement.

Le last contient à Riga et à Reval 24 tonnes, ou 48 lofs de seigle, mais seulement 45 lofs d'orge.

Mesures de liquides.

Le tscharka est la onzième partie d'un krouscha ou d'un osmin.

Le krouscha contient un huitième de védro.

Le tschetwert $\frac{1}{4}$ de védro.

Le védro contient 610 pouces cubes de France, et est égal à 5 kanes et à 10 tofls de Riga.

Le tonneau contient 4 védros.

Poids.

Le zolotnik pèse 70 grains. On le divise communément en $\frac{1}{2}$ s, $\frac{1}{4}$ s, et en $\frac{1}{8}$ e. Mais les orfèvres, les jouailliers le divisent en 96 parties.

Le

Le loth est égal à 3 zolotniks.

La livre pèse 32 loths ou 96 zolotniks; 45 livres russes font 38 livres d'Hambourg. Il y a des poids de 2, 3, 5 et 10 livres.

Le poud pèse 40 livres russes et 33 livres poids de marc.

Le berkowetz pèse 10 pouds.

Le grista pèse un demi-poud.

Le parm pèse 480 gristas. Mais ces deux derniers poids ne sont en usage que dans quelques provinces russes.

CHAPITRE VIII.

MONNOIES.

LES espèces d'or et d'argent sont frappées dans l'hôtel impérial des monnoies de Pétersbourg. Les matières qui servent pour ces espèces sont ce qu'on tire des mines de Kolywan, de Nertschinsk et de l'Oural, des écus d'Albert et des diverses monnoies étrangères.

La banque des assignations a reçu en 1786 le droit de fabriquer des espèces, et l'on a frappé des roubles d'argent dans la Tauride[1].

Les espèces de cuivre sont frappées à Ekatarinenbourg et à Annitzkoï, dans le gouvernement de la Permie, et à Souzoun sur l'Oby, dans le gouvernement de Kolywan; mais les dernières n'ont cours qu'en Sibérie.

Voici le nom et la valeur des monnoies russes :

[1] L'on porte à 31,000,000 de roubles les espèces d'argent frappées en Russie, depuis 1761 à 1781.

EN OR[1].

	Roubles.	kopecks.	évaluatiou en livres tournois.
L'impériale,	10	»	50 l.
Demi-impériale,	5	»	25
Ducat de Pierre Ier, et d'Elisabeth,	2	»	10
Rouble d'or,	1	»	5
Demi-rouble d'or,	»	50	2 l. 10s

EN ARGENT[2].

	kop.	liv. tournois.
Le rouble,	100	5
Le poltina ou demi-rouble,	50	2 l. 10s
Le quart de rouble,	25	1 5
Les pièces de 20 kopecks,	20	1
Celles de 15,	15	» 15
La griffne	10	» 10
La pièce de 5 kopecks,	5	» 5

[1] La livre pesant d'or vaut 31 impériales 2 roubles 88 $\frac{8}{9}$ kopeks, et le rapport de l'or à l'argent est comme de 15 à 1.

[2] La livre d'argent contient 72 zolotniks d'argent fin et 24 zolotniks d'alliage. Elle est estimée à la monnoie 22 roubles 75 $\frac{5}{9}$ kopeks; mais dans les espèces que la monnoie frappe, 17 roubles d'argent et 6 kopeks $\frac{2}{3}$, ou bien 17 roubles et 40 kopeks, tout en monnoie de cuivre, pèsent une livre.

EN CUIVRE[1].

	kop.	liv. tournois.
La griffne, grivna	10	» 10
Le pétok,	5	» 5
L'altina,	3	» 3
Le groscha,	2	» 2
Le kopeck,	1	» 1
Le denouschka ou denga	½	» » 6[d]
Le polouschka,	¼	» » 3

[1] Seize roubles de cuivre pur doivent peser un poud. Jusqu'en 1786 le cuivre de Kolywan étoit tellement supérieur à l'autre, à cause des particules d'or et d'argent qu'il contenoit, qu'un poud fournissoit 25 roubles; mais, depuis, on a réussi à en extraire ces particules, et un poud ne donne plus que 16 roubles.

CHAPITRE IX.

ARMÉE.

EN 1794, l'armée russe étoit composée de huit divisions de cinquante mille hommes chacune, et ces divisions avoient leurs généraux particuliers. En voici la liste:

1. La division de la FINLANDE, commandée par le prince d'Anhalt, parent de l'impératrice.
2. La division de la LIVONIE, commandée par le feld-maréchal Ivan Soltikoff.
3. La division de Moskow, commandée par le général Prozoroffsky.
4. La division de la RUSSIE BLANCHE, aux ordres du général Mikelson, vainqueur du rebelle Pugatscheff.
5. La division de l'UKRAINE, commandée par le feld-maréchal Souwaroff Rimniksky.
6. La division du CAUCASE, aux ordres du général Goudowitz, qui enleva aux Turcs les forteresses d'Anapa et de Soudjouk-Kalé.
7. La division d'OUFA, commandée par le général Reck, ayant sous lui le général

Chardon, avignonais, ingénieur très-instruit[1].

8. La division de la SIBÉRIE, commandée par le général Strandmann, officier de mérite.

Ces huit divisions étoient censées former une armée régulière de	400,000	hommes.
L'artillerie, dont le favori Platon Zouboff étoit le grand-maître, comptoit environ,	30,000	
Trois régimens de gardes à pied, et un régiment de gardes à cheval,	10,000	
Les Kosaques du Don, les Tartares de la Tauride, les Kalmouks et quelques autres hordes, fournissoient en troupes irrégulières à peu-près	120,000	
Total de l'armée	560,000	

[1] Lorsqu'en 1793 on exigea le serment des Français, ce général vouloit, dit-on, quitter la Russie.

L'armée se complette par les recrutemens que les propriétaires sont obligés de fournir, tantôt en levant un homme sur 500 de leurs paysans, tantôt sur 300, tantôt sur 100.

Dans l'avant-dernière guerre des Turcs, on a pris une fois un homme sur 35 pour recruter l'armée du maréchal Romanzoff.

Cette manière de recruter, si commode pour l'impératrice, étoit ruineuse pour l'empire, et entraînoit les plus horribles abus. Les officiers, chargés de la levée des recrues, après avoir fait mettre nuds tous les hommes qu'on leur présentoit, coupoient les cheveux de derrière à ceux qu'ils rebutoient, et les cheveux de devant à ceux qu'ils agréoient. Ils ne devoient choisir que des hommes sains et exempts de tout défaut corporel; mais avec une légère gratification, on leur faisoit recevoir ceux dont les maîtres vouloient se défaire, et qui souvent ne pouvoient pas même supporter les fatigues du voyage. En outre, les maîtres étoient obligés de donner une certaine somme d'argent à ces recrues; les parens ajoutoient presque toujours quelque chose à cette somme; et tout cela étoit confié à l'officier,

dont l'intérêt étoit que les recrues ne joignissent pas l'armée, pour pouvoir garder ce qui leur appartenoit. Aussi, les nourrissoit-il si mal et les fatiguoit-il tant, qu'il n'en arrivoit pas quelquefois un tiers au lieu de leur destination. Un homme, très-bien informé de tous ces détails, m'a certifié que sur 6000 hommes levés dans un canton pour recruter l'armée de Potemkin, 1800 seulement avoient pu joindre cette armée.

L'entretien de cette armée si nombreuse et si facile à recruter, coûte peu au gouvernement. Elle n'a que la solde qu'elle recevoit sous Pierre Ier, quoique depuis le règne de ce prince le prix des denrées ait quadruplé. Voici la paye de ceux qui servent, suivant leurs différens grades.

Un colonel reçoit	800 roubles.
Un lieutenant-colonel	600
Un major en chef	400
Un major en second	300
Un capitaine	200
Un lieutenant	150
Un sous-lieutenant	100
Un enseigne	75
Un pope ou aumônier	60
Un sergent-major	36

Un sergent[1]	15
Un caporal[2]	15
Le barbier, le tambour, le fifre et les fusiliers, chacun	7 ½

Il faut observer que les bas-officiers et les soldats sont logés, chauffés, habillés et presque nourris. Le gouvernement leur fournit du sel, de la farine et du gruau; mais leurs officiers leur en volent une partie, ce qui les oblige eux-mêmes à voler quand ils ne trouvent pas à travailler.

La discipline militaire est en Russie la même qu'en Prusse, et peut-être plus sévère.

[1] Il y en a deux par compagnie.

[2] Il y en a quatre par compagnie.

CHAPITRE X.

MARINE.

La flotte de la BALTIQUE a été établie par Pierre I[er]. à Pétersbourg, à Cronstadt et à Reval.

En 1793, cette flotte étoit composée de 34 vaisseaux[1] de ligne et 12 frégates.

En 1794, l'amiral Pawlichen conduisit d'Arkhangel à Cronstadt[2], six vaisseaux de ligne et 4 frégates.

TOTAL.	40 vaisseaux de ligne. 16 frégates.

Il y avoit en outre plusieurs bombardes, chaloupes, cutters et autres petits bâtimens.

La flotte à rames de la Baltique étoit composée de près de quatre cents bâtimens, qui, pour la plupart, étoient des chaloupes canonnières.

La flotte de la MER NOIRE, établie par

[1] Il y en avoit un plus grand nombre, mais je ne parle que de ceux qui étoient en état de tenir la mer.

[2] Les vaisseaux construits dans les ports de la Baltique sont de chêne, et ceux qui viennent d'Arkhangel, de mélèze.

Pierre I[er], fut de peu de conséquence, jusqu'au moment où Potemkin s'empara de la Krimée.

En 1793 il y avoit à Sevastopol et à Adji-Bey[1], aux ordres de l'amiral Ouschakoff, huit vaisseaux de ligne de 66 à 74 canons[2].

A Nicolaeff et à Adji-Der[3] deux cents chebecs, chaloupes canonnières et autres bâtimens à rames.

L'escadre de la MER CASPIENNE, fut établie par le tzar Alexis-Michaëlowitz, père de Pierre I[er].

En 1793, elle étoit composée de trois petites frégates, une bombarbe et cinq corvettes.

Le commandant de cette escadre est toujours un capitaine de vaisseau du département de la Baltique.

A la mort de Catherine II, le comte Ivan Tchernischeff étoit depuis long-temps à la tête de l'amirauté pour le département de la Baltique. J'ai trop souvent parlé de lui dans

[1] Adji-Bey, port nouvellement construit pour les grands vaisseaux, entre Oczakoff et le Dniester.

[2] Presque tous les canons étoient de fonte.

[3] Adji-Der est à l'embouchure du Liman et du Dniester.

l'Histoire de Catherine II, pour que j'aye encore besoin d'esquisser son caractère.

Voici les observations qui m'ont été fournies sur les principaux officiers de la marine russe. Elles sont d'un Anglais, qui a servi long-temps en Russie.

L'amiral Galenischeff Koutousoff, directeur du corps des Cadets de la marine à Cronstadt, est un homme de mérite, qui a traduit en langue russe quelques ouvrages français sur la marine. Il n'a jamais navigué; mais il connoît bien la théorie de sa profession.

L'amiral Tchitschagoff est très au fait de tout ce qui tient à son état. Son extrême prudence l'empêchera de faire des pertes à la guerre; mais en revanche il ne gagnera rien sur l'ennemi, si le hasard ne le lui procure pas.

L'amiral Barsch, qui commande à Arkhangel, étoit capitaine de vaisseau en 1770, et se battit si mal dans l'Archipel, que l'amiral Elphingston le cassa et le fit servir comme matelot.

L'amiral Pouschin est un homme dur, qui a succédé à l'amiral Greig dans le commandement de Cronstadt, poste qu'on l'accuse de devoir moins à ses talens qu'à la faveur. Il n'a jamais quitté les bords de la Baltique.

L'amirale Kruse, fils naturel du chef d'escadre Kennedy, irlandais, mort au service de Russie, est bon marin et très-grand buveur.

Le vice-amiral Hanikoff passe pour un marin très-médiocre[1].

Le vice-amiral Spiridoff est fils de l'amiral qui commandoit l'escadre russe dans l'Archipel en 1770. Filleul de Catherine II, il perdit la bienveillance de cette princesse, parce qu'il se conduisit mal dans la guerre de Suède. Dès-lors elle dit de lui : — « Il » n'est bon qu'auprès des femmes. »

Le vice-amiral Pawlischen est très-violent, mais brave et intelligent. Ce fut lui qui, avec cinq vaisseaux embossés, tint, en 1790, la flotte suédoise bloquée dans le golfe de Wibourg.

Le vice-amiral Kosléninoff a non moins de mérite que Pawlischen, et est beaucoup plus doux.

Moussin-Pouschkin, et les deux frères Van-Dossen, hollandais, sont des vice-amiraux qui ne doivent leur grade qu'à l'ancienneté du service.

Le vice-amiral Baschkakoff est très-bigot

[1] Voyez ce qu'on en dit page 170 de ce volume.

et très-ignorant. C'est lui qui, en 1781, commandoit le vaisseau qui périt sur les îles d'Hières.

Les contre-amiraux Odinzoff, Loupandin, Berg et Gibbs [1] ont des talens distingués. Skouratoff, Makaroff et Taïte[2], quoiqu'élevés au même grade, ne peuvent pas avoir part à cet éloge.

Parmi le reste des contre-amiraux et des capitaines, il n'y en a qu'une douzaine qu'on puisse compter au rang des bons officiers.

L'amiral Mordwinoff est à la tête du département des mers du midi. Habile et brave, il a une aversion invincible pour la mer. « La mer, dit-il, est faite pour les poissons » et la terre pour les hommes. »

La grande flotte de Sevastopol est sous les ordres de l'amiral Ouschakoff, qui commande aujourd'hui l'escadre russe dans les mers d'Italie.

Des deux contre-amiraux de la mer Noire, l'un est Goliankin, le plus fervent dévot qu'ait Saint-Nicolas; l'autre, Poustoschkin, marin très-violent envers ses subalternes.

On compte parmi les capitaines et les lieu-

[1] Il est d'origine anglaise.

[2] Taïte est Américain.

tenans de la flotte de la mer Noire, une vingtaine de bons officiers, qui, pour la plupart, sont anglais.

La flotte à rames de Nicolaeff et d'Adji-Der est commandée par le vice-amiral Ribas, que j'ai déjà assez fait connoître [1].

[1] Voyez les pages 81 et 320 du second volume de cette Histoire.

CHAPITRE XI.

Revenus.

Les revenus de la Russie provenans de la capitation, des tributs, du produit des mines, des impôts sur le commerce, monopoles, etc. s'élèvent à environ 32,500,000 roubl.

Les revenus de la Russie provenans de la capitation, des tributs, du produit des mines, des impôts sur le commerce, monopoles, etc. s'élèvent à environ	32,500,000 roubl.
De la Tauride et du Caucase à	3,000,000
De la Pologne à environ	7,000,000
De la Courlande à environ	2,500,000
Total des revenus,	45,000,000

En comparant ce que coûtent ailleurs un régiment, la construction et l'équipement d'un vaisseau de ligne, et divers autres objets, on conçoit aisément comment avec des revenus médiocres, la Russie peut faire de très-grandes choses. En 1790, l'on construisit, lança et équipa, en moins d'un mois, soixante-dix chaloupes canonnières pour agir contre la Suède.

CHAPITRE XII.

Dépenses.

L'entretien de l'armée coûte un peu moins de	6,000,000 roubles.
Celui de la marine, environ	1,500,000
Toutes les autres dépenses ordinaires s'élèvent à [1]	3,500,000
Total.	11,000,000

Donc il reste un excédent de revenu de 34,000,000 de roubles, excédent qui est employé à l'entretien des tribunaux, à des établissemens, à des pensions, à des fêtes, à des présens et à toutes sortes de dépenses

[1] L'entretien de la flotte et du canal de Cronstadt est prélevé sur le produit des droits que payent les kabaks ou cabarets. — Celui de l'armée est pris sur le produit de la capitation. — Celui des Gardes Préobraginsky et Semenoffski est pris aussi sur les kabaks. — Celui des Gardes Ismaïloffski sur les salines, et celui des Gardes à Cheval sur les prikases de Sibérie.

extraordinaires. Il ne suffisoit même pas à Catherine II, puisqu'elle a fait souvent des emprunts en Hollande, à Gênes, à Venise et dans divers autres pays.

CHAPITRE XIII.

DETTE NATIONALE.

On peut porter la dette nationale de la Russie à 33 millions de roubles, qui forment les fonds des deux banques d'assignations, et d'emprunt.

Les emprunts faits en Pologne, en Hollande, à Venise et dans quelques autres pays ne sont pas exactement connus.

BANQUES.

Catherine II a créé trois banques :

1°. La Banque d'Emprunt ou le Lombard, dont les revenus sont destinés à l'entretien de l'hôpital des Enfans-Trouvés.

Le Lombard prête les trois quarts des effets d'or et d'argent, d'après l'estimation des taxateurs-jurés ; la moitié de cette même valeur pour les autres métaux, et ce qu'on juge équitable pour les bijoux.

L'intérêt des sommes prêtées est de 5 pour 100 payés d'avance. — Les effets déposés sont vendus publiquement à l'enchère.

Le Lombard reçoit gratis des dépôts d'argent et les restitue peu de jours après qu'on les a réclamés. Si ces dépôts sont faits pour plus d'un an, il en paye les intérêts ; et trois mois après la réclamation, il en rend le capital en nature.

2°. La banque d'assignations créée en 1768, pour Pétersbourg et pour Moskow, devint en 1786 une banque impériale pour tout l'empire. L'administration de cet établissement s'est engagée à ne pas porter le nombre des billets au-delà de cent millions de roubles.

Elle a émis des billets blancs de 100, de 50 et de 25 roubles ; des billets rouges de 10 roubles et des billets bleus de 5 roubles, tous payables en cuivre[1].

Elle a le droit de faire frapper des espèces de l'or et de l'argent importés de l'étranger, et du cuivre de la Russie, droit dont elle n'a pas encore usé. Elle peut aussi escompter les lettres-de-change, à demi pour cent par mois : mais elle n'a pas plus fait cette opération que la première.

3°. La banque d'emprunt pour la noblesse

[1] Ces billets perdent environ 25 pour cent contre l'argent, et un peu moins contre le cuivre.

et pour les villes fut établie en 1786. — Ses premiers fonds sont de 33 millions de roubles, dont 22 ont été destinés à la noblesse, et 11 aux villes. Elle prête aux nobles sur l'hypothèque de leurs terres ou sur celles de leurs serfs mâles, estimés 40 roubles par tête, ce qui est beaucoup au-dessous du capital dont ces hommes fournissent le revenu moyen.

La banque prête aux villes sur l'hypothèque de leurs terres ou sur celle des maisons en pierre.

L'emprunteur paye annuellement à la banque huit pour cent ; savoir, cinq pour l'intérêt, et trois à valoir sur le capital. Mais ce n'est que tous les quatre ans qu'on déduit du capital douze pour cent, ou bien le nombre des serfs engagés est diminué proportionnellement ; ensorte qu'au bout de vingt ans la dette se trouve éteinte.

La création de cette banque a procuré à l'administration le moyen d'émettre pour 33 millions de billets, dès long-temps épuisés ; et elle paroît prêter, tandis que réellement elle emprunte. Si ceux à qui la banque fournit de l'argent étoient exacts à le rembourser, ils pourroient tirer un grand parti de ces

avances: mais la mauvaise économie du plus grand nombre est cause que très-probablement leurs hypothèques seront dévolues au domaine.

L'établissement des assurances pour les incendies a été joint à celui de la banque, qui fait taxer juridiquement les maisons et les fabriques, reçoit, annuellement, un et demi pour cent des trois quarts de leur valeur, rembourse ces trois quarts, en cas d'incendie, ou prête cette somme sur l'hypothèque des bâtimens estimés. Cet établissement n'a pas encore prospéré.

L'entretien de cette dernière banque et de la banque d'assignations coûte au gouvernement 116 mille roubles par an.

CHAPITRE XIV.

ADMINISTRATION.

SOUS le règne de Catherine II et jusqu'à présent l'administration générale de l'empire a été confiée à divers collèges ou tribunaux suprêmes, dont quelques-uns ont été créés par cette princesse, et les autres datent du temps de ses prédécesseurs. Voici quels sont ces tribunaux:

1°. LE SAINT SYNODE DIRIGEANT. Il a la juridiction suprême dans toutes les matières ecclésiastiques, sur les membres du clergé, sur les consistoires et sur les tribunaux ecclésiastiques, répartis dans les provinces. Ses assesseurs présens ne sont qu'au nombre de six. Il siége à Pétersbourg, et il a à Moskow un département auquel préside l'illustre métropolitain et archevêque Platon.

2°. LE CONSEIL PRIVÉ. L'impératrice Catherine II le présidoit elle-même. De son temps il étoit composé de treize membres; mais le nombre n'en étoit point fixé. Il siége dans le palais impérial.

3°. Le cabinet. Sous Catherine II ce conseil, composé de trois assesseurs, étoit chargé des affaires et des négociations privées de la couronne. Il administroit les revenus du sel, des économats, des mines de Kolywan, etc. revenus qui entroient dans la cassette de l'impératrice et fournissoient à ses dépenses particulières, aux appointemens d'un grand nombre de salariés, et à des pensions. Huit officiers, dont le moindre étoit au moins général-major, portoient le titre de secrétaires du cabinet, recevoient les placets pour les présenter à la souveraine, et remplissoient les autres fonctions relatives à leur emploi.

4°. Le sénat dirigeant. C'est le collége suprême de l'empire. Il est subdivisé en six départemens, dont quatre siégent à Pétersbourg et deux à Moskow. Un procureur-général et six premiers procureurs y sont chargés de soutenir les intérêts du souverain et de faire respecter les ordonnances.

Du sénat dépendent :

Le comptoir héraldique, composé de trois membres ;

Le maître des requêtes qui a son substitut à Moskow ;

L'expédition de l'arpentage et de la limitation des terres [1], chargée de terminer les difficultés relatives aux limites des propriétés territoriales ;

L'expédition secrète, qui n'est composée que d'un général-major civil et d'un secrétaire.

5°. L'expédition d'état. Elle est subdivisée en quatre départemens, à la tête desquels se trouve le premier ministre des finances [2]. — Le premier département s'occupe des revenus de l'empire ; le second des dépenses ; le troisième de la révision des comptes, et le quatrième des arrérages.

6°. La commission du Trésor. Dépositaire des fonds de l'état, elle n'en fait l'emploi que d'après les ordres du monarque.

7°. Le collége des affaires étrangères, présidé par le grand-chancelier [3], aidé de deux assesseurs. De ce collége dépendent :

Le département des Cérémonies ;

[1] Méjévaya expéditzia.

[2] Sous le règne de Catherine II cette place étoit remplie par le prince Wesemskoï.

[3] Depuis la retraite du grand-chancelier Mikhael Woronzoff, Catherine II fit présider ce collége par le vice-chancelier Ostermann.

Les archives diplomatiques qui sont à Moskow;

Les ministres auprès des cours étrangères et les consuls.

8°. LE COLLÉGE DE LA GUERRE. Il est présidé par un feld-maréchal et par deux généraux en chef, présidens par *interim*. Un lieutenant-général, deux généraux-majors et un contrôleur-général en sont assesseurs. Il y a en outre un procureur, un premier secrétaire, un auditeur-général et plusieurs autres officiers subalternes.

9°. LE COLLÉGE DE L'AMIRAUTÉ. Sous le règne de Catherine II, le Grand-Duc, aujourd'hui Paul Ier, avoit le titre de président de ce collége, mais il ne le présidoit pas. Le ministre de la marine [1] en est le vice-président, et quatre amiraux en sont les assesseurs.

[1] Sous Catherine II, c'étoit le comte Ivan Tchernischeff, dont j'ai souvent parlé.

CHAPITRE XV.

LÉGISLATION ET POLICE.

AVANT de parler de la législation des Russes, il faut jeter un coup-d'œil sur tout l'état civil.

La féodalité existe encore en Russie dans toute sa force; mais Montesquieu s'est trompé, en assurant que les naturels du pays étoient tous seigneurs ou esclaves, et qu'il n'y avoit point de tiers-état [1].

Il y a véritablement parmi les Russes trois classes bien distinctes, celle des nobles, celle des hommes non-nobles [2], qui n'appartiennent à personne, et celle des mougiks [3], ou serfs, qui forment plus des trois-quarts de la population.

Les nobles russes se divisent en grande et petite noblesse. La grande noblesse comprend plusieurs familles, dont quelques-unes

[1] Esprit des Loix.

[2] On les nomme en russe, Odnowortzi.

[3] Ce mot signifie, en langue russe, un diminutif d'homme.

font remonter leur origine à Rourik, l'un de ces princes Warèges [1], sous le gouvernement desquels passèrent volontairement, en 862,

[1] Les princes Warèges ou princes de la Baltique. Les descendans de la branche aînée des Wolodimir, petit-fils de Rourik, étoient les grands princes de Moskow, qui s'est éteinte avec le tzar Fédor Iwanowitz. Les autres branches eurent des souverainetés indépendantes, savoir : Tchernigoff, Smolensko, Iaroslaff, Rostoff, Bielo-Ozero, et Staradoub.

Les princes Odoeffskoï, Massalskoï, Repnin, Toufiakin, Dolgorouki, Scherbatoff, Baratinski et quelques autres descendent des princes souverains de Tchernigoff.

Les princes Koloffskoï, Daschkoff, Prozoroffskoï, etc. sont de la branche de Smolensko.

Les princes Schetinin, Sontzoff, Sassekin, Schakaffskoï, Mordkin, sont issus de la branche d'Iaroslaff.

De celle de Rostoff descendent le prince Labanoff et quelques autres.

De celle de Bielo-Ozero, les princes Bellasselskoï et Aktomskoï.

Enfin, de celle de Staradoub sortent les princes Gagarin et Kilkoff. — Les familles de Regesskoï, de Tolboutzin, d'Ierapkin, prétendent avoir la même origine, mais elles ont perdu leurs titres, et n'ont conservé que leurs armoiries.

Les Woronzoff, les Islenieff, les Stéchadim, les Belkin, les Diwoff, et plusieurs autres nobles ne sont point issus des princes Warèges ; mais leurs noms ont été très-anciennement illustrés.

les habitans de Novogorod, qui formoient alors une république très-libre.

La haute noblesse jouissoit autrefois de très-grands priviléges, et en a encore conservé beaucoup. Elle possédoit tous les grands fiefs ; elle commandoit à la guerre la noblesse inférieure, et pouvoit passer du service d'un grand prince à celui d'un autre, sans être accusée de félonie ; elle avoit enfin le droit de faire juger ses procès par ses baillis, conjointement avec les magistrats du souverain.

Le tzar Iwan Wassiliewitz diminua les prérogatives de cette noblesse.

Fedor Alexiewitz la traita encore plus mal. Indigné de ses prétentions et du désordre qu'elles occasionnoient dans les armées, il lui ordonna un jour de lui présenter toutes les chartes qui spécifioient ses priviléges ; et dès qu'il les eut, il les jeta au feu, en déclarant qu'à l'avenir les titres de noblesse de ses sujets seroient uniquement fondés sur le mérite personnel, non sur la naissance [1]. Les noms des nobles furent alors inscrits sur deux registres publics, dont l'un contenoit ceux

[1] On a vu dans le premier Livre de cet Ouvrage que ce fut le prince Wassili Gallitzin, qui eut le courage de donner au tzar Fedor un si généreux conseil.

de la grande noblesse, l'autre ceux de la petite.

La petite noblesse comprend les boyards, ceux qui descendent de familles nobles ou ennoblies, et les personnes à qui leurs services ou la faveur font accorder des titres.

Les hommes non nobles sont des paysans libres qui cultivent eux-mêmes leurs terres, ou les font cultiver par d'autres, et qui, sans jouir des priviléges de la noblesse, participent à ses charges. De même que les serfs les plus abrutis; ces paysans regardent le souverain russe comme une divinité, et lui en donnent le titre [1].

Il y a environ ving-cinq mille autres paysans libres, qui ne fournissent point à l'entretien de la milice [2], qui gardent les frontières, mais qui ont le droit de se racheter de ce service, en payant à la couronne deux roubles soixante-dix kopecks par an; et il y en a un bien plus grand nombre qui payent un rouble soixante-dix kopecks, et sont encore soumis aux recrues de la milice.

Parmi les paysans libres, on comprend les

[1] Ils l'appellent *Zemnoï-Bog*, c'est-à-dire Dieu de la Terre.

[2] La Land-milice.

habitans des villes, qui s'adonnent au commerce ou aux arts. Mais dès-lors ils jouissent de quelques priviléges particuliers. Ils élisent eux-mêmes des magistrats chargés de veiller au maintien de leurs franchises et de juger leurs contestations. Quelques-uns même sont exempts de la capitation; cependant le plus grand nombre la paye et est obligé de fournir à l'entretien des troupes.

Les mougiks ou serfs sont attachés à la glèbe. Les terres ne sont estimées en Russie que par le nombre d'hommes qui en dépendent [1], et chaque homme n'est évalué qu'à quarante roubles, quoiqu'il rende à son maître au moins de cinq à dix roubles par an.

La vie des serfs appartient à l'état. Mais leurs personnes, leurs meubles, leur pécule sont la propriété du maître [2]. Les droits des maîtres sur les serfs sont illimités, et trop souvent ils en abusent jusqu'à leur donner la mort. La classe des serfs, si avilie, si opprimée, forme, cependant en Russie,

[1] Aussi y a-t-il des seigneurs très-riches en Russie. Le prince Potemkin possédoit deux cent mille paysans.

[2] Quelques maîtres, mais en petit nombre, laissent leurs paysans disposer du fruit de leur industrie.

plus des dix-neuf-vingtièmes de la population.

Les nobles employent le plus grand nombre de leurs serfs à la culture des terres, et ils choisissent les plus intelligens pour leurs domestiques, ou pour leur faire apprendre des métiers. Par ce moyen, leur service ni leurs ouvriers ne leur coûtent jamais rien.

Les serfs mâles doivent à l'état une capitation de soixante-dix kopeks, qu'ils sont obligés de payer eux-mêmes ; les femmes ne lui doivent rien. Les maîtres, exempts de tout impôt, sont seulement obligés de fournir des soldats pour les recrues de la milice et des armées.

Les paysans russes sont ignorans et très-superstitieux, mais c'est la faute de l'éducation et de l'esclavage; car il est rare qu'ils ne réussissent pas dans tout ce qu'on veut leur faire apprendre. On trouve parmi eux des forgerons, des charpentiers très-adroits, et des menuisiers, qui, avec leur seule hache, font les ouvrages les plus difficiles.

Rien n'est si singulier que de voir à la formation d'un régiment, le colonel passer en revue tous ses nouveaux soldats, et dire, au hasard, à chacun d'eux, le métier qu'il doit

doit faire. Il ne faut pas qu'ils demandent un autre état que celui qu'on leur assigne, car on leur répondroit à coups de bâton : mais ils obéissent; le cordonnier devient charron, le peintre, tailleur, et tout va au gré du despote.

Les nobles russes, pour la plupart aussi barbares que leurs paysans sont dociles, exigent souvent, de ces malheureux, des choses impossibles, et les punissent très-sévèrement quand ils n'en sont pas satisfaits. Les représentations de l'homme éclairé, l'indignation, le ridicule ne les corrigent pas de leur brutale stupidité [1]. Malgré cela les paysans restent fidellement attachés à leurs maîtres. Quand ceux-ci en sont trop mécontens, ils les emploient dans les recrues

[1] Parmi un grand nombre de traits qui peignent le caractère de ces nobles, je n'en citerai que deux. Un boyar qui vivoit à la campagne, avoit, dit-on, envoyé à Moskow un de ses domestiques pour apprendre à peindre en bâtiment. Au bout de quelques mois le domestique revint chez son maître et employa le talent qu'il avoit acquis à la décoration de quelques bâtimens, ce qui fit grand plaisir au maître. Un jour celui-ci fit appeler le domestique et lui ordonna de faire à l'instant le portrait de sa femme. Le pauvre domestique s'excusa sur ce qu'il avoit appris à peindre des portes, des fenêtres, et non le portrait : mais le boyard le fit rudement fouetter, en disant « qu'il étoit bien malheureux d'avoir

qu'ils sont obligés de fournir, et c'est ce que les paysans redoutent le plus.

Les paysans russes ont en général le même esprit de servitude et les mêmes mœurs : mais leur caractère diffère suivant la nature du climat, et l'exemple des nations qui les environnent. Les paysans de la petite Russie, des frontières de la Pologne, et des environs de Pétersbourg sont rusés, voleurs et souvent très-méchants. Les Moskowites, au contraire, se montrent bons, serviables et extrêmement désintéressés. L'hospitalité est la vertu qu'ils pratiquent et chérissent le plus. La superstition et l'ignorance les rendent quelquefois cruels. Mais avec de l'instruction et des loix sages on pourroit en faire le meilleur des peuples. Quelle énergie, quels élans vers la liberté n'ont-ils pas quelquefois

» dépensé de l'argent pour faire instruire un coquin,
» qui ne vouloit pas peindre sa femme. »

Un autre noble russe avoit chargé un musicien d'enseigner un de ses paysans à sonner du cor. Quelques jours après il demande au musicien, si le paysan fait beaucoup de progrès. Le musicien répond que non, et que même il n'a pas encore l'embouchure. — « C'est » bon, reprend le noble, qu'on le fasse venir. » Le paysan arrive. On lui donne cinquante coups de fouet. — « Voilà, lui dit-il ensuite, pour ne t'être pas encore » procuré une embouchure depuis huit jours. Si demain » tu n'en as pas une, tu recevras le même châtiment. »

montrés ? Lorsque le tzar Alexis Mikaëlowitz[1] eut intention de détruire l'esclavage, on les vit aussitôt se rassembler et marcher contre Moskow, qui s'opposoit aux volontés bienfaisantes du monarque. Dès que Catherine II parla de donner un code à la Russie et d'arracher les serfs à la glèbe, plus de cent mille de ces serfs furent prêts à se soustraire au despotisme de leurs tyrans[2] ; mais la souveraine s'arrêta, et les esclaves restèrent dans les fers.

Revenons à l'état civil des habitans de la Russie. Dans les provinces envahies[3], et

[1] Père de Pierre Ier.

[2] Il est certain que les paysans massacrèrent alors un grand nombre de leurs barbares maîtres, et ces attentats contribuèrent à les empêcher d'être libres.

On raconte qu'au moment de la révolte de Pugatscheff, qui promettoit la liberté aux serfs, le prince Scherbatoff en rentrant chez lui à Moskow, fut fort étonné de voir son palais illuminé et d'entendre les cris d'une joie tumultueuse. Ses domestiques étoient à table et s'enivraient de son meilleur vin et de ses liqueurs. Indigné de ce désordre, il menace les convives : mais l'un d'eux se lève et lui dit : — « Ecoute, prince Ale» xandre, ne fais pas le méchant ; tu pourrois t'en re» pentir, car notre vengeur est à la porte. » — Le prince profita de l'avis et se retira.

[3] Telles que l'Ingrie, la Livonie, l'Esthonie.

dans celles qui se sont volontairement soumises, cet état diffère de celui de la Russie proprement dite. Ces provinces ont conservé une grande partie de leurs droits et de leurs coutumes. Les Tartares et les Kalmouks [1] suivent aussi leurs anciens usages.

Tous les étrangers qui s'établissent en Russie y conservent la liberté dont ils jouissoient dans le pays où ils sont nés; mais ils ne font partie que des non nobles, excepté lorsqu'un oukase particulier les aggrège à la noblesse.

Les avantages de la naissance peuvent flatter l'orgueil des Russes : mais ils n'en jouissent réellement qu'autant que le leur permet la volonté du monarque. En Russie tous les états de la société sont divisés en quatorze classes, sans qu'on ait égard aux titres de noblesse. Je ne donnerai point la liste de ceux qui composent ces classes. Ce détail seroit ici trop long et trop inutile.

La législation russe ne peut être que très-embrouillée, parce qu'elle a enfanté trois codes différens [2], et une innombrable multitude d'oukases qui se contredisent sans s'a-

[1] L'Ukraine, la Georgie.

[2] Celui d'Ivan Wassiliewitz appelé le Soudebnik; celui d'Alexis Mikhaëlowitz, appelé l'Oulojenié, et celui de Pierre Ier.

broger, et ont également force de loi. Dans une même cause, les parties opposées peuvent toujours citer quelque loi en leur faveur, sans que la plus récente ait plus d'autorité que les autres; ce qui laisse aux juges la faculté de prononcer à leur gré.

En parlant de ces loix émanées d'un gouvernement despotique, un homme d'esprit a dit : L'arbre sauvage ne peut porter que de mauvais fruits. En effet, le despote donne toujours l'empreinte de son pouvoir absolu aux loix mêmes par lesquelles il semble vouloir restreindre ce pouvoir; et toutes ne tendent qu'à prêter à ses caprices plus de force et un caractère sacré.

Les loix dont la vie, l'honneur et la liberté dépendent en Russie, sont très-singulières.

Elles affranchissent des peines corporelles tous les nobles, tous les hommes libres comme les nouveaux affranchis, et tous ceux qui jouissent du droit de bourgeoisie, pourvu qu'ils aient déclaré posséder un capital de cinq mille roubles [1].

[1] Catherine II taxoit chaque bourgeois, chaque marchand à un pour cent du capital qu'il déclaroit; et pour l'engager à déclarer un capital considérable, elle lui accordoit des priviléges en raison de la fortune qu'il paroissoit avoir.

Il semble que de telles loix doivent avoir les plus funestes conséquences ; mais les oukases qui les contiennent ont toujours un article qui en prévient l'abus ; cet article porte : — « Qu'un noble et un homme ayant » droit de bourgeoisie avec un capital de » cinq mille roubles, pourront perdre la vie » et l'honneur en vertu d'un jugement. »

Un monument de barbarie qu'on n'auroit pas cru devoir attendre du règne de Catherine II, est l'oukase promulgué par cette princesse, pour fixer les peines des insultes et des voies de fait commises contre les bourgeois. En voici quelques articles :

« Celui qui insultera un bourgeois par pa» role ou par écrit, sera condamné à payer » la somme que le bourgeois paye annuelle» ment à la ville et au trésor.

» Celui qui le frappera avec la main, sans » armes, payera à l'offensé le double de ce » que ce dernier paye annuellement.

» Celui qui insultera la femme d'un bour» geois, doit lui donner le double de ce que » son mari paye chaque année à la ville et » au trésor. — Si la femme paye elle-même » un impôt, celui qui l'insultera doit payer » le double de ce qu'elle et son mari payent » annuellement.

» Celui qui insultera les filles d'un bour» geois, est obligé de payer quatre fois au» tant que leurs père et mère payent an» nuellement.

» Celui qui insultera des enfans bourgeois » en bas âge, payera la moitié de ce que les » père et mère payent annuellement.

» Celui qui insultera un fils de bourgeois » qui sera majeur, payera la somme que » celui-ci paye annuellement, tant à la ville » qu'au trésor, de tel état et de telle condi» tion qu'il soit. »

Ainsi, les insultes, les calomnies et même les voies de fait sont permises, moyennant une légère somme ; et celui qui est riche et qui paye une forte taxe, reçoit une indemnité plus considérable que le pauvre, et par conséquent est mieux défendu par la loi. Quelle absurdité ! Ne devroient-ils pas avoir un droit égal à la protection publique ?

Ce qui prouve encore mieux l'injustice de cette loi, c'est qu'avec un rouble on satisfait la vindicte publique armée contre un crime capital ; car, sans armes et avec la main, on peut ôter la vie à son semblable.

Il est aussi des cas où il en coûte bien plus cher, lorsqu'on ne fait qu'insulter un parti-

culier. Catherine II, voulant engager ses sujets à doter l'hospice des Enfans-Trouvés, mit dans l'oukase qu'elle publia à ce sujet: « — Qu'un bourgeois qui donneroit » à cet hospice depuis 25 jusqu'à 1000 rou- » bles ou plus, recevroit une pareille somme » de quiconque l'insulteroit, et même le » double, si l'on portoit la main sur lui. »

Toute affaire criminelle est successivement jugée par trois tribunaux différens, sans que l'accusé soit obligé d'appeler du jugement des deux premiers. Le jugement qui condamne un noble à une peine afflictive ou infamante, ne peut être mis à exécution qu'après la sanction du sénat et la confirmation du souverain.

Les loix criminelles veulent encore, en Russie, que le noble et le bourgeois soient jugés par leurs égaux.

En Russie les peines sont rarement proportionnées aux délits. Elles se bornent presqu'à trois espèces, les galères, le knout[1] et l'emprisonnement dans les maisons de correction[1].

[1] Ceux à qui l'on donne le knout sont dépouillés jusqu'à la ceinture, et couchés à plat ventre sur une espèce de poteau, appelé *kabouela*, mot qui signifie *jument*. Non-seulement on les attache, les pieds et les mains écartées, mais on leur passe la tête dans un carcan adapté au même poteau; et dans cet état ils reçoivent des coups de fouet appliqués par la main du bourreau. Le fouet est composé d'une forte ficelle de quatre pieds de long, au bout de laquelle est une lanière de cuir non tanné, lanière qu'on fait tremper dans du lait et sécher au soleil, pour la rendre plus tranchante. Quelquefois on reçoit cinquante coups de knout, et l'on survit à ce supplice; quelquefois aussi quatre coups suffisent pour ôter la vie. Cela dépend du bourreau qui sait ouvrir à volonté les flancs de celui qu'il frappe. — Il est plusieurs cas où ceux qui reçoivent le knout sont marqués au front avec un fer rouge; dans d'autres cas on leur arrache les narrines.

Dix ans suffisent, en Russie, pour prescrire la peine d'un délit. Ce terme est bien court chez une nation où l'honneur n'est pas connu, et où le coupable peut se cacher sans sortir du pays.

Les loix civiles de la Russie semblent, en général, dictées par un esprit plus éclairé que les loix criminelles. Voici comment elles protègent les propriétés des nobles et des bourgeois qui possèdent un capital de cinq mille roubles.

Elles ordonnent qu'ils ne pourront point être privés de leurs biens sans un jugement conforme aux loix, et qu'en toute cause ils seront, comme en matière criminelle, jugés

[1] On condamne très-rarement à mort.

par leurs égaux. Elles leur permettent de bâtir, d'acheter des maisons, des villages, d'établir des manufactures, d'améliorer leurs propriétés, de jouir et de disposer de leurs productions. Elles leur accordent la faculté de donner, léguer et de constituer en dot, vendre et échanger, de la manière qu'ils voudront, les biens acquis par eux.

Quant aux biens patrimoniaux, la loi en ordonne et en fixe la disposition. Ces biens passent aux héritiers légitimes.

Si ces loix étoient rigoureusement suivies les Russes n'auroient qu'à se féliciter de les avoir : mais l'autorité arbitraire, la prévarication et l'ignorance en arrêtent souvent l'exécution.

Catherine II a établi dans chaque gouvernement vingt-sept ou vingt-huit tribunaux, tandis que deux ou trois auroient suffi; car chaque gouvernement ne contenant que cent cinquante à deux cent mille familles, et les nobles et les gens libres ne faisant qu'un vingtième de la nation, il y a vingt-sept à vingt-huit tribunaux pour juger sept à huit mille familles. Il est vrai que chacun de ces tribunaux n'est composé que de trois ou quatre juges : mais c'est encore un grand vice. Il valoit mieux établir moins de tribunaux et rassembler dans chaque tribunal un plus grand nombre de juges. On auroit, à la fois, eu plus de lumières, et donné moins de facilité à la corruption.

Un autre vice, c'est que le tribunal qui rend la sentence définitive, ne la fait pas mettre à exécution. Il la renvoye à un autre tribunal que se soin regarde uniquement ; de sorte qu'un jugement, qu'il faut presque toujours acheter, ne s'exécute pas, à moins que le malheureux plaideur ne force à prix d'argent le tribunal exécuteur à remplir son devoir. Souvent lorsqu'une des parties s'est épuisée pour obtenir le jugement définitif, l'autre rend cette dépense inutile en corrompant les juges d'exécution. Et voilà comment s'exécutent des loix qui semblent faites pour protéger la fortune, la vie, la liberté des citoyens ! Tout reste imparfait dans un gouvernement dont le principe est vicieux.

Les obscurités, les ambiguités, les contradictions qu'on trouve dans les loix et dans les oukases russes, contribuent beaucoup à perpétuer le despotisme du gouvernement.

Quand un juge est embarrassé par les loix qu'on lui cite, il s'adresse au souverain. Celui-ci, au lieu de faire une loi nouvelle pour corriger les contradictions ou les obscurités

qui ont besoin d'être éclaircies, se contente de prendre connoissance de l'affaire, et de dire comment il veut qu'elle soit jugée; et cette décision reste toujours ensevelie entre le juge et lui.

Nul souverain russe n'a plus abusé de ce droit que Catherine II. Dans le temps même qu'elle travailloit à donner de nouvelles loix à son empire et à établir des tribunaux, elle se permettoit les actes les plus arbitraires. Un prince Labanoff avoit plaidé devant le sénat pour la succession d'une de ses tantes, et ce tribunal suprême la lui avoit accordée à l'unanimité, d'après le texte formel d'une loi rendue par l'impératrice Anne, et constamment en usage. Labanoff jouissoit depuis un an de la succession, lorsque tout-à-coup l'impératrice déclara nul le jugement du sénat, et donna les biens contestés à la partie adverse de Labanoff.

De toutes les institutions politiques, il n'en est pas de plus propre à assurer le repos de chaque citoyen, qu'une bonne police. La prospérité d'un état, ses relations avec les puissances étrangères, même la liberté politique dont on jouit dans son sein, ont moins pour objet le bonheur individuel que celui de l'ensemble de la nation. Mais les soins de

la police ont directement rapport à tout ce qui nous intéresse comme membres de la société, comme époux, comme pères. Il est des pays, où, quoique le gouvernement en impose peu au-dehors et que la liberté politique soit gênée au-dedans, l'homme est heureux, parce qu'il jouit de la sécurité et de la liberté civile, tandis que dans d'autres où la puissance nationale est formidable, c'est tout le contraire.

Mais il faut l'avouer; la liberté civile n'est bonne qu'autant qu'elle est accompagnée de la liberté politique. Autrement, la tranquillité qu'elle procure ressemble à la tranquillité des tombeaux.

Vers la fin de son régne, Catherine II voulant fonder sur les loix la liberté civile de ses sujets, a établi dans chacun des quarante-trois gouvernemens de l'empire, un tribunal propre à épargner aux Russes beaucoup de crimes et de malheurs.

Ce tribunal, appelé cour de conscience ou d'équité, est composé d'un président et de six assesseurs, deux desquels sont élus tous les trois ans dans la classe des bourgeois, et deux dans celle des paysans. Ces assesseurs ne peuvent connoître que des causes des hommes de leur classe. La cour de conscience doit

prononcer ses jugemens conformément aux loix ; mais comme elle est établie pour maintenir particulièrement la sureté des individus, il lui est prescrit de ne jamais perdre de vue les principes d'une sage philantropie, le respect dû à l'homme, en général, et l'horreur de l'oppression et de l'injustice. Elle ne doit point aggraver les torts des accusés, mais les discuter avec intégrité, et les punir avec indulgence. Elle ne peut se mêler que des affaires qui lui sont renvoyées par le gouvernement ou par quelqu'autre cour de judicature, ou bien lorsqu'on lui adresse des plaintes.

La cour de conscience est spécialement établie pour juger ceux qui sont devenus coupables de quelque crime par un accident imprévu, ou par un concours de circonstances funestes ; ceux qui sont punis trop sévèrement pour les fautes qu'ils ont commises ; ceux qui, très-jeunes encore, se sont étourdiment livrés au crime, et enfin, ceux que l'imposture, l'ignorance et la stupidité accusent de sortilége. Dans les causes civiles, ce tribunal est chargé d'applanir les difficultés qui se sont élevées entre les plaideurs, qui s'en remettent à sa seule décision, ou bien lui joignent des arbitres qu'ils

choisissent eux-mêmes. Si, après que la cause a été mûrement examinée, les arbitres ne peuvent pas s'accorder, il faut que la cour de conscience fasse comparoître les parties, et leur expose les moyens de conciliation qu'elle croit les plus justes. Si elles les acceptent, elle dresse l'acte de leur accommodement et y appose son sceau ; et si elle les refusent, elle leur déclare qu'elle ne peut plus s'occuper de leur affaire, et qu'elles doivent avoir recours aux autres tribunaux.

Le plus grand avantage de la cour de conscience et ce qui la rend en quelque sorte le tribunal le plus respectable de la Russie, c'est qu'elle est le palladium de la sureté individuelle. Dès qu'on lui adresse une pétition, par laquelle on lui expose qu'on a été mis en prison depuis plus de trois jours, sans savoir pour quel sujet et sans être interrogé, la cour de conscience est obligée de se faire amener aussitôt le prisonnier, à moins qu'il ne soit détenu pour outrage contre la personne du souverain, pour crime de trahison, pour meurtre ou pour vol ; et il faut qu'avant de se séparer, elle soit informée des raisons qui l'ont fait arrêter, ou qui ont empêché qu'on ne l'interrogeât. Dans ces sortes de cas, l'ordre de la cour de

conscience doit être exécuté sans perte de temps ; et s'il ne l'est pas dans vingt-quatre heures, le président du tribunal à qui il est adressé est obligé de payer une amende de cinq cents roubles, et chaque assesseur une de cent. Relativement au temps qu'exige la distance des lieux, vingt-cinq werstes sont comptés pour un jour.

Si la cour de conscience trouve que le prisonnier n'a été arrêté pour aucuns des crimes spécifiés plus haut, elle donne ordre de le mettre en liberté, et de faire instruire son procès, pardevant le tribunal qu'il lui plaira de choisir, dans la province où il réside. Personne n'a le droit de faire arrêter celui que la cour de conscience a déjà mis en liberté, à moins que ce ne soit pour quelque autre délit. Mais si celui qui s'adresse à la cour de conscience a été emprisonné pour quelqu'un des crimes dont j'ai fait mention, s'il ment dans sa pétition, ou s'il ne peut fournir aucune preuve de ce qu'il avance, la cour de conscience doit non-seulement le laisser en prison, mais le faire renfermer plus strictement qu'auparavant.

La police de Pétersbourg est bien organisée, le maître général de police a sous lui un tribunal composé d'un maître de police particulier, de deux présidens, l'un pour les affaires criminelles, l'autre pour les affaires civiles, et de deux conseillers pris dans la classe des bourgeois. Ce tribunal est spécialement chargé de maintenir le bon ordre, de veiller sur les mœurs publiques, de faire observer les loix et de prendre garde qu'on exécute les ordres du gouvernement, et les jugemens des cours de justice. Comme ce tribunal ne pourroit pas seul remplir son but, il y en a d'autres qui lui sont subordonnés.

Pétersbourg est divisé en dix départemens, chacun desquels a un président, dont les devoirs et les droits sont très-étendus. Il faut que chaque président connoisse bien les habitans de son district, sur lesquels il exerce une sorte de censure et d'autorité paternelle. Sa maison ne peut être fermée ni le jour ni la nuit, et doit servir de refuge à tous ceux qui sont en danger ou qui éprouvent quelque malheur. Il ne peut pas sortir de la ville pendant deux heures, sans charger quelqu'un de le représenter en son absence. Les connétables et les gardes de la

police de son département sont sous ses ordres, et dans toutes les fonctions de sa charge, il est accompagné de deux sergens. Lorsqu'on a à se plaindre de lui, il faut qu'on s'adresse au bureau de la police.

Chaque département est subdivisé en trois, quatre ou cinq sections, qu'on appelle quartiers, et qui sont ensemble au nombre de quarante-deux. Chaque quartier a un inspecteur et un lieutenant subordonné à l'inspecteur. Les devoirs de ces officiers sont analogues à ceux des présidens des départemens.

Pétersbourg a cinq cents gardes de nuit, qui se tiennent dans des corps-de-garde placés au coin des rues. Ils sont obligés d'arrêter ceux qui troublent l'ordre public et de faire tout ce que leur ordonnent leurs chefs, soit le jour, soit la nuit. Il y a, en outre, un corps de 120 hommes qui fait des patrouilles, et qui au besoin est renforcé par un détachement de kosaques ou de hussards.

Le service de la police se fait à Pétersbourg presqu'insensiblement, mais avec tant d'exactitude, et il s'y commet si rarement des meurtres et même des vols, qu'on s'y promène à tout heure de la nuit sans armes

et sans crainte d'être attaqué. Tous les matins à sept heures, les inspecteurs de quartier vont rendre compte au président de leur département de ce qui s'est passé pendant les vingt-quatre heures précédentes. A huit heures les présidens vont faire leur rapport au tribunal de police, qui juge immédiatement les personnes arrêtées dans la nuit. Dans les occasions pressantes le tribunal de police s'assemble à tout heure.

Pétersbourg est une des grandes villes de l'Europe, où les maisons de jeu sont le moins tolérées. On y proscrit, autant qu'il est possible, les jeux de hasard, et les tribunaux y déclarent nulle toute demande pour dette de jeu. Malgré cela on joue encore à Pétersbourg. La passion du jeu est un vice inhérent à toutes les sociétés, et qui s'accroît à mesure qu'elles deviennent plus corrompues.

Le tumulte et les querelles sont rares dans les rues et même dans les cabarets. Si quelqu'un est attaqué, il n'a qu'à crier à la garde, et aussitôt l'offenseur et l'offensé sont conduits dans le corps-de-garde [1] de police le plus voisin, où leur affaire est jugée, et ce-

[1] On appelle ces corps-de-garde de police, *siéja*.

lui qui a tort puni. Il y a pour certaines affaires un tribunal assez singulier, connu sous le nom de cour orale.

Dans chaque quartier de Pétersbourg se trouvent un ou deux juges de la cour orale, lesquels sont choisis dans la classe des bourgeois, et ont pour adjoints un petit nombre de jurés. Cette cour tient ses séances avant midi, et n'instruit les procès que verbalement : cependant elle inscrit ses décisions dans un journal qui est présenté une fois par semaine au président du quartier. Quand une plainte est portée à la cour orale, elle la fait connoître verbalement à ce président, et l'accusé ne peut pas tarder plus de vingt-quatre heures à se présenter devant les juges. Chaque cause doit être jugée dans un jour, ou tout au plus dans trois. La cour orale communique le journal de ses décisions au président du quartier, pour qu'il les ratifie; et si les plaideurs ne sont pas satisfaits des jugemens de cette cour, ils peuvent en appeler à un autre tribunal.

CHAPITRE XVI.

Hôpitaux et Prisons.

On ne voit point de mendiants dans les rues de Pétersbourg. Les pauvres vieillards et tous ceux qui ne peuvent pas gagner leur vie, sont reçus dans un hôpital, où l'on prend soin d'eux. Quant aux gens laborieux qui cherchent du travail, et aux paresseux qui ne veulent pas travailler, voici ce que Catherine II a fait pour eux. En 1782, elle a établi des agens ou courtiers, à qui peuvent s'adresser tous les jours, à une heure indiquée, ceux qui cherchent du service ou de l'ouvrage, et ceux qui ont besoin d'ouvriers ou de domestiques. Le courtier est obligé d'écrire sur son registre le nom et les demandes des personnes qui ont recours à lui, ainsi que les conventions auxquelles il préside; car, en cas qu'il survienne quelque différent entre les parties, son registre fait foi.

Pour engager le public à profiter d'une institution si utile, l'impératrice a voulu que la cour orale et le tribunal de police n'admis-

sent aucune plainte entre les maîtres et les domestiques, si leurs conventions n'étoient pas inscrites sur le registre d'un courtier; et les ouvriers et les domestiques, sans emploi, qui négligent de s'adresser aux courtiers, sont chassés de la ville.

La maison de travail de Pétersbourg contient non-seulement des personnes qui s'y présentent volontairement pour travailler, mais beaucoup d'autres qu'on y renferme par force, telles que des paresseux, des vagabonds, des mendians robustes, et les voleurs qui n'ont pas dérobé au-dessus de 20 roubles. Il semble qu'une police éclairée ne devroit pas permettre qu'on mît des vagabonds et des voleurs avec des gens honnêtes qui ont besoin de travailler. Aussi, la maison de travail n'étoit d'abord destinée qu'à ceux-ci. Mais soit qu'ils aient des préventions contre cet établissement, soit parce qu'ils trouvent aisément à s'occuper ailleurs, il n'y en a qu'un petit nombre, au lieu qu'on y retient continuellement huit cents des premiers.

Une autre maison appelée la maison de Correction, est celle où l'on renferme les criminels que les tribunaux n'ont condamnés

qu'au travail. On y met toujours de sept à neuf cents personnes.

Il y a à Pétersbourg quatre prisons, l'une desquelles mérite d'être décrite, parce qu'elle a été bâtie sur le plan du célèbre philantrope Howard [1]. C'est un vaste édifice à deux étages et de forme pentagone. On n'y voit point de fenêtre en dehors, et il n'y a qu'une seule porte qui est de fer. Dans chacun des cinq angles est une tour qui s'élève au-dessus du toît et sert de magasin. Chaque étage a une suite de chambres, dont l'entrée est sous une galerie couverte, et qui, quoique de différente grandeur, sont toutes construites de la même manière. Chacune a une fenêtre placée très-haut, un poêle cubique, une table et un siége de pierre, une porte de fer, et dans le mur un cabinet pour satisfaire les besoins naturels. Dans le milieu de la cour est une petite prison de la même forme que la grande, et où, indépendamment des chambres pour les prisonniers, l'on trouve une chapelle, un comptoir, un corps-de-garde et une chambre de correction.

[1] L'anglais Howard s'étoit voué à adoucir le sort des prisonniers, et parcourut l'Europe dans ces bienfaisantes intentions.

L'espace qui reste autour de cette petite prison et qui a environ six pas, est destiné à faire prendre l'air aux prisonniers.

Catherine II a établi à Moskow et à Pétersbourg [1] des hôpitaux pour les enfans trouvés et pour les femmes en couche. Ces hôpitaux sont très-grands, et tout ce qui a rapport à leur administration, aux soins qu'on donne aux malades et à l'éducation des enfans, annonce beaucoup d'ordre et d'intelligence. L'impératrice avoit senti que dans ces sortes d'établissemens, il ne falloit rien faire à demi.

Là toutes les femmes qui se présentent pour accoucher, sont bien reçues, soit le jour, soit la nuit. On ne leur demande pas même qui elles sont, et elles peuvent, si elles le veulent, rester voilées durant tout le séjour qu'elles font dans cette maison. A leur arrivée, une sage-femme les examine, et si elle juge qu'elles n'ont qu'une semaine à attendre pour accoucher, on les garde à l'hôpital. On les y garde également quinze jours après leurs couches, sans qu'il leur en coûte rien; et quand elles s'en vont, elles laissent leur enfant.

[1] Celui de Moskow fut établi en 1763, et celui de Pétersbourg quelque temps après.

Souvent des personnes aisées qui ont quelque raison de se cacher, vont accoucher dans cet hôpital, et y sont parfaitement bien traitées à peu de frais.

Les enfans y sont aussi reçus à tout heure du jour et de la nuit. Personne n'a droit d'arrêter dans la rue quelqu'un qui porte un enfant à l'hôpital; et personne dans l'hôpital n'ose demander à qui appartient l'enfant, ni qui est-ce qui le porte. Il faut seulement qu'on dise si l'enfant est baptisé, et quel est son prénom.

Si la personne à qui est l'enfant ne veut pas le porter elle-même à l'hôpital, elle peut s'adresser à quelqu'un des prêtres qui desservent les paroisses de la ville, ou bien elle peut le déposer dans la maison des pauvres, ou dans quelque couvent; car les portiers de ces maisons sont obligés de le recevoir, moyennant deux roubles qu'on leur donne pour leur peine.

Si, en portant un enfant à l'hôpital, on donne de l'argent, ou si l'on paye tous les ans une somme, l'enfant est nourri, vêtu, élevé proportionnément à cette générosité.

On reçoit à l'hôpital tous les enfans qui n'ont pas atteint l'âge de cinq ans, ou qui

ne sont pas nés esclaves, parce que tous ceux qui sortent de cette maison sont libres. On leur enseigne à lire et à écrire, et ensuite on leur donne le métier qui leur convient. Si lorsqu'un garçon a fini son apprentissage, il veut se marier avec une fille de la maison, il peut y conserver son logement et y travailler pour son compte ; sinon on lui donne un passe-port, et il a le droit d'exercer son métier dans toute l'étendue de l'empire. Quand il s'établit on lui compte vingt-cinq roubles. Il faut qu'il paye seulement un rouble par an de rétribution à la maison qui l'a nourri et élevé.

Catherine II et Paul Petrowitz ont signalé leur munificence envers cette maison, et beaucoup de particuliers les ont imités. Les administrateurs de cet hospice acceptent non-seulement de l'argent, mais des vivres, des vêtemens, et tous les autres dons qu'on lui fait; et la cour récompense par des titres et par des honneurs les auteurs de ces dons[1].

[1] *Voyez* la page 376 de ce volume.

CHAPITRE XVII.

Maisons d'Instruction et Académies.

Au mois de novembre 1763, Catherine II fonda le collége impérial de médecine, qui a la surveillance sur l'art de guérir dans toute l'étendue de l'empire, et le droit de choisir ceux à qui leurs talens permettent de pratiquer la médecine ou la chirurgie. L'un des plus sages réglemens relatifs à ce collége, c'est qu'aucun chirurgien ne peut occuper une place lucrative à Pétersbourg ou à Moskow, sans avoir préalablement servi six ans en qualité de chirurgien de l'armée.

Depuis qu'Alexis Mikhaelowitz et Pierre Ier ont commencé à civiliser la Russie, leurs successeurs ne se sont guère écartés de leurs principes, et quelquefois ils les ont suivis avec beaucoup de zèle. Pierre Ier établit le gymnase académique et le corps des Cadets de la marine. C'est sous le règne de l'impératrice Anne, et par les conseils du célèbre feld-maréchal Munich qu'a été formé le corps des Cadets de terre ; et Elisabeth fonda l'a-

cadémie des arts, et augmenta celle des élèves de la marine.

Mais Catherine II a donné bien plus d'éclat et d'étendue à tous ces établissemens, et elle en a créé un grand nombre d'autres non moins propres à concourir au but que s'étoit proposé le réformateur de la Russie. Elle a répandu dans toutes les provinces de son vaste empire les moyens d'instruction, qu'on avoit auparavant fixés à Pétersbourg, et qui sembloient y être plutôt pour satisfaire l'ostentation du souverain que pour l'utilité publique.

Presque toutes les institutions faites pour accélérer la civilisation et accroître les lumières des Russes, doivent à Catherine II, sinon leur création, au moins leur perfectionnement. J'en ai déjà décrit plusieurs : je vais en faire connoître quelques autres.

Cinq de ces établissemens sont consacrés à l'éducation militaire. Le premier et le plus considérable est le corps des Cadets de terre. L'éducation que les élèves reçoivent dans cette maison sert à-peu-près de modèle aux autres; ainsi je vais en parler d'une manière un peu détaillée.

Le corps des Cadets de terre est placé dans

une enceinte de deux werstes et demi. L'on y voit non-seulement tous les bâtimens nécessaires, mais un grand jardin et des emplacemens propres aux exercices et aux récréations des élèves. La maison des Cadets de terre fut autrefois le palais du célèbre Menzikoff, et avec les augmentations qu'on y a faites, elle a une façade de trois cent soixante-six toises de longueur. Le dehors et le dedans de cet édifice sont construits de la manière la plus simple, et tel qu'il les faut pour une maison d'éducation. Il y a indépendamment des appartemens nécessaires au logement et à l'étude, une infirmerie, trois grandes salles de récréation, des salons pour les assemblées et pour les bals, une chancellerie, un manége, une fonderie de caractères, une imprimerie, un cabinet d'histoire naturelle, une bibliothèque, un théâtre, une église pour la religion russe, et deux chapelles, dont une pour la religion romaine et l'autre pour la luthérienne.

La maison des Cadets de terre étant établie pour former des militaires, l'éducation qu'on y reçoit est absolument analogue à ce but. Lorsqu'en 1766, Catherine II releva cette institution qu'on avoit un peu négligée

sous le règne d'Elisabeth, elle lui donna un directeur-général avec un conseil d'administration, composé de quatre personnes ; mais ce conseil ne subsista plus dès que l'impératrice nomma pour inspecteur-général des Cadets, le comte d'Anhalt, auquel fut adjoint le lieutenant-général Betzkoï.

Le nombre des cadets de terre est de 700. Tous les trois ans on en reçoit 140, de l'âge de cinq à six ans. Pour qu'un élève soit admis, il faut que son père soit noble, c'est-à-dire qu'il ait le rang d'officier-major. En outre l'élève doit être d'une conformation sans défaut et d'un tempérament robuste ; c'est pourquoi il est d'abord soumis à l'examen des médecins. Les enfans qui viennent des provinces éloignées, et ceux dont les pères sont pauvres ou morts au service de la patrie, doivent être préférés aux autres. Lorsqu'ils sont une fois reçus dans la maison des Cadets, ils ne peuvent la quitter, sous aucun prétexte, jusqu'à ce que leur éducation soit achevée.

A leur réception, les Cadets entrent dans la première classe, et sont pendant trois ans confiés aux soins d'une directrice et de dix gouvernantes, qui ont sous elles plusieurs

autres femmes. Ils portent alors un petit habit de matelot de couleur brune avec une ceinture bleue. Les trois années suivantes, ils passent des mains des gouvernantes dans celles de huit gouverneurs et d'un inspecteur. Leur costume est le même pour la forme, mais non pas pour la couleur, car il est blanc.

Dans la troisième classe, ils sont vêtus de gris et ils y restent aussi trois ans. Au bout de ce temps-là, ils prennent un uniforme simple et propre. La quatrième et la cinquième classe durent également trois ans chacune ; et dans ces classes, les élèves ne sont que sous les ordres des officiers de leurs corps, lesquels ont le pas sur ceux des troupes de ligne.

Le corps des officiers des Cadets est composé d'un lieutenant-colonel, deux majors, six capitaines, douze lieutenans et six enseignes. Il y a, en outre, un maître de police, un maître d'équitation, 65 instructeurs, dont quelques-uns ont le titre de professeur, différens maîtres de dessin, d'armes, de danse, un médecin, un chirurgien-major, deux aides-chirurgien, un apothicaire, un intendant, deux sous-intendans et trois aumô-

niers, dont un chrétien grec, un luthérien, et le troisième catholique romain.

Le élèves reçoivent dans cette maison une éducation physique, morale, scientifique et militaire. Si quelque partie de cette belle institution n'est pas à l'abri d'une juste censure, certes ce ne peut être l'éducation physique, qui, sans être trop dure, sans mettre en danger la vie des élèves par des expériences hasardées, est très-propre à fortifier leur tempérament.

La propreté qui est le premier et le plus nécessaire des principes de l'éducation physique, est portée au plus haut degré dans la maison des Cadets. Ils sont suffisamment vêtus; mais dans les plus grands froids on ne leur permet de porter ni pelisse, ni manteau. Leur nourriture est simple. A dîner, on leur sert de la viande; le soir, ils ne mangent que des végétaux, et à déjeûner et à collation, rien que du pain bis. Ils ne boivent jamais que de l'eau. Ils se lèvent à cinq heures du matin, se couchent à neuf heures du soir; et toutes les heures de la journée sont parfaitement remplies par leurs études, leurs exercices et leurs récréations. Ces récréations sont proportionnées à leur âge.

Ceux

Ceux des deux classes les plus avancées ont dans leurs salles d'amusement des livres, des journaux, des gazettes, des mappemondes, des sphères, des planétaires; on y voit aussi les bustes de plusieurs grands hommes de l'antiquité et des temps modernes. Dans les autres salles sont des représentations des divers peuples qui habitent l'empire russe.

Chaque été, les Cadets de la quatrième et de la cinquième classe restent campés pendant plusieurs semaines; les autres cultivent des jardins et quelques petits champs dans leur enclos, afin d'apprendre à connoître l'agriculture. Dans ces occupations et dans tous leurs amusemens, ils sont constamment sous les yeux de leurs surveillans.

Autant l'éducation physique des Cadets est austère, autant leur éducation morale est douce, et tend à prévenir les fautes pour qu'on n'ait pas besoin de punir. Les punitions corporelles sont absolument bannies de leurs maison, et remplacées par des privations d'amusement et de légères dégradations militaires. On a voulu que les élèves fussent toujours excités par l'honneur et retenus par la honte; mais malheureusement ces deux

ressorts sont insuffisans auprès des enfans d'un caractère pervers, insensible ou paresseux.

Les cadets ont la permision de visiter quelquefois leurs parens les jours de fête et de dimanche ; mais ils ne doivent en recevoir aucune espèce de présens. Le fils du prince le plus riche de l'empire ne peut, tant qu'il est dans ce corps, avoir ni plus d'argent, ni du linge ou des habits plus beaux que le plus pauvre de ses camarades.

En tâchant de prendre les précautions les plus propres à perfectionner l'éducation physique et morale des cadets, on n'a rien négligé pour leur instruction. On leur apprend d'abord les élémens de la grammaire et les principes de la religion. Ensuite, on leur enseigne les langues russe, allemande et française, la géographie, la statistique, l'histoire, la physique, les belles-lettres, la logique, l'architecture, la géométrie, l'algèbre. Ils ont, en même temps, et proportionnément à leur âge, des maîtres de dessin, d'armes, de danse, d'équitation ; on leur enseigne à lever des plans, à tourner en bois et en ivoire, et à déclamer avec grâce les plus beaux morceaux des poètes et des orateurs. L'éducation des cadets dure quinze

ans ; et quand elle est achevée, ils sont faits capitaines, lieutenans, ou enseignes, suivant leur mérite et leurs talens, ou bien s'ils préfèrent un emploi civil, on le leur accorde. Chaque cadet coûte à l'empire pour toute son éducation 4,410 roubles ; mais ordinairement il l'en dédommage par les services qu'il lui rend ; et quelqu'avantageuse que soit cette institution pour les particuliers pauvres, elle l'est encore plus pour l'état.

Les cadets de la marine sont élevés comme ceux de terre, excepté qu'on leur donne les connoissances analogues à l'état qu'ils doivent embrasser, et qu'on leur apprend de préférence la langue anglaise. Ils sont au nombre de six cents, divisés en cinq compagnies. Pendant les trois dernières années de leur éducation, ils font une campagne chaque été sur la Baltique, afin de mettre en pratique ce qu'ils ont appris par théorie ; après quoi ils servent sur la flotte en qualité de gardes-marines. Les cadets de la marine furent long-temps élevés à Cronstadt. Catherine II les a placés dans le palais d'Oranienbaum, maison de plaisance de l'infortuné Pierre III. Ils sont sous la direction d'un amiral et de divers officiers de la marine.

Le corps des cadets du génie et de l'artillerie est composé de trois - cent soixante jeunes genstils-hommes et de quatre-vingt-cinq fils de soldats. Leur éducation est aussi complette que celle des autres corps, mais conforme au service auquel ils sont destinés. Ils sont divisés en compagnie : les plus jeunes portent l'uniforme des chevaux - légers ; les autres l'uniforme de l'artillerie. Les fils de soldats forment une compagnie particulière. Ce corps a la réputation d'être parfaitement bien conduit.

Le corps des cadets grecs est composé de deux cents élèves, dont plusieurs sont grecs ou albaniens, et les autres russes. Ils sont admis dans le corps depuis l'âge de 12 à 16 ans, et il faut qu'ils soient agréés par les consuls russes qui les envoyent à Pétersbourg aux dépens de l'impératrice. Le but de cet établissement est moins militaire que celui des trois autres dont je viens de parler; cependant il a pour directeur et pour inspecteurs des militaires, et les élèves portent l'uniforme. Ils ont vingt-cinq instituteurs, qui, indépendamment d'une grande partie des choses qu'on apprend aux autres cadets, leur enseignent les langues grecque

et italienne. Quand leur éducation est achevée, les cadets grecs sont maîtres de devenir officiers ou interprètes au service de la Russie, ou bien de retourner chez eux.

Les pages sont au nombre de soixante à soixante-dix. Ils reçoivent une éducation civile et militaire, et font en même temps le service de la cour. En cessant d'être pages, ils obtiennent l'emploi de lieutenant ou de capitaine.

Les établissemens d'instruction publique sont en grand nombre à Pétersbourg. Il y en a d'abord trois consacrés à la médecine et à la chirurgie. Dans la première école de ces deux arts réunis, le gouvernement entretient trente élèves, et cinquante autres peuvent s'y instruire à très-peu de frais. Il y a sept professeurs dans les différentes branches de la médecine et de la chirurgie.

Dans l'hôpital clinique, les élèves qui ont déjà de la théorie, peuvent suivre le traitement des malades ; et ceux qui veulent apprendre l'art des accouchemens peuvent l'étudier dans une école pratique, établie à cet effet.

De semblables écoles sont jointes au grand

hôpital militaire et à celui de la marine, et cinquante élèves y sont entretenus dans chacune [1] aux frais de la cassette impériale.

L'école des mines est composée de soixante élèves, aux frais du gouvernement. On leur apprend tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour l'exploitation des mines, et ensuite ils en dirigent le travail en qualité d'officiers. Dix élèves d'un rang inférieur, après avoir achevé leur éducation, sont envoyés dans l'étranger, avec une pension annuelle de cinquante roubles, pour y servir dans les mines, et à leur retour être faits principaux payeurs de celles de Russie. L'école des mines est d'une très-grande utilité. Indépendamment des élèves qu'entretient le gouvernement, elle en admet d'autres, dont les parens payent la pension.

Le séminaire de Saint-Alexandre-Newsky est sous l'inspection du métropolite de Pétersbourg. Là sont élevés pour la prêtrise, ceux des enfans des ecclésiastiques qui se destinent à cet état.

Soixante à soixante-dix élèves sont entretenus par le gouvernement dans le gymnase de l'académie des sciences ; et ceux qui mon-

[1] Aujourd'hui ces deux établissemens sont réunis.

trent le plus d'intelligence et de capacité sont envoyés, au bout d'un certain temps, dans les universités étrangères. Cet établissement, qui reçoit aussi des pensionnaires, a vu sortir de son sein des savans très-utiles à l'état.

Les beaux-arts ont deux écoles à Pétersbourg. J'ai déjà fait suffisamment connoître la première, qui est pour tous les arts en général [1]. La seconde est uniquement destinée à l'art théâtral. Les élèves sont des deux sexes, et choisis dans les classes inférieures du peuple, ou plus souvent encore dans l'hôpital des enfans-trouvés. On leur apprend la déclamation, la musique, la danse, et tout ce qui a rapport à l'art dramatique.

C'est aussi à Catherine II qu'est dûe l'école de navigation. On y apprend l'hydrographie, l'astronomie, l'architecture navale, et la langue anglaise. La munificence impériale y entretient soixante-cinq élèves ; et on y en reçoit un grand nombre d'autres à peu de frais.

En créant tant d'établissemens pour l'éducation de la jeunesse, Catherine II n'eut garde

[1] Voyez le IIe. volume, page 44.

d'oublier son sexe. Elle changea en maison d'éducation pour les jeunes demoiselles, le couvent de la Résurrection [1], bâti par l'impératrice Elisabeth, sur le bord de la Newa, à l'extrémité de Pétersbourg.

Les élèves sont, dans cette maison, au nombre de quatre cent quatre-vingts, dont la moitié d'extraction noble, et la moitié de la classe de la bourgeoisie. Il y a une directrice [2], huit inspectrices, et quarante institutrices ou maîtresses de classe.

Les élèves nobles, ainsi que les bourgeoises sont divisées en quatre classes, distinguées par la couleur de leurs robes. Elles entrent au couvent à l'âge de six ans, restent trois ans dans chaque classe, et sont rendues à leurs parens lorsqu'elles ont atteint leur dix-huitième année. Non-seulement leur éducation et leur entretien sont gratuits, mais en sortant du couvent, les nobles reçoivent une dot de deux mille roubles, et les bourgeoises une de cent. Les élèves qui se sont le plus distinguées par leurs talens ou par leurs vertus, obtiennent en outre le chiffre en or de

[1] En russe Woskresenskoï.

[2] Cette directrice a été long-temps madame Lafond, française de beaucoup de mérite.

l'impératrice, et elles ont, toute leur vie, le droit de le porter pendu à leur côté.

Les principes de l'éducation physique de ces jennes personnes sont à-peu-près les mêmes que ceux qu'on suit pour les Cadets, et leur succès prouve leur excellence ; car il s'est passé plusieurs années sans qu'il mourût une élève dans le couvent, et les années les plus fatales n'en ont pas vu mourir plus de sept.

Là, on enseigne aux élèves les élémens de leur religion, les langues et sur-tout le français, la géographie, l'histoire. On leur donne une connoissance de l'histoire naturelle et de la littérature ; on leur montre la danse, la musique, la déclamation, et on leur fait représenter des ouvrages dramatiques. Les élèves d'extraction bourgeoise apprennent, en outre, à faire tous les ouvrages du ménage, et elles deviennent très-utiles à la société, en y répandant le goût des talens et des bonnes mœurs, fruit de leur éducation.

Enfin, Catherine II a fondé à Pétersbourg et dans toutes les provinces de l'empire des écoles normales pour la jeunesse de tous les rangs. En 1790, il y avoit dans la résidence

quatorze écoles : la principale avoit des professeurs pour les langues, l'histoire naturelle, la philosophie, la géométrie. Dans les treize autres, on enseignoit à lire, à écrire, l'histoire russe et la géographie. Ces écoles rassembloient plus de 3,200 élèves, dont 550 étoient des filles ; et la plus grande partie de ces élèves étoient aux frais de l'impératrice qui leur fournissoit jusqu'aux livres d'étude.

Certes, tant d'utiles institutions doivent illustrer le règne de Catherine II, et font regreter que le cours entier de sa vie n'ait pas été plus digne des soins qu'elle a pris quelquefois pour policer et éclairer son vaste empire. Pour mieux montrer jusqu'où s'est étendue, à cet égard, sa munificence, je vais récapituler les maisons d'éducation de Pétersbourg, avec le nombre de leurs élèves. Je citerai en même temps les revenus que possèdent quelques-unes de ces maisons, et dont la plus grande partie étoit donnée par l'impératrice; les autres maisons étoient uniquement aux frais de cette princesse.

	Nombre des élèves.		Revenus en roubles.
Cadets de terre,	700	—	200,000
Cadets de la marine,	600	—	120,000
Cadets de l'artillerie,	445	—	121,722
Cadets Grecs,	200	—	41,613
Pages,	65	—	
Ecole de médecine et de chirurgie,	30	—	
Ecole des hôpitaux de terre et de mer,	100	—	16,000
Cadets des mines,	70	—	15,000
Séminaire,			
Gymnase de l'académie,	65	—	
Académie des Arts,	325	—	60,000
Ecole dramatique,			
Ecole de navigation,	65	—	
Couvent des jeunes demoiselles,	480	—	180,000
Ecoles normales,	3200	—	
Maisons d'éducation,	300	—	
Hospice des Enfans Trouvés,	100	—	

Suivant cet apperçu, les enfans élevés aux frais du gouvernement, dans 31 maisons

d'éducation de Pétersbourg, sont au nombre de 6,800.

L'académie des sciences de Pétersbourg fut fondée par Pierre Ier, et devint bientôt l'une des sociétés savantes les plus distinguées de l'Europe. Elle acquit encore plus d'éclat sous le règne de Catherine II, puisqu'elle compta au nombre de ses membres résidens, les Euler, [1] les Pallas, les Guldenstœdt, les Gmelin et quelques autres hommes célèbres.

[1] Euler s'étoit rendu à Pétersbourg sous le règne d'Elisabeth; mais il vécut long-temps sous celui de Catherine II.

CHAPITRE XVIII.

LITTÉRATURE.

CATHERINE II encouragea la littérature russe et la littérature étrangère. La première fut cultivée par les Lomonosoff, les Soumorokoff, les Kerakoff, et quelques autres écrivains, [1] dont les noms sont plus célèbres en Europe que les ouvrages, quoique ces ouvrages méritent, dit-on, d'être connus.

Catherine donna, tous les ans, cinq mille roubles de sa cassette pour récompenser ceux qui feroient passer dans la langue russe les meilleurs livres étrangers. Elle s'exerça elle-même dans cette langue, par quelques pièces de théâtre applaudies [2], et elle composa en français et en allemand divers ouvrages, qui ne prouvent pas qu'elle eût le talent

[1] Je puis nommer aussi Barkoff, poète ordurier, mais plein de génie. Catherine II s'en amusoit beaucoup et lui donnoit souvent de l'argent. On le compare au Baffo, poète vénitien.

[2] Ses comédies russes sont au nombre de cinq.

d'écrire, mais qui annonçent, du moins, qu'elle aimoit les arts [1].

Les courtisans sont toujours singes. Ceux de Catherine II ne manquèrent pas de vouloir imiter la souveraine, et plusieurs d'entr'eux devinrent de très-médiocres auteurs. Il en faut pourtant excepter le comte André Schouwaloff, qui a publié, en vers français, une élégante épître à Voltaire et une jolie épître à Ninon. On a prétendu, à la vérité, qu'un écrivain français, bien complaisant et bien payé, avoit aidé le Russe; mais jusqu'à présent cette assertion ne paroît point fondée : si elle l'étoit, il y a apparence que le paon n'auroit pas manqué de réclamer son plumage.

[1] J'ai déjà parlé de ses pièces françaises, recueillies sous le titre de *Théâtre de l'Hermitage*, en 2 vol. *in*-8°. chez BUISSON, etc.

FIN DU TABLEAU DE LA RUSSIE.

PORTRAIT DU PRINCE POTEMKIN,

PAR L. P. SÉGUR.

« LE prince Grégoire Alexandrowitz Potemkin fut un des hommes les plus extraordinaires de son siècle : mais il falloit, pour qu'il jouât un rôle aussi marquant, qu'il naquît en Russie et qu'il vécût sous le règne de Catherine II. Dans tout autre pays, dans tout autre temps, avec tout autre souverain, il auroit été déplacé ; et un hasard singulier a créé cet homme pour l'époque qui lui convenoit : il a amené et réuni toutes les circonstances auxquelles il pouvoit convenir. Il rassembloit dans sa personne tous les défauts et tous les avantages les plus opposés. Il étoit avare et magnifique, despote et populaire, dur et bienfaisant, orgueilleux et caressant, politique et confiant, libertin et superstitieux, audacieux et timide, ambitieux et indiscret. Prodigue avec ses parens, ses maîtresses et ses favoris, il ne payoit souvent ni sa maison, ni ses créanciers. Son crédit dépendoit

toujours d'une femme, et toujours il lui fut infidelle. Rien n'égaloit l'activité de son imagination, ni la paresse de son corps. Aucun danger n'effrayoit son courage; aucune difficulté ne le faisoit renoncer à ses projets. Mais le succès le dégoûtoit de ce qu'il avoit entrepris.

» Il fatiguoit l'empire par le nombre de ses emplois et par l'étendue de sa puissance. Il étoit lui-même fatigué du poids de son existence, envieux de tout ce qu'il ne faisoit pas et ennuyé de ce qu'il faisoit. Il ne savoit ni goûter le repos, ni jouir de ses occupations. Tout en lui étoit décousu, travail, plaisir, caractère, maintien. Il avoit l'air embarrassé dans toutes les sociétés, et sa présence gênoit tout le monde. Il traitoit avec humeur tous ceux qui le craignoient, et caressoit tous ceux qui l'abordoient familièrement.

» Il promettoit toujours, tenoit peu et n'oublioit jamais rien. Personne n'avoit moins lu que lui, peu de gens étoient plus instruits. Il avoit causé avec des hommes habiles dans toutes les professions, dans toutes les sciences, dans tous les arts. On ne sut jamais mieux pomper et s'approprier le savoir des autres. Il auroit étonné dans une conversation un littérateur,

littérateur, un artiste, un artisan et un théologien. Son instruction n'étoit pas profonde, mais elle étoit fort étendue. Il n'approfondissoit rien, mais il parloit bien de tout.

» L'inégalité de son humeur répandoit une bizarrerie inconcevable dans ses désirs, dans sa conduite, dans sa manière de vivre. Tantôt il formoit le projet de devenir duc de Courlande; tantôt il songeoit à se donner la couronne de Pologne. Souvent il montroit le désir de se faire évêque ou même simple moine. Il bâtissoit un palais superbe, et vouloit le vendre avant qu'il fût achevé. Un jour il ne rêvoit qu'à la guerre et n'étoit entouré que d'officiers, de Tartares et de Cosaques. Le lendemain, il ne songeoit qu'à la politique; il vouloit partager l'empire Ottoman, et mettre en mouvement tous les cabinets de l'Europe. Dans d'autres temps, ne s'occupant que de la cour, paré d'habits magnifiques, couvert de cordons de toutes les puissances, étalant des diamants d'une grosseur et d'une blancheur infinies, il donnoit sans sujet de superbes fêtes.

» On le voyoit quelquefois passer, pendant un mois au milieu de toute la ville, des soirées entières près d'une jeune fille, pa-

roissant également oublier, et toute affaire et toute décence. Quelquefois aussi, pendant plusieurs semaines, retiré chez lui avec ses nièces et quelques hommes admis à son intimité, il restoit sur un sopha, sans parler, jouant aux échecs ou aux cartes, les jambes nues, le col déboutonné, en robe-de-chambre, le front soucieux, les sourcils froncés et présentant aux yeux des étrangers qui venoient le voir, l'aspect d'un sale et grossier Cosaque.

» Toutes ces singularités donnoient souvent de l'humeur à l'impératrice, mais le rendoient plus piquant pour elle. Dans sa jeunesse, il lui avoit plu par l'ardeur de ses feux, par sa valeur, par sa mâle beauté. Arrivé à l'âge mûr, il la charmoit encore en flattant son orgueil, en calmant ses craintes, en affermissant son pouvoir, en caressant ses chimères d'empire d'Orient, d'expulsion des barbares et de restauration des républiques grecques.

» A dix-huit ans, bas-officier dans les gardes à cheval, il décida, le jour de la révolution, son corps à prendre les armes, et offrit à Catherine sa dragonne pour orner son épée. Bientôt rival d'Orloff, il fit pour

sa souveraine tout ce qu'une passion romanesque peut inspirer. Il se creva l'œil pour s'enlever une tache qui diminuoit sa beauté. Banni par son rival, il courut chercher la mort dans les combats et rencontra la gloire. Amant heureux, il se débarrassa promptement de ce rôle imposteur, dont le dénouement lui offroit pour perspective une disgrace obscure. Il donna lui-même des favoris à sa maîtresse, et devint son confident, son ami, son général et son ministre.

» Panin étoit le chef du conseil et tenoit à l'alliance de la Prusse. Potemkin persuada à sa maîtresse que l'amitié de l'empereur lui seroit plus utile pour réaliser ses projets contre les Turcs. Il la lia avec Joseph II, et se donna par-là le moyen de conquérir la Krimée et le pays des Tartares Nogays qui en dépendoit. Rendant à ces contrées leurs noms sonores et antiques, créant une armée navale à Kherson et à Sevastopol, il persuada à Catherine de venir admirer elle-même ce nouveau théâtre de sa gloire. Rien ne fut épargné pour rendre ce voyage à jamais célèbre. De toutes les parties de l'empire on fit venir de l'argent, des vivres, des chevaux. Les grands chemins furent illuminés.

On couvrit le Boristhène de galères magnifiques. Cent cinquante mille soldats furent armés et équipés à neuf. On rassembla les Cosaques, on disciplina les Tartares. On peupla précisément des déserts ; on éleva par-tout des palais. La nudité des plaines de la Krimée fut déguisée par des villages bâtis exprès ; on l'orna par des feux d'artifice. Des chaînes de montagnes furent illuminées. De belles routes furent ouvertes par l'armée. Des bois sauvages furent transformés en jardins anglais. Le roi de Pologne vint rendre hommage à celle qui l'avoit couronné, et qui depuis le détrôna. L'empereur Joseph II vint lui-même accompagner la marche triomphale de l'impératrice Catherine ; et le résultat de ce brillant voyage fut une nouvelle guerre que les Anglais et les Prussiens firent impolitiquement entreprendre aux Turcs, et qui servit encore l'ambition de Potemkin, en lui donnant l'occasion de conquérir Oczakoff, qui resta à la Russie, et d'obtenir le grand cordon de Saint-George, seule décoration qui manquoit à sa vanité. Mais ses derniers triomphes furent le terme de sa vie. Il mourut en Moldavie, presque subitement; et sa mort, regrettée par ses nièces et par

un petit nombre d'amis, n'occupa que ses rivaux avides de partager ses dépouilles, et fut bientôt suivi de l'oubli le plus profond.

» Comme on voit passer rapidement ces météores brillans, dont l'éclat étonne, mais n'a rien de solide, Potemkin commença tout, n'acheva rien, dérangea les finances, désorganisa l'armée, dépeupla son pays, et l'enrichit de nouveaux déserts. La célébrité de l'impératrice s'est accrue par ses conquêtes. L'admiration fut pour elle, et la haine pour son ministre. La postérité, plus juste, partagera peut-être entr'eux la gloire des succès et la sévérité des reproches. Elle ne donnera point à Potemkin le titre de grand homme, mais elle le citera comme un homme extraordinaire; et si l'on veut le peindre avec vérité, on pourra le représenter comme le véritable emblême, comme une image vivante de l'empire de Russie.

» Il étoit, en effet, colossal comme la Russie. Il rassembloit, comme elle, dans son esprit, de la culture et des déserts. On y voyoit aussi de l'Asiatique, de l'Européen, du Tartare et du Cosaque; la grossièreté du onzième siècle, et la corruption du dix-huitième; la superficie des arts, et l'ignorance

des cloîtres; l'extérieur de la civilisation et beaucoup de traces de barbarie. Enfin même, si l'on ose le dire, son œil ouvert, son œil fermé, rappeloient encore cette mer Noire toujours ouverte, et cette mer du Nord, si long-temps fermée par les glaces.

» Ce portrait peut paroître gigantesque. Ceux qui ont connu Potemkin en attesteront la vérité. Cet homme avoit de grands défauts : mais sans eux, peut-être, il n'eût dominé ni sa souveraine, ni son pays. Le hasard le fit précisément tel qu'il devoit être pour conserver si long-temps son pouvoir sur une femme aussi extraordinaire. »

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce troisième Volume.

LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

APPENDICE.

TABLEAU DE LA RUSSIE.

TABLE

GÉNÉRALE ET RAISONNÉE

DES MATIÈRES

Contenues dans les trois Volumes de cet Ouvrage.

Nota. Les gros chiffres romains indiquent les *Tomes*, et les chiffres arabes les *Pages* de chaque Tome.

A

B.

C.

E

H.

I

J

K

L.

M.

N.

O.

P.

R

S

T.

U.

V.

W.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES TROIS VOLUMES.

CARTE GÉNÉRALE DE LA RUSSIE

ECHELLES.

Verstes de Russie selon M. de Lisle de 104 1/2 au Dégré.
104 1/2 209 418 627 836

Milles Germanique de 15 au Dégré.
5 10 15 30 60 90 120

Lieues communes de France de 25 au Dégré.
5 25 50 100 150 200

Dessiné et dressé par Mariaval. Ecrit par Alpe. Pelicier. Gravé par Tardieu l'Ainé, Rue de Sorbonne No. 385.

Z

Geschichte

Rußland

210.

